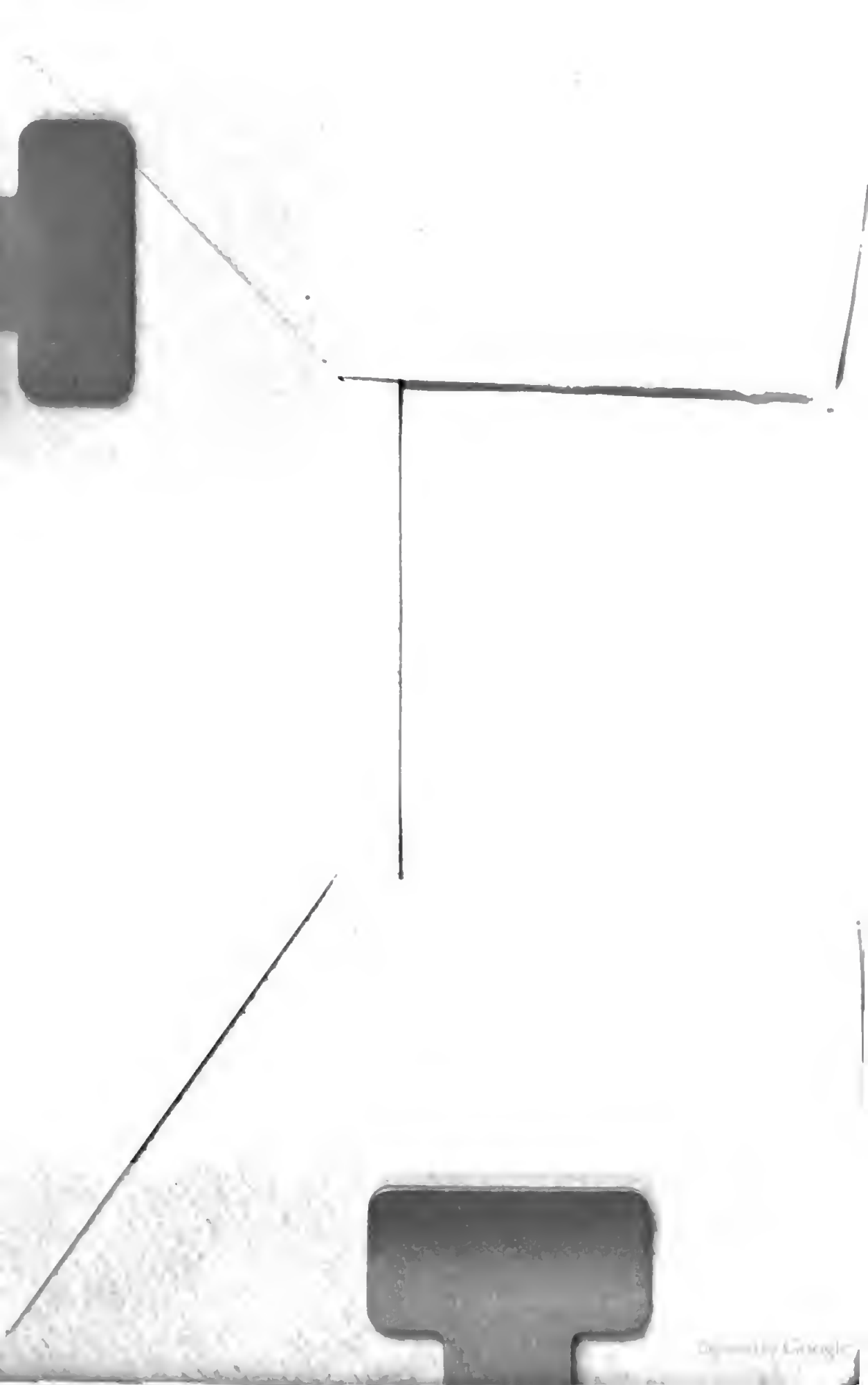


NICOLAO DE NOBILI

DUCE MINERVA, COMITE FORTUNA

BI

MÉMOIRES

DE

MAD. LA BARONNE

DE S^T. LYS.

7.10.384.

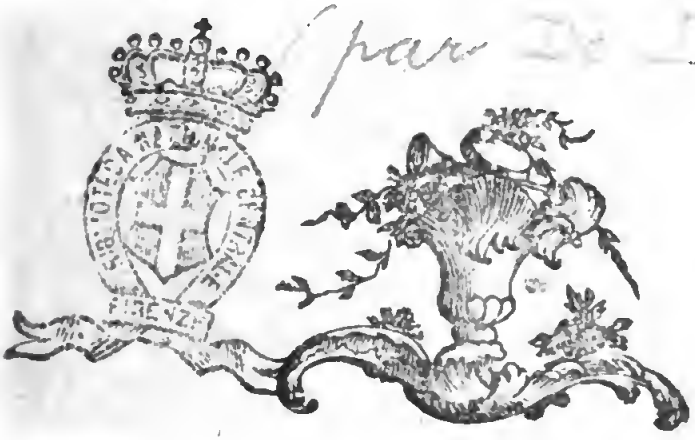
II

MÉMOIRES

DE

MAD. LA BARONNE

DE S^T. LYS.



A LAUSANNE,

Chez la Société Typographique.

M. D. CCLXXVI.

7. 10. 384

A MADAME
LA COMTESSE DE L. P.

MADAME,

Lorſque j'imaginai le Roman dont j'ai l'honneur de vous offrir l'hommage, je me propoſai de vous peindre ſous le nom de Madame de St. Lys. Mais dès la premiere eſquiſſe, je m'apperçus que mon modèle étoit trop au-deſſus de ce que nous préſente la ſocieté, & qu'il falloit deſcendre à des vertus moins extraordinaires pour ne pas effrayer ceux à qui je propoſois des exemples. Vous ſerez étonnée de ce début. Lorſqu'on ne ſoupçonne pas même ſon mérite, comment ſe douteroit-

on de l'impreſſion qu'il fait? Beaucoup de gens ſe retranchent ſur le tourment que les louanges causent à la modeſtie ſincere; ils ſe contentent de laiſſer percer leur opinion, au lieu de la dévoiler. Je n'imiterai point cette fauſſe délicateſſe, & je m'entretiendrai avec vous de la fineſſe de votre tact ſans craindre d'être taxé d'une baſſe adulation. Les vertus, ou les qualités qu'on ſuppoſe ou qu'on exagére doivent ſeules faire rougir. Celles qu'on poſſede ſe montrent dans le commerce journalier, & ſont le ſujet de l'entretien de ceux qui les admirent. On a dit que le mérite avoit ſa pudeur comme la chaſteté. De même qu'on entretient celle-ci ſans l'allarmer, de même auſſi s'occupe-t-on du mérite ſans le faire rougir. Convenons cependant que c'eſt un art difficile que celui de louer à propos. J'ai ſouvent admiré la juſteſſe de votre tact, &

je vous aurois ſuivi pas à pas ſi l'on imitoit les graces. Vous nous devez ce rare talent. De qui l'auriez-vous reçu? Madame de Sévigné, peut-être la femme de l'univers qui a eu le plus d'eſprit, à force de recherche, étoit au-deſſous d'elle-même. Parmi les hommes j'en pourrois citer qui ſe preſſent d'aſſembler au hazard quelques vertus, font ſemblant de les appercevoir dans leur héros, & l'abandonnent après ce tribut forcé, pour raiſonner à perte de vue ſur des qualités morales qu'ils embelliſſent à leur gré. Mais il y en a peu qui veuillent & ſachent perſuader.

Le roman que vous daignerez protéger, Madame, n'offre ni faits extraordinaires, ni inſipides amours; voilà tout ce que je puis vous en dire. C'eſt déja beaucoup, & peut-être trop de parler des défauts qu'il n'a pas. Ce genre d'ouvrage n'a point été, comme les autres,

l'occupation de toutes les nations polies & lettrées. L'Angleterre & la France ſeules en produiſent qui ſurnagent ſur le vaſte océan de l'oubli. Je nommerois auſſi l'Eſpagne, ſi elle ne s'étoit pas bornée à un ſeul. Il ſemble que les romans agréables auroient dû naître & ſe conſerver en Italie. La nature y avoit mis plus qu'ailleurs la ſorte d'eſprit propre à ces compoſitions brillantes & légeres. Les Cours d'Allemagne, où les plaiſirs, la galanterie, l'amour, ont pris les formes les plus ſéduiſantes, ont offert des tableaux piquans, & les événemens les plus extraordinaires, il ne manquoit qu'un peintre. Dira-t-on que des eſprits profonds ne daignerent pas deſcendre à ces frivoles bagatelles; nous leur citerions un Richardſon en Angleterre, Mr. Rouſſeau en France, & ces deux noms les raſſureroient.

Les femmes ſembloient être nées pour porter ce genre au plus haut point de perfection ; la plupart ont toujours quelques torts à venger, & contre les hommes un fonds d'humeur qui répand un ſel très-piquant ſur leurs portraits. Auſſi notre ſiecle n'a rien de mieux que les ouvrages de madame Riccoboni, *les Mémoires de madame de* Staal, *les Lettres Péruviennes, les ouvrages de madame de* Tencin. *Les femmes font juſtice des inconſtances, des tyrannies, des perfidies des hommes, & en parlent avec une certitude qui laiſſe ſoupçonner que ſur ces matieres leur imagination n'a fait aucun frais.*

Quelques auteurs ont, à mon ſens, égaré leurs pinceaux ; pour montrer les dangers de l'amour, ils l'ont fait l'artiſan des crimes. Ils auroient deshonoré ce Dieu s'ils l'avoient pu. On a vu au théâtre l'effet de l'amour jaloux, inceſ-

tueux, parricide ; frappé des terribles effets qu'il produiſoit, on s'eſt preſſé d'employer les mêmes reſſorts dans les romans ; mais on n'a pas fait réflexion que la plupart des pieces de théâtre ſont fondées ſur des fables de l'antiquité, les autres ſujets ont été tronqués & ajuſtés par l'imagination du poëte aux beſoins de ſon art ; la pompe du théâtre, l'élévation du ſtile, la vivacité du dialogue montent l'eſprit des ſpectateurs au degré d'illuſion néceſſaire pour prendre du plaiſir à voir s'élever cet échaffaudage de paſſions, de grands ſentimens ; mais un roman dépouillé de tout cet appareil préſente les faits tout nuds, & les poignards, les aſſaſſinats dramatiques n'y font plus le même effet. Si dans la ſociété, il ſe commet un crime à l'occaſion de l'amour, il n'en eſt que le prétexte, le crime ne fait pas moins d'horreur.

Peut-être me blamerez vous de m'être renfermé dans l'intérieur de deux familles, je crois devoir vous rendre compte de mon motif. On entend parler dans le monde que de l'ennui qu'on a, & du plaiſir qu'on n'a pas. J'ai voulu prouver indirectement que cette plainte ceſſeroit ſi l'on peſoit ſur quelque vérité. Se plaindre de l'ennui c'eſt ſe plaindre de n'être pas amuſé; vouloir être amuſé c'eſt exiger des hommes ce qu'ils ne peuvent donner. Il y a deux façons d'amuſer, ou par ſoi-même, ou par des ſecours étrangers. Le premier ſuppoſe un eſprit facile, une humeur égale, des talens, de la gayeté: aſſemblage très rare, & toujours mêlé de quelques contrarietés qui rendent inutiles la plupart de ces dons du ciel. L'autre ſuppoſe une fortune vaſte, une poſition favorable & le tréſor de la ſanté, union

qui pour être un peu moins rare, ſe trouve encore très difficilement.

En admettant tout cela on n'a encore fait que la moitié de la route vers le plaiſir. Il faut des hommes que l'eſprit d'autrui n'humilie pas, des femmes qui veuillant ſans ceſſe applaudir ſacrifient les louanges que vaut la beauté, des perſonnes que les affaires d'intérêt n'abſorbent point, auxquelles les malheurs domeſtiques permettent la diſſipation, ou que la fortune ait fait ſortir de cette claſſe nombreuſe, occupée néceſſairement à calculer le moyen de pourvoir aux beſoins ! enfin il faut en général des hommes, & des femmes ſans procès, ſans amans, ſans prétentions, ſans amour propre, ſans jalouſie, ſans chagrins, n'eſt-ce pas une chimère que d'imaginer former une pareille ſociété ? telle devroit-elle être cependant pour donner & recevoir du plaiſir, pour être amuſée &

amuſer ; renoncer à ce qu'on ne peut avoir n'eſt pas un grand effort de courage, alors comment remplacer ce vuide qui n'exiſte que dans l'imagination, mais qui exiſte ? par des plaiſirs ſimples, purs comme la vertu qui les préſide, par un commerce de ſentimens honnêtes, par de l'intimité dans les liaiſons ; ces reſſources précieuſes ne ſe trouvent que dans une ſociété choiſie, & dès lors bornée. Voilà, madame, le tableau que j'ai voulu peindre & préſenter ; vous jugerez l'exécution. Si je vous en entretiens avec quelque confiance, c'eſt que j'ai tranſporté dans mon ouvrage la plupart de vos opinions, de vos principes ; ſi l'on s'approprioit avec eux votre maniere de les faire valoir, on ſeroit ſûr de ce qu'on ne fait qu'eſpérer.

Vous trouverez ſurement le caractère du chevalier de Salus *outré, le croirez-vous, Madame ? j'ai été obligé de déna-*

turer les expreſſions qui ont plus d'une fois frappé mes oreilles & d'affoiblir l'épiſode (très vrai) de Madame de Broſſey. Si les mœurs du dernier règne euſſent continué dix ans, il falloit brûler la plupart des livres de morale, & en compoſer de nouveaux, pour de nouveaux hommes. Des principes bien différens ont repris l'empire, & nous voyons l'aurore d'un ſiecle pour lequel vous étiez faite. Un jour il s'enorgueillira de vos exemples, comme je le fais des ſentimens que vous me permettez de publier. Daignez, Madame la Comteſſe, recevoir avec bonté l'hommage de mes ſentimens reſpectueux.

RÉFLEXIONS
SUR
LES ROMANS.

IL eſt difficile de faire un Roman. Pourquoi ? Parce que l'imagination n'invente rien d'auſſi extraordinaire que ce que la ſcene du monde préſente. Deux amants ſe parent, font un repas champêtre, ſe rendent enſuite aux pieds des autels, & dans le même inſtant, donnent & recoivent la mort. * Tout écrivain qui auroit ſuppoſé un amour auſſi fanatique n'eut obtenu que ce froid mépris, dont on couvre de triſtes fictions dépourvues de vraiſemblance. Ce ſont

* Evénement affreux arrivé à Lyon, il y a quelques années.

les hommes, & non les événemens, dit un auteur célebre, qui doivent être extraordinaires. N'y a-t-il pas une morale, & une perfection giganteſque? Quand vous repréſenterez un homme pourvu de tous les avantages extérieurs, des graces & de la ſolidité de l'eſprit, de talens utiles & agréables, des vertus ſociales & patriotiques. Quand nul défaut ne déparera cet aſſemblage idéal, qui aurez vous peint? Un homme. Non: un perſonnage froid, qui n'inſpirera ni l'envie de le connoître ni le deſir de l'imiter.

Remercions la nature ſage, dira un moraliſte, d'avoir mis des obſtacles à ces productions dangereuſes. Analiſons ce danger ſans préventions. Un Roman eſt une fiction dont le ſujet eſt la paſſion de l'amour, & dont le but eſt la jouiſſance. Elle eſt vertueuſe lorſque l'union eſt protégée par la loi, & illi-

cite

cite lorſqu'elle n'eſt avouée que par la nature. C'eſt toujours de la premiere dont il s'agit dans les Romans. Mais, pour y parvenir on écarte quelquefois la gêne des conventions ſociales, on ſe ſouſtrait à la tyrannie domeſtique, on enfante des projets dangereux dans le délire de la paſſion, & ces hardies entrepriſes, quelquefois ſuivies du ſuccès, portent l'eſpérance dans des cœurs dupes, & victimes de ces ſéduiſantes chimeres.

Il y auroit de la mauvaiſe foi à ne pas convenir que telle eſt la marche de la foibleſſe humaine. Mais obſervez auſſi que votre objection ſuppoſe un cœur déjà épris, & que l'expérience d'autrui encourage; je veux qu'il prenne pour guides des perſonnages romaneſques. Ne ſera-t-il point effrayé des difficultés dont la route eſt ſemée? Ne ſera-t-il point frappé des leçons de vertu, miſes en oppoſition avec les éga-

remens du vice? Si ces nuances diverſes, ſi ces combats intéreſſans, ne ſe trouvent pas dans la fiction, elle n'eſt plus dangereuſe que par l'ennui qu'elle cauſera : d'ailleurs elle ne remuera aucune paſſion. Reſte donc à examiner ſi un livre qui préſente le bien & le mal, l'un ſous des couleurs aimables, l'autre ſous des traits odieux, eſt nuiſible ? S'il vaut mieux le remettre dans les mains d'une jeune perſonne que de la laiſſer en proye à ces ſombres & brulans deſirs, que les paſſions, d'accord avec les ſens, allument dans la ſolitude, & qui fermentent & cherchent à tout prix une exploſion.

On oublie trop ſouvent que la nature n'a pas préſidé à l'établiſſement de la plupart des loix ſociales. Il eſt très-utile ſans doute à la population de défendre l'union des ſexes, avant un certain âge, & ſans des conditions préliminaires. La religion & la

politique ſe ſont très-ſagement entendues ſur ce point, mais la nature, qui exiſtoit avant elle, n'a pas organiſé les êtres en raiſon de ces réglemens poſtérieurs. Ils ont mis les ſens dans un état violent. Les beaux arts, les ſciences, ont été inventés pour les amuſer, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, mais leur voix impérieuſe ſe fait quelquefois entendre. Il eſt bien plus ſage alors de les diriger que de les contraindre. Un tableau vrai des malheurs où les ont précipités ſouvent leurs égaremens eſt plus propre à les arrêter, que la violence qui révolte plutôt qu'elle ne ſoumet.

Il eſt bien entendu que nous ne protégeons pas ces livres obſcenes, qui à la honte de nos mœurs ont obtenu quelque faveur, pour avoir oſé arracher les voiles à la pudeur; ces hiſtoriettes ſans intérêt où l'on entaſſe ſans goût aventures ſur aventures, où l'on

ne cherche qu'à exciter la curioſité ſans chercher à intéreſſer l'ame ; ces lamentables anecdotes, qui vont faire bailler ſur la ſcene des provinces après avoir ennuyé à la lecture dans la capitale ; ces contes frivoles qui vous feroient prendre l'eſprit en averſion, tant l'abus qu'on en fait eſt laſſant & faſtidieux ; ces lettres critiques & morales, qui feroient preſque ſouhaiter que leur modele n'eut jamais paru, tant il a enfanté de copies inſipides. Mais nous oſons vanter ces Romans, dont la fable ſimple & ingénieuſe eſt clairement expoſée, ſuivie avec chaleur, & dénouée avec intérêt ; où la morale eſt en action, où les foibleſſes ſont peintes & blamées, où le vice eſt montré ſous ſes vraies couleurs, & dès lors proſcrit, où la vertu eſt inſinuante, & à la hauteur des hommes, où le ridicule eſt corrigé, & où l'eſprit ſert de parure à un fonds, qui en a un peu be-

ſoin, où la philoſophie ſe montre ſous le maſque de la gayeté, & ſeme négligemment quelques vérités utiles au milieu des frivolités agréables. Tels ſont Zadig, Candide, l'Ingénu de Mr. de Voltaire; les égaremens du cœur & de l'eſprit, le ſopha de Mr. de Crébillon, les mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du dix-huitieme ſiecle par Mr. le Marquis de Pont de Veyle, & Madame de Tencin, les malheurs de l'inconſtance par Monſieur Dorat, Juliette Catesby par Madame de Ricoboni, la plupart des Romans de Mr. le Sage à quelques longueurs près.

Un critique ſévère, & qui avoit droit d'être difficile, a dit: „ un Ro-
„ man bien fait & bien écrit, qui ne
„ bleſſe point l'honnêteté des mœurs,
„ qui ne roule point ſur une fade ga-
„ lanterie, qui renferme une morale
„ fine en action ou qui réjouit le lec-
„ teur par des images plaiſantes & des

„ ſaillies comiques, eſt vraiment un „ ouvrage digne d'un homme de let- „ tres, comme un poëme épique, une „ tragédie, une comédie, un opéra. "

En effet, que ſe propoſe tout homme ſenſé qui écrit ? Inſtruire, & plaire. Il n'y a point d'ouvrage qui puiſſe plus aiſément arriver à ce but que celui dont on eſt maître du fond, qui convient à tous les pays, à tous les hommes, & dans tous les tems.

Mr. Rouſſeau de Geneve a écrit dans la préface de Julie „ en matiere de mo- „ rale, il n'y a point, ſelon moi, de lec- „ ture utile aux gens du monde." Il n'y en a donc aucune quelconque, car une lecture ne peut être avantageuſe que par ſes rapports avec nos mœurs. Vous direz quel rapport ont la chymie, l'algebre, avec la morale ? Aucun. Auſſi, c'eſt une étude qu'on en fait, & non une lecture. „ Premiérement, parce „ que la multitude des livres nouveaux

„ qu'ils parcourent, & qui disent „ tour à tour le pour & le contre, „ détruit l'effet de l'un par l'autre, & „ rend le tout comme non avenu. " C'est précisément du choc des opinions que nait la vérité. Les gens du monde peuvent être frivoles, mais ne sont pas des automates. Il s'éleve une question, des hommes éclairés la discutent, le public juge les émules, on ne fixe dans sa mémoire que les raisons de celui qui a remporté le prix. „ Les „ livres choisis qu'on relit ne font point „ d'effet encore; s'ils soutiennent les „ maximes du monde, ils sont super- „ flus; s'ils les combattent, ils sont inu- „ tiles," oui, s'ils les combattent foiblement, ou avec des paradoxes. L'esprit des gens du monde est facile, & toujours disposé à céder à la persuasion. On leur a démontré que l'éducation étoit vicieuse au physique & au moral, que la liberté dans le commerce étoit la

ſûreté de tous les citoyens, que la muſique italienne étoit la ſeule muſique, que la multiplicité des moines étoit auſſi pernicieuſe à la gloire de la religion qu'à une conſtitution ſage, que les abus dans la perception des finances égaloient la néceſſité de ſoulager le peuple, que la cûlture de l'eſprit convenoit à toutes les conditions, que la fureur des duels étoit une démence également inconnue aux peuples les plus ſages comme aux plus barbares; examinez de ſang froid quelle révolution s'eſt opérée dans la façon de penſer ſur tous ces points. Lorſque les livres combattent fortement un préjugé, il n'eſt donc pas vrai qu'ils ſoient inutiles.

Cette diſcuſſion légere ne fournira, j'eſpere, aucun doute ſur l'eſtime que j'ai pour la perſonne & les ouvrages de Monſieur Rouſſeau. Plus les hommes ſont célèbres, plus il eſt impor-

tant d'arrêter les fauſſes opinions qui échappent dans la marche des longues compoſitions.

Aux yeux de beaucoup de gens, il eſt inutile d'agiter ces queſtions, à propos d'un Roman. Il n'eſt propre ſelon eux qu'à amuſer un moment. J'en conviens, mais j'aurai peut-être une opinion différente ſur le ſens qu'on attache à ce mot *amuſer*. On n'amuſe point par des tableaux mal deſſinés, par des idées incohérentes, par des phraſes, par d'inſipides tranſports; mais on amuſe par des idées faciles, aſſorties au ſujet, par des développements courts & bien choiſis, par une marche rapide ſans précipitation, par un progrès d'intérêt, & par une cataſtrophe, qui n'ait pu ni être prévue, ni être autrement. Or cette façon d'amuſer eſt ſi pénible & ſi difficile pour l'auteur, ſi agréable pour les gens du monde, qu'elle mérite de leur

part un peu plus de reconnoiſſance qu'ils n'en accordent.

Nous réclamons aujourd'hui leur indulgence pour un Roman qui a de grands défauts. Les événemens y ſont ſi ordinaires qu'on ne peut rien leur promettre de ce côté là. Mais ils y trouveront peut-être la maniere d'être heureux à peu de frais, ; ils découvriront un fonds inépuiſable de reſſources faciles, pour l'agrément de la ſociété, dans les membres mêmes qui la forment, & qui ne penſent pas en faire uſage. Ils en concluront, que l'agrément de la vie tient à ceux avec leſquels on la paſſe, que l'extrême honnêteté doit préſider à leur choix; quant au ſtile d'un Roman il devroit toujours être élégant. On pourroit lui appliquer ce que le grand Rouſſeau a dit du mérite qui,

Comme une tige élevée
D'une onde pure abreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

Mais il eſt ſi aiſé de faire une poétique & ſi difficile de faire de bons vers. On connoit les regles, on fait ce qui plaît, & on meurt aux bords de la terre promiſe.

On devroit, dit-on, fixer cette gaieté françoiſe qui ſemble abandonner la nation. Je l'ai quelquefois trouvée dans les cercles, mais je l'ai vainement cherchée dans les livres (ſi vous en exceptez ceux de Monſieur de *Voltaire*,) il me ſemble que rien n'eſt moins gai que *Boileau*, *Fontenelle*, *la Motte*, Madame *des Houlieres*, *J. B. Rouſſeau*; *La Fontaine* étoit naïf, *Grécourt* avoit la gaieté de la mauvaiſe compagnie, je ne parle pas de *Moliere*, de *Regnard*, c'étoit leur métier. Parmi les auteurs vivans, nous avons des tréſors de raiſon, plus d'eſprit qu'il n'en faudroit peut-être dans l'Europe entiere, des vues très-ſages, & très-profondes, mais pour la gaieté, elle n'eſt pas même

au théâtre, dont le tragique bourgeois s'eſt emparé. Les vers ſe reſſemblent, les proſateurs ſe répètent, les chanſons ſont des romances, ou des ordures, les converſations des querelles, ou du perſiflage, les brochures des injures ou des fadeurs. On ne cherchera pas la gaieté chez les inſtituteurs du genre humain. Penſeurs par état, ils n'ont pas le tems de rire, ni l'humeur de l'appréter aux autres, ſi l'on veut me paſſer cette expreſſion proverbiale.

On a mal à propos reproché à la philoſophie d'avoir altéré la gaiété. C'eſt le *perſiflage* qu'il faut accuſer de ce meurtre. „ Ce qu'on appelle le per-
„ ſiflage eſt un amas fatiguant de paro-
„ les ſans idées, une volubilité de pro-
„ pos qui font rire des fols, ſcandaliſent
„ la raiſon, déconcertent les gens
„ honnêtes, ou timides, & rendent la
„ ſociété inſupportable. Ce mauvais
„ genre eſt quelquefois moins extra-

„ vagant, & alors il n'en eſt que plus „ dangereux, c'eſt lorſqu'on immole „ quelqu'un ſans qu'il s'en doute à la „ malignité d'une aſſemblée, en le ren- „ dant tout à la fois inſtrument & „ victime ".

Voilà ce qui a tué la gaieté. Il eſt trop difficile d'être plaiſant, on préfère d'être cauſtique, & les gens qui le ſont par métier, dont l'exiſtence „ ſociale conſiſte dans l'habitude de „ chercher de bons mots, ſont nés „ avec le cœur dépravé, l'imagination „ déréglée, l'eſprit faux, borné, & ſans „ principes; mépriſant la vertu, & in- „ capables de remords, ils ont le plaiſir „ de ſe voir les héros d'une ſociété „ dont ils devroient être l'horreur ".

Je n'oſe aſſigner une autre cauſe du peu de gayeté. Elle eſt trop vraie & trop humiliante. Moins les ames ſont pures, moins elles s'ouvrent au ſentiment de la joie. Ce triſte jeu de ſé-

duire & de quitter, ce trafic du plaiſir contre la honte, le vil intérêt qui outrage ſans ceſſe l'honneur ou l'amitié, ces attentats continuels aux premiers principes, livrent de tems en tems l'ame à des réflexions qui reſſemblent à des remords. Au milieu de ces triſtes combats quel rôle joueroit la gayeté, la gayeté qui eſt pure comme la vertu qu'elle annonce. Elle s'enfuit auprès de l'innocence qu'elle dédommage des privations, ou qu'elle conſole des ſarcaſmes du vice.

MÉMOI-

MÉMOIRES

DE MADAME

LA BARONNE DE ST. LYS.

CHAPITRE PREMIER.

MEs premieres années ſe paſſerent ſous les yeux d'un oncle philoſophe, qui jouiſſoit dans ſa terre des beautés de la nature, & des plaiſirs de la campagne. Il m'inſpira le goût de l'étude, en éveillant ſans ceſſe ma curioſité. Tout eſt paſſion dans le jeune âge. Combien de fois j'oubliai que la nuit étoit conſacrée au repos! je tourmentois mes ſens pour cultiver mon eſprit. Mon guide m'abandonna dans le moment où ſes leçons alloient rendre mes travaux vraiment

utiles. Sa mort décida mon pere à me rappeller auprès de lui. Il habitoit Châlons.

Tranſporté dans le monde, je fus aſſez ſurpris d'y entendre un langage nouveau ; on citoit ſans ceſſe le *bon ton*, le *mauvais ton*. Il y avoit une claſſe de femmes, dont le langage, les manieres m'inſpiroient un intérêt que je ne ſavois pas trop définir. Quelques-uns des hommes qui formoient leur ſociété me cauſoient une ſurpriſe mêlée d'admiration, par leur façon de ſe préſenter, de s'exprimer, de raconter.

Déſeſpérant de remplir l'intervalle, qui ſe trouvoit entr'eux & moi ; la timidité gênoit mes mouvemens ; j'arrangeois mes phraſes, je parlois entre les dents, & j'étois d'autant plus fatigué de ma perſonne, que malheureuſement je ne ſavois ce qui me manquoit. Ajoutez à cette gaucherie les éternels avis des autres parens, les plaiſanteries des grands, le perſifflage de mes camarades, qui achevoient d'anéantir mes facultés.

Cependant un vieux militaire, l'ami de tous les hommes & le conſeil des fem-

mes, encourageoit mon inexpérience, en m'aſſurant que je manquois ſeulement d'uſage : ce n'eſt pas de l'eſprit, me diſoit-il, qu'on veut dans la ſociété ; rien de plus inutile que de diſcuter, de prouver, &c. Il eſt égal à tout le monde que vous ayez tort ou raiſon. Ce qu'on exige eſſentiellement, c'eſt la gaieté, l'art d'amuſer. Ne peſez ſur rien, ne concluez jamais, racontez en courant, ſur-tout ſachez écouter.

Je n'oſois me livrer aux conſeils de Mr. le chevalier de Salus, (c'eſt le nom de mon précepteur,) j'avois ouï répéter ſouvent que c'étoit un *roué*, cette expreſſion me préſentoit un ſens ſi extraordinaire, que malgré moi j'étois ſans confiance, & dès-lors ſans docilité. Je me diſois cependant, ce *roué* eſt accueilli, recherché ; les femmes même les plus ſéveres ne lui refuſent pas certains égards. Il a le deſir d'obliger ; il eſt cité pour de belles actions : qu'eſt-ce donc qu'un *roué ?*

Parmi les maiſons qu'il me recommanda, il diſtingua celle de Madame de Mans. C'étoit une femme d'environ quarante-

cinq ans, d'une figure noble, & qui ſoignoit de ſon mieux les reſtes d'une beauté, qui lui avoit été ſouvent utile. Une grande fortune, peu de préjugés, un ton aiſé, beaucoup d'amour du jeu, attiroient chez elle une ſociété plus nombreuſe que choiſie.

Le chevalier de Salus faiſoit aſſez ſouvent les honneurs de ſon ſouper; il me dit un ſoir en ſortant de table, vous plaiſez dans cette maiſon; Madame de Mans eſt ce qui vous convient le mieux; elle peut vous ſervir, & vous ſauvera au moins du malheur de tomber entre les mains de quelqu'une de ces femmes, & de ſuivre les exemples de ces *roués*. —— J'entends ſouvent cette expreſſion; je ne ſaiſis pas le ſens qu'on y attache: elle dit trop, ſi c'eſt une plaiſanterie; & trop peu, ſi ce n'en eſt pas une. —— Il y a trois claſſes de *roués*. Il y a des *roués* en amour, il y a des *roués* en ambition, il y a des *roués* en affaires. Les *roués* en amour, ſont ceux qui ſe font un jeu de la vertu des femmes, qui ne cherchent à intéreſſer le cœur que pour ſéduire les ſens, qui menent

de front plusieurs intrigues à la fois ; abusent des confidences pour se faire des droits ; ne respectent ni la situation des familles, ni la paix des ménages, ni l'amitié dans le choix de leurs goûts ; ne mettent ni prix à leurs conquêtes, ni douceur dans leur empire, ni égards dans leurs ruptures ; qui rangent toutes les femmes en deux classes, l'une de celles qui reçoivent le soin des hommes, l'autre de celles qui vont au-devant. Voilà, à la honte des mœurs, le portrait flatté des hommes à bonne fortune : ont-ils de l'esprit ? ils dissimulent leurs vices, & n'en sont que plus dangereux. Les *roués* en ambition se fraient une route au milieu de tous les obstacles. Ni des préjugés sacrés, ni les droits du mérite, ni les prétentions des talens, ni les préférences dues aux travaux, ni les besoins de l'infortune, ne les arrêtent. S'ils ne vont pas assez vîte, le ridicule, la calomnie, écartent la rivalité ; le premier succès est un échelon, pour monter au plus haut de la roue. Je ne vous parle point de la facilité à dévorer les humiliations. On se fait une habitude de rou-

gir, de mentir, d'abuſer, qui en impoſe même à ceux dont le coup-d'œil eſt le plus pénétrant. Les *roués* en affaires ſont livrés au mépris public: il ne les écraſe point encore aſſez, ſi la fortune les favoriſe. Ce ſont des hommes qui établiſſent un impôt ſur toutes leurs connoiſſances, qu'ils levent ou par de mauvais procès qu'ils ſuſcitent, ou par des eſpérances qu'ils vendent à haut prix, ou par le jeu qu'ils ont ſoumis à un calcul néceſſairement utile à leur exiſtence.

Mad. de Mans s'approcha & demanda le ſujet d'un entretien, où Mr. de Salus mettoit tant de feu: il le lui rendit en peu de mots. Elle le remercia du zele qu'il témoignoit pour former ſon parent, & finit par un éclat de rire, auquel je ne compris rien. Il y a trop de monde ajouta-t-elle, pour vous expliquer tout cela; venez demain dîner avec moi, nous cauſerons, & je vous renverrai un quart d'heure avant que l'ennui ne vous gagne.

Je fus très-exact. Nous dînâmes tête à tête. D'abord cent queſtions ſur mes goûts, mes occupations, mes projets,

mes opinions ſur le monde ; enſuite des offres de ſervice, d'employer ſes protections pour mon avancement, de m'aider de ſa fortune, de ſes conſeils ; enfin elle me propoſa de demeurer chez elle, & accompagna ſes bontés d'un regard ſi expreſſif que j'en fus ému. Elle me promena dans ſon appartement qui étoit cité pour l'élégance & la richeſſe des décorations : nous nous repoſâmes dans un boudoir délicieux, qui lui fournit l'occaſion de m'expliquer, à quels uſages l'amour les avoit deſtinés ; elle ajouta que ſon âge lui permettoit de me donner ces détails. Je voulus lui prouver qu'elle ſe trompoit ; elle ſe rendit à mes raiſons, & vit que ſi l'uſage me manquoit, je ſavois cependant ce que je lui devois.

Ce qui ſe paſſa ne feroit pas un tableau bien neuf, ni bien voluptueux. Il eſt inutile de s'arrêter ſur ce qui décida ce premier arrangement ; quelque choſe de plus extraordinaire, eſt le diſcours que m'adreſſa Madame de Mans dans ce même boudoir.

„ Vous êtes ſurement ſurpris de cette

„ avanture ; peut-être que ma précipita-
„ tion vous donne une idée défavora-
„ ble de mon jugement, j'ai penſé dire,
„ de mes mœurs. Je vais vous confier
„ ce qui m'a décidée : les paſſions vives
„ ſont un malheur dans tous les âges,
„ & de plus un ridicule, quand on ſent
„ que bientôt on ne ſera plus jeune ; je
„ me ſuis défiée de ma tête ; j'aurois vu
„ ſans plaiſir les agaceries des femmes,
„ je n'aurois pas pardonné à quelques-
„ unes leurs ſuccès ; je haſardois ſenſi-
„ blement ma réputation. La tournure
„ que j'ai priſe ne peut me nuire que
„ dans votre eſprit. L'injuſtice paſ-
„ ſagere dont vous allez payer ma ten-
„ dreſſe, ne durera que le tems qu'il
„ vous faudra pour me connoître. Je
„ n'ai certainement pas la prétention de
„ vous conſerver ; mais j'ai le droit de
„ vous faire actuellement tout le bien
„ que je voudrai. Ce n'eſt point un
„ engagement que votre cœur a pris,
„ c'eſt une fantaiſie que vous avez ſe-
„ condée à peu de frais. Ne vous li-
„ vrez pas moins à la ſociété ; vous ne

„ m'y rençontrerez que pour faciliter „ ou applaudir à vos ſuccès ".

Madame de Mans avoit raiſon. Oui, j'étois dans un profond étonnement, non de l'avanture, qui me paroiſſoit la copie de ce que j'avois lu dans les romans, mais du diſcours qu'elle m'adreſſa pour m'édifier ſur ſes principes. Je ne ſavois comment l'expliquer. Ses procédés me parurent mêlés d'une délicateſſe, qui m'empêcha de reprendre la liberté qu'elle m'avoit ſi généreuſement rendue. Elle donna quelque prix à mes empreſſemens. Trois mois ſe paſſerent, ſans événemens. Quand on n'a ni jalouſie à combattre, ni difficulté à vaincre, ni la crainte de ſe perdre à prévenir, qu'eſt-ce que l'amour fournit d'intéreſſant ?

Parmi les femmes que le beſoin de la ſociété, l'oiſiveté, ou l'amour du jeu amenoient chez Madame de Mans, on diſtinguoit aiſément la baronne de St. Lys. Elle m'avoit raconté diverſes anecdotes de ſa vie, & développé une matiere de voir ſi extraordinaire que je l'écoutois avec un attrait infatigable.

Madame de St. Lys âgée de trente ans, avoit une taille ſvelte, un beau teint & une phyſionomie très-décidée; des yeux pleins de feu faiſoient pardonner à l'irrégularité de ſes traits. On lui accordoit un eſprit pénétrant, ferme, adroit, enjoué; une ame forte, capable des plus grands procédés, un cœur excellent, mais peu tendre, à l'épreuve des amans vulgaires, & beaucoup plus capable des grandes ſenſations de l'amitié, que des amuſemens paſſagers de l'amour. Une imagination ardente, peut-être dangereuſe, précipitoit ſes démarches, embarraſſoit quelquefois ſon amour-propre, & l'expoſoit à des repentirs, qui effaçoient dans l'eſprit de ſes amis des démarches haſardées. Une crainte ſouvent déraiſonnable de l'ennui, une longue habitude de la plaiſanterie, peu d'indulgence pour les femmes, ſont le germe des agrémens, que Madame de St. Lys portoit dans la ſociété, & des petits chagrins qu'elle y rencontroit.

Elle étoit de toutes les femmes, qui alloient chez Madame de Mans, celle qu'elle fêtoit le plus, & qu'elle aimoit le moins.

La nature de mes liaiſons avec Madame de Mans, ne lui avoit pas échappée. Le rapport inégal de nos années, avoit donné lieu à quelques ſarcaſmes, dont mon amour-propre s'étoit aſſez mal tiré : elle me ſupportoit cependant, & ſembloit ſur-tout me deſirer à ces heures où l'on n'eſt pas expoſé aux fréquentes irruptions des viſites. Elle me propoſa un jour de l'aider dans le deſſein d'écrire ſes mémoires. Ce projet ſi ſouvent & ſi vainement renouvellé, ne m'effraya point ; tant il eſt rare de le voir exécuté. Elle me prévint ſur ce que je penſois, que ce qui nous eſt perſonnel, occupe toujours beaucoup de place dans notre imagination. Ce n'eſt en effet que dans le ſilence de la réflexion, que l'hiſtoire du cœur nous paroît la même chez tous les hommes. On ſe flatte cependant d'ajouter une avanture à la maſſe des événemens romaneſques, qui amuſent le premier âge. On jugera, ſi Madame de St. Lys ajoutoit une erreur, à l'erreur général, ou ſi ſes jeunes années, offrent des tableaux aſſez intéreſſans, pour être mis ſous les yeux du public. J'ai écrit

d'après les faits, qu'elle m'a raconté, & les idées qu'elle m'a fait naître.

CHAPITRE II.

MAdame la baronne de St. Lys, que je nommerai dorenavant de ſon nom de famille, Mademoiſelle de Mozé, avoit été élevée ſous les yeux d'une tante chanoineſſe de ***. Ses conſeils valoient au moins ſes exemples. Sa niece, deſtinée à paſſer ſes jours dans cette maiſon, s'efforçoit de réunir tous les ſuffrages; elle y auroit réuſſi, ſi elle n'avoit pas trouvé un obſtacle difficile à vaincre chez Meſdemoiſelles de Laſton. Quelques propos méchamment interprétés, & imprudemment publiés, avoient ſemé le germe de cet éloignement. Un événement imprévu, fit ce que les plus longues exhortations avoient inutilement entrepris.

Meſdemoiſelles de Laſton, avoient un frere capitaine au régiment du roi: il vint paſſer quelques jours chez ſa tante,

avec ſes ſœurs. Loin d'épouſer leur querelle, il fut vivement frappé des graces, de l'eſprit de Mademoiſelle de Mozé : il mit tout en œuvre pour les réconcilier ; il y parvint. Les liaiſons qui commencent ainſi, ſont ordinairement très-vives. On s'efforce de part & d'autre de réparer les torts dont on eſt convenu. Les ſoins & les attentions de Mademoiſelle de Laſton, furent funeſtes à la tranquillité de Mademoiſelle de Mozé. Elle prit un goût très-vif pour le marquis de Laſton. Il eût fallu plus de prudence & de diſſimulation, que ſon caractere n'en avoit, pour dérober ſon ſuccès à ſes compagnes. Leur œil vigilant pénetra dans les replis du cœur, & calcula d'après les plus légers indices. Le marquis de ſon côté, devenu rêveur, plus affecté qu'heureux, combattoit foiblement, ou, pour mieux dire, ne combattoit point ; mais il ſembloit lire dans l'avenir les ſuites funeſtes d'une paſſion invincible. Ni l'un, ni l'autre n'avoit rien laiſſé échapper, qui pût trahir ce nouveau ſecret. Un ſoir que Mademoiſelle de Mozé ſe promenoit ſeule

dans les jardins, elle s'aſſit ſur un banc de gazon, lut je ne ſais quel livre, le quitta, le reprit, le mit encore à côté d'elle; les bras croiſés, les yeux fixés en terre, elle rêvoit profondement lorſqu'elle fut interrompue par une converſation fort vive entre le marquis de Laſton & ſa ſœur. Elle n'entendit que ces mots, *mon frere, c'eſt une folie; n'eſpérez pas me faire approuver un goût, qui ſera votre tourment un jour, & qui ne vous a juſqu'ici donné que de longs chagrins.*

Mademoiſelle de Mozé crut qu'il s'agiſſoit d'elle, & dit, je n'avois que trop de raiſons, de me défier de la ſincérité des femmes; pourquoi Mademoiſelle de Laſton, m'a-t-elle fait tant d'ouvertures. On ſupporte la haine; mais on ſuccombe ſous le mépris. Avec quelle fierté elle diſſuade ſon frere! Pour cacher la trop cruelle impreſſion que ce mot entendu par haſard avoit faite ſur ſon ame, elle ſe leve, feint de ne rien voir, & va chercher dans la ſolitude le plaiſir de verſer des larmes, & s'entretenir de ſa paſſion, ſous prétexte de la combattre.

Elle apprend en rentrant, que le mar-

quis s'eſt envoyé excuſer pour un ſouper qu'il avoit accepté ; ſon chagrin ne connoît plus de bornes, elle fait ſerment à ſon cœur de perdre de vue tout ce qui pouvoit nourrir une paſſion, ſi vive dès le moment de ſa naiſſance.

Le lendemain Mademoiſelle de Laſton, envoya demander à Mademoiſelle de Mozé, de vouloir bien paſſer chez elle, où on lui diroit les raiſons qui empêchoient qu'on ne lui évitât la peine de ſortir. " Mon frere nous a raccommodées, „ dit Mademoiſelle de Laſton. Il faut „ qu'à votre tour vous nous raccom- „ modiez aujourd'hui. Nous venons d'a- „ voir une querelle très-vive. Vous ſavez „ ce que c'eſt que de contrarier les hom- „ mes dans leurs paſſions ; il eſt épris „ d'une femme, dont le caractere altier „ feroit le malheur de ſes jours & des „ miens. Il ne veut être éclairé, ni „ ſur le caractere, ni ſur ſa poſition ; „ je vous ai ſuppliée de venir vous „ joindre à moi ; il va paroître, nous „ le haranguerons, & nous lui ſauve- „ rons un malheur, que les regrets irri- „ tent, mais n'adouciſſent pas ".

A ce discours Mademoiselle de Mozé, éprouva un sentiment mêlé de peine & de joie, de crainte & d'espoir. Elle ne pouvoit cacher le trouble que lui causoit l'engagement qu'elle apprenoit. Le plaisir de le voir désapprouvé, balançoit cette premiere impression. La frayeur de voir leurs soins sans succès, la replongeoit bientôt dans l'inquiétude; elle suspendit ces différentes sensations pour répondre, & objecta, que si la passion du marquis étoit ancienne, les représentations seroient vaines, que les convenances ne sont rien à l'amour, que, sûr de son empire, il marche à travers les difficultés, brave les orages, écarte les obstacles, & s'augmente de ses triomphes.

Comme elles discutoient l'inutilité de leurs démarches, le marquis arrive, sa sœur recommence ses instances, & est foiblement secondée par son amie. " Si „ j'avois dit-il, une passion désordonnée „ pour Madame de St. Geran, je me „ défierois de mes projets; mais je ne „ suis pas dans l'ivresse; ma raison me „ permet d'envisager mes devoirs. Je „ n'ai rien promis, dites-vous? quoi faudra

„ faudra-t-il toujours des ſermens, des „ écrits, des promeſſes pour être lié? „ la publicité de mes prétentions, ſix mois „ de ſoins, ne m'impoſent-ils pas une „ loi que je dois reſpecter".

Mademoiſelle de Mozé admiroit ſes raiſons, n'oſoit les combattre, & vouloit cependant qu'il y tînt moins. Non, Mademoiſelle, continua le marquis, il y a des engagemens tacites; l'honnête homme ne ſe les déguiſe pas; oſez vous-même me conſeiller. —— Monſieur, vos principes ne laiſſent pas le choix des opinions. Comment pourrois-je m'expliquer? jeune encore, ſans expérience, je ne conſulterois que mon cœur, il m'égareroit peut-être dans un conſeil....

Elle s'apperçut qu'elle avoit dit ce qu'elle ne vouloit pas dire; elle rougit, cherche à dérober ſon embarras, veut ſe lever, ſe raſſeoit, parle d'autres choſes, revient à la converſation, & tout-à-coup laiſſe Mademoiſelle de Laſton fort ſurpriſe de cet embarras.

Le marquis frappé de cette ſcene, ne ſavoit à quoi l'attribuer. Cependant il ſe fit une révolution dans ſon ame,

il parla un peu moins de Madame de St. Geran : il convint de n'avoir nul engagement précis avec elle, (tant nos paſſions ont d'influence ſur nos principes.) Sa ſœur le trouva plus docile ; il devint plus gêné avec Mademoiſelle de Mozé ; il cherchoit ſes yeux, & craignoit de les fixer ; une eſpérance ſecrete l'invitoit à un aveu qu'il ne redoutoit pas. Ce n'eſt pas le reſpect pour les femmes, c'eſt l'amour propre des hommes qui rend ce paſſage ſi difficile.

Les plus légeres circonſtances ſuffiſent quelquefois, pour trahir les myſteres de l'amour. Le marquis avoit écrit à Madame de St. Geran une lettre qui à force de diſcrétion, annonçoit peu d'empreſſement ; Mademoiſelle de Laſton la lut à haute voix, devant Mademoiſelle de Mozé. Le marquis épia l'impreſſion que lui feroit cette lettre ; il vit ſur ſon viſage une joie involontaire, que tous les efforts de la pudeur ne parvinrent pas à diſſimuler : alors ſes projets furent comme ſes deſirs, ſans bornes. Madame de St. Geran eſt oubliée. L'amour joint ſes tranſports à la vivacité

du premier âge ; l'occaſion de déclarer ſes feux, eſt trop lente au gré de ſa paſſion ; un billet en devient l'interprète ; il l'envoie ſans précaution pour ne pas effrayer la décence : pour réponſe il eſt averti qu'on ſe promenera, le ſoir ; avec ſes ſœurs. Ils furent ſeuls un inſtant, & voici ce qu'il entendit de la bouche de Mademoiſelle de Mozé : " Votre billet, „ Monſieur, ne m'a pas extrêmement ſur„ priſe, ce que j'ai fait, peut être mal„ gré moi, vous autoriſoit de reſte à une „ démarche, qui humilie toujours mon „ amour propre, même quand dans le „ fond de mon ame je ne vous déſap„ prouverois pas. Vous m'avez écrit en „ homme paſſionné ; mais qui ne doute „ pas du ſuccès : eh bien ! Monſieur, je „ vais combler vos ſouhaits ; il eſt vrai „ que je vous aime ; il eſt peut-être vrai „ encore, que lorſque je me ſuis trahie, „ je n'ai pas laiſſé échapper mon ſecret „ tout entier. Vous le diſſimuler aujour„ d'hui, ne retarderoit pas votre eſpoir. „ Vous êtes étonné d'une franchiſe ſi „ contraire aux principes de notre édu„ cation, & dans les idées vulgaires,

„ ſi peu conforme aux regles de la dé-
„ cence ; mais en même tems vous pou-
„ vez au moins ſoupçonner, que je ſuis
„ bien ſure de moi, puiſque je m'ex-
„ plique ainſi. Je vous eſtime. Il eſt
„ vrai, je vous aime ; mais mon cœur
„ eſt ſenſible ſans que mon imagination
„ ſoit égarée. Quant à vous, vous ne
„ m'aimez point encore ; & ſi vous eſ-
„ ſayiez de me le perſuader, vous devien-
„ driez à mes yeux un homme ordinai-
„ re. Epargnez-vous les ſoins du myſte-
„ re, les maneges de l'intrigue ; nous
„ n'aurons vous & moi, jamais rien à ca-
„ cher ; peut-être vos qualités, vos ver-
„ tus, ne ſont-elles encore que l'ouvrage
„ de mon imagination ſéduite. Je pren-
„ drai beaucoup de tems pour l'exami-
„ ner ; venez à toutes les heures, ſi
„ cela vous convient. Je vous défends
„ de m'écrire ; on s'oublie dans les let-
„ tres, elles deviennent publiques par
„ l'imprudence d'un domeſtique, & ſou-
„ vent par la nôtre : il eſt reçu qu'une
„ femme partage toujours un peu une
„ hardieſſe, qui peut-être lui a dé-
„ plu. Si vous êtes ce que je crois, mon

„ bonheur eſt certain; ſi vous ne l'êtes „ pas, je vous montrerai à celle dont „ les regards altiers m'avertiront de ma „ mépriſe; & peut-être ſerai-je dans le „ cas de leur reprocher, bientôt une foi- „ bleſſe ".

En achevant ces mots, elle rejoignit ſes ſœurs, pour prévenir les éclairciſſemens qui auroient ſuivi un début auſſi nouveau. Lorſque le marquis fut ſeul, il rappella mot pour mot cet entretien. Si elle m'a peint ſon ame, ſe diſoit-il à lui-même, c'eſt une femme au-deſſus de tout ce que j'ai vu; ſi c'étoit coquetterie, ce ſeroit l'être le plus dangereux; ſi c'eſt imagination romaneſque, elle ne ſoutiendra pas ce caractere. A ſon âge, a-t-on autant de fermeté! joue-t-on ſi bien ce qu'on ne ſent pas?

Au milieu de ces doutes paſſagers, le délire de la paſſion troubloit ſon ame, le ſommeil s'enfuit, la lecture devint un travail, la chaſſe un exercice pénible, la muſique une froide occupation, l'indifférence la plus profonde abattit toutes ſes facultés, & enfin ſon ame épuiſée de deſirs, de craintes, de projets,

ne réſiſte plus au beſoin de s'épancher ; & Mademoiſelle de Laſton reçut dans ſon ſein la confidence des divers mouvemens qui l'agitoient.

A travers la douce émotion que lui cauſoit l'état de ſon frere, une ſecrete inquiétude la plongeoit de tems en tems dans de longues diſtractions. Après avoir fait au marquis le portrait le plus vrai & le plus fait pour rendre heureux, de Mademoiſelle de Mozé, elle lui avoua que la ſource de ſes reveries étoit dans l'arrivée prochaine de Madame de St. Geran, qui ne venoit pas ſeulement pour conduire ſa niece au chapitre, mais dont les vues s'étendoient vraiſemblablement plus loin.

Cette nouvelle à peine affecta le marquis ; ſon plan étoit formé ; il n'entrevoyoit plus de difficulté que dans la maniere de plaire à Mademoiſelle de Mozé. Ce qui l'occupa fut de trouver le moyen de lui apprendre cet événement avec aſſez de précaution pour lui éviter juſqu'à ce premier inſtant d'embarras qui nait de la ſurpriſe. Mademoiſelle de Laſton s'en chargea.

Elle porta dès le jour même chez elle un visage tant soit peu altéré. Elle essuya au même instant une de ces obligeantes questions que l'intérêt suggere. — C'est mon frere, dont le bonheur m'est aussi cher que le mien propre. Une forte passion regne dans son ame; elle est d'autant plus vive que son choix la justifie. — S'il est heureux, il n'est pas à plaindre; s'il ne l'est pas, il lui reste une consolation, c'est de penser que l'objet de sa passion, souffre au moins autant que lui. Connoissez-vous celle qui inspire tant d'amour, ajouta-t-elle en souriant? — oui, & vous la connoissez mieux encore. — Puisque vous-êtes au fait de nos secrets, pourquoi est-il inquiet? je lui ai dit, que s'il attachoit quelque prix à ma conquête, j'avois déja fait tout son bonheur. — C'est précisément cet aveu précipité, qui ne lui a laissé voir que de l'intérêt là où il vouloit un sentiment plus tendre, — Mais n'est-il pas assez au-dessus des hommes pour voir que cette dissimulation jouée par habitude, ne prouve rien pour l'innocence, & dépose contre le

caractere. ---- Comme les préjugés nous tiennent dans le silence, les hommes interpretent une marche contraire, d'une façon défavorable pour eux. ---- Que me dites-vous ? votre frere se seroit-il permis hélas, ---- des doutes sur son bonheur ? ---- Le malheureux sait-il ce qu'il doit se permettre, & ce qu'il doit se défendre. ---- Je vous ouvre mon ame toute entiere, j'aime à l'ivresse le marquis de Laston ; & je m'abandonne sans remords au cours de cette passion. Pourquoi lui donnerois-je un frein ? égaux par la naissance, réunis par les mêmes goûts, que dois-je me reprocher ? qu'ai-je à dissimuler ? où sont mes torts ? ---- Que parlez-vous de torts ? moi ! vous blâmer ? je vous plains seulement. Vous ne savez pas que Madame de St. Geran arrive ; je soupçonne ses projets ; je connois ceux de mon frere ; j'entrevois l'éclat d'une rupture, voilà le sujet de mes inquiétudes. ----

Mademoiselle de Mozé, plongée dans une profonde rêverie, ne pouvoit pas démêler au premier coup-d'œil, si c'étoit un mal, que son triomphe décidât

la rupture avec Madame de St. Geran, ou si elle risquoit trop en combattant, les avantages d'une fortune brillante & les doux ressouvenirs de l'habitude. Elle sortit de ses sombres réflexions pour exprimer sa reconnoissance, & cette foule de sentimens qu'on doit à l'amitié, lorsque sa main bienfaisante essuie les larmes de l'amour.

Madame de St. Geran arriva en effet. Avant de raconter les événemens que sa visite occasionna, il faut dire en peu de mots, quelle espece de liaison l'attachoit au marquis. Elle avoit quarante ans, peu de fraîcheur, mais beaucoup de graces, assez d'esprit, plus de connoissances encore, une grande inégalité dans le caractere, des caprices qui alloient jusqu'à l'humeur, capable de grands procedés; mais négligeant trop les soins journaliers, qui font cependant le bonheur de l'existence; jalouse par amour propre, fausse par mauvaise éducation, & couvrant ce mêlange de qualités & de défauts, d'un extérieur assez agréable.

Son amour pour Monsieur de Laston, ne fut point le fruit des soins de celui-

ci. Les premiers momens de leur connoiſſance furent on ne peut pas moins empreſſés. Madame de St. Geran entreprit de triompher de tant d'indifférence. Le marquis n'étoit encore que capitaine dans le régiment du roi, elle employa ſa famille, ſes amis, & ſon crédit pour lui obtenir un régiment; elle y réuſſit. La fortune de ſon pere étoit de nature à préſenter de médiocres ſuretés pour l'emprunt des ſommes qui devoient payer cet emploi, elle trancha les difficultés en ſe rendant caution.

Ces bienfaits trouverent une ame ſenſible. La reconnoiſſance, quand on eſt dans la fougue de l'âge, prend aiſément le langage de l'amour. Le tumulte des ſens, ne permet pas trop de diſtinguer la nature des ſentimens qu'on éprouve. Madame de St. Geran balançoit encore ſur l'uſage auquel elle deſtinoit le marquis. Comme ſi elle l'eût trop aimé pour n'en faire qu'un amant, elle formoit quelquefois le hardi projet d'unir ſa deſtinée à la ſienne. Cette irréſolution, l'eſpece de ridicule attaché aux âges diſparates, firent que cette paſſion n'avoit

point pris le cours, que naturellement elle devoit ſuivre. Madame de Laſton ne vit que de la vertu dans ce qui avoit un tout autre principe. La ſévérité produiſit ſon effet ordinaire. Un ſentiment qui n'étoit d'abord que le retour d'une ame honnête, devint un goût très-vif. Cependant ce n'étoit qu'un goût. Une abſence forcée en avoit d'abord calmé la vivacité, & Mademoiſelle de Mozé l'avoit rendu tout-à-fait à ſon origine.

Madame de St. Geran, dont l'œil expérimenté ſaiſiſſait les plus légeres nuances, ne trouvoit plus dans les lettres du marquis le ſtyle d'un cœur qui s'abandonne; mais les expreſſions réfléchies d'un homme plus reconnoiſſant que paſſionné. Elle avoit ſoupçonné une de ces diſtractions paſſageres qu'un jeune homme a peut-être tort de ſe permettre, mais qu'une femme ne proſcrit pas entiérement, ſans courir les plus grands dangers.

Telle étoit la ſituation du marquis de Laſton & de Madame de St. Geran, lorſqu'elle parut à N. * * *. Sa niece, qu'elle accompagnoit, joignoit à une figure déja

citée, la gaieté la plus décente, & les talens les plus rares.

Le marquis couvrit du voile de la diſcrétion une premiere entrevue. Madame de St. Geran ne laiſſa cependant pas d'y appercevoir une contrainte, qui alarma ſa ſenſibilité. Elle recueillit quelques-unes de ces plaiſanteries qui tiennent de près à la réalité, & dans peu de jours elle en apprit aſſez, pour établir dans ſon ame au moins des doutes. Voulant s'aſſurer des vrais ſentimens du marquis, ou s'épargner un ridicule, s'il falloit quitter un ingrat, voici la ruſe qu'elle employa.

Dans une converſation très-longue, très-adroite, & pleine en apparence du plus vif intérêt, elle avoua au marquis, que les agrémens du veuvage augmentoient avec l'amour de la liberté; & que l'amour de la liberté augmentoit avec l'âge; qu'elle avoit trouvé une maniere plus agréable pour tous les deux d'acquitter l'eſpece d'engagement qu'elle avoit pris avec lui; qu'elle aſſuroit à ſa niece une fortune honnête, en joignant ſon bien à celui que ſon

pere lui deſtinoit, & qu'elle avoit réſolu de la marier avec lui.

En prononçant ces derniers mots très-lentement, un regard perçant ſaiſiſſoit les divers mouvemens qui ſe ſuccédoient ſur le viſage du marquis.

Après l'effuſion d'une reconnoiſſance dont il étoit vraiment pénétré, il s'excuſa de recevoir un bienfait qu'il ne pouvoit accepter qu'en ceſſant de le mériter, & ajouta que Mademoiſelle de St. Geran n'ignoroit peut-être pas déja, & ſurement n'ignoreroit pas un jour leur liaiſon, & qu'elle prendroit une ſinguliere opinion d'un cœur ſi facile à ſe ranger du côté des circonſtances.

Quoique cette raiſon ne fût qu'un prétexte, elle préſentoit au premier moment quelque choſe de ſpécieux, qui embaraſſa Madame de St. Geran : elle ſe contenta de lui donner juſqu'au lendemain pour y penſer, en ajoutant avec un ſouris moqueur, que la délicateſſe extrême, avoit plus d'une fois ſervi à cacher une perfidie.

Le marquis ſe preſſa de faire part à ſa ſœur de cette propoſition, & ajouta

qu'elle avoit je ne ſais quoi de giganteſque, qui n'alloit point à la tournure de Madame de St. Geran. Mademoiſelle de Laſton qui ne la connoiſſoit pas, ne pouvoit ſe permettre une opinion. Elle ne put cependant s'empêcher de ſoupçonner que ſon frere ne jettoit des doutes ſur la ſincérité des offres de Madame de St. Geran, que pour s'épargner les repréſentations de ſa famille. Il eſt reçu chez la plupart des hommes, que l'amour doit ſe taire devant l'intérêt : ſi l'on oſe prendre un ſentier différent, on ne ſatisfait ſon cœur qu'au dépens de ſa réputation.

Le marquis de Laſton recommanda avec la plus vive inſtance à ſes ſœurs, d'enſevelir dans l'ombre du ſecret cette confidence. Il répondit le lendemain à Madame de St. Geran, qu'avant de pouvoir mériter les effets de ſa généroſité, il croyoit devoir apprendre de la bouche même de ſon pere, la ſituation de ſes affaires. Il confia à Mademoiſelle de Mozé, que des raiſons de famille le forçoient à une abſence de quelques jours, & prévint par une lettre

ce qui auroit pu troubler ſon bonheur. Son départ ſuivit ces diſpoſitions.

Nous avons bien dit, qu'il avoit deux ſœurs, mais nous n'avons pas encore été dans le cas de faire connoitre la cadette. Elle s'appelloit Mademoiſelle de Nelſan. C'étoit un de ces caracteres timides & cachés, qui ſe vangent en ſecret du froid accueil qu'ils reçoivent dans la ſociété. Elle avoit un petit nombre d'amies, avec leſquelles elle ſe dédommageoit de la réſerve ſilencieuſe qu'elle affectoit dans les aſſemblées. Quelques ſévérités dans les pratiques de dévotion, lui ſembloient un titre de plus à l'eſtime publique. D'ailleurs curieuſe à l'excès, prompte à croire au mal, & diſant tout haut que l'indulgence eſt complice des foibleſſes.

Madame de St. Geran avoit habilement démêlé qu'un ſemblable naturel ſerviroit à merveille ſa curioſité & ſa jalouſie. Elle affecta toutes eſpeces de prevenances pour Mademoiſelle de Nelſan; les louanges manquent rarement leur but, & jamais chez les perſonnes qui n'y ſont pas accoutumées. Madame de

St. Geran pour engager, ou enhardir l'indiſcrétion de Mademoiſelle de Nelſan, commença par des confidences ſur le paſſé, & lui apprit ſes projets pour l'avenir.

Dans la chaleur de cette double ouverture, Mademoiſelle de Nelſan raconta non ce qu'elle ſavoit, mais ce qu'elle ſoupçonnoit de la liaiſon de ſon frere avec Mademoiſelle de Mozé, & orna ſon récit d'une foule de ces petites anecdotes, qui ne peuvent trouver leur place dans une hiſtoire, & jettent tant d'intérêt dans une converſation intime.

Madame de St. Geran s'applaudit de ſes ſuccès, & diſſimula ſon dépit. Elle ſe ſépara de Mademoiſelle de Nelſan, en l'aſſurant que les refus de ſon frere altéroit ſon bonheur; mais jamais le tendre ſentiment qu'elle lui avoit voué.

Celle-ci qui avoit déja calculé les divers avantages réſultans du projet de Madame de St. Geran, & piquée du myſterieux ſilence de ſa ſœur, inſtruiſit de ce qui ſe paſſoit une ancienne chanoineſſe, ennemie dès l'enfance de la tante de Mademoiſelle de Mozé, & très-

propre

propre d'ailleurs à favoriſer les deſſeins de Mademoiſelle de Nelſan. Les confidences, les démarches ſe faiſoient dans le plus grand ſecret; & on ne ſoupçonna rien même en voyant Mr. le baron de Mozé venir à N...., & propoſer à ſa fille de paſſer quelques jours avec lui dans ſa terre: elle partit après avoir à peine trouvé le tems d'exprimer ſes regrets à Mademoiſelle de Laſton.

CHAPITRE III.

LOrſque j'eus fait le chapitre qu'on vient de lire, je demandai à Madame de St. Lys quand elle vouloit l'entendre. On prit jour avec Mr. de Salus. Elle écouta ſon hiſtoire avec l'intérêt que nous mettons toujours à ce qui nous eſt perſonnel. Vous n'avez pas trop mal ſaiſi mon caractere; mais que vous avez laiſſé de défauts à l'écart! Ma jalouſie étoit ſans bornes; je déteſtois Madame de Ste. Geran avant de l'avoir vue; & je la déteſtai plus encore lorſqu'elle eut

jeté *ſa niece à la tête du marquis*. Pourquoi ne l'avez-vous pas mieux fait connoître? Il étoit froid; ſon goût pour les lettres n'en faiſoit pas toujours un amant fort tendre; ſon extrême timidité embarraſſoit quelquefois l'amour propre de ſes amis. Il prenoit un ſoin de ma gloire qui alloit juſqu'au ſcrupule; vous en jugerez par le trait que je vais vous citer.

Je lui cherchois ſouvent des querelles ſur l'intimité de ſes liaiſons avec un Monſieur de Cancerran, dont les mœurs étoient publiquement décriées. Il prétendoit que l'infidélité des ſens trouvoit toujours grace aux yeux des femmes honnêtes; je ſoutenois que ce principe n'étoit pas univerſellement reçu. Cette diſcuſſion, que j'aurois fort bien fait d'abréger, nous mena à examiner ſi une femme qui éloignoit à tout prix les hommes foibles de ces occaſions funeſtes, étoit ſi coupable? Dans la chaleur du diſcours j'avançai que je ſauverois mon amant à quelque prix que ce fût. Pour étayer mon ſyſtême, je dis que nulle action n'étoit mauvaiſe en elle-même,

& que dès qu'on épuroit l'intention, il ne reſtoit plus que la convention ſociale, qui étoit troublée. Le marquis trouva ce raiſonnement fort au-deſſus de mon ſexe, fit une ſortie vigoureuſe contre la philoſophie, dont il déteſtoit l'abus, & m'interdit ces ouvrages métaphyſiques qui donnent un eſprit d'analyſe fort inutile pour le bonheur, & tout près du ridicule: il ajouta qu'un homme moins honnête que lui abuſeroit de mes principes. Il ne finiſſoit point; je fus obligée de l'aſſurer que je ne le rendrois pas trop heureux.

J'ai ſenti depuis que cette diſſertation ne convenoit ni à mon âge, ni à mon ſexe. Ce qui me charmoit dans cette céleſte créature, c'eſt que ma gloire l'occupoit autant que ſon amour. Je pouvois preſqu'être étourdie ſans conſéquence, & je me livrois à cette grande liberté, la ſource du vrai bonheur, ſans craindre qu'elle tournât jamais contre moi.

Je remarque, dit le chevalier de Salus, dans toute votre hiſtoire, une précipitation, une confiance, une franchi-

ſe ; qui, avec la plupart des hommes, vous auroient coûté des ſacrifices. Dans le vrai, vous fites les avances au marquis de Lalton ; & que n'oſe pas un homme qui connoît ſon empire ! ---- Avec tout votre eſprit, Monſieur le chevalier, vous déraiſonnez. Ne confondez pas, s'il vous plaît, une femme dont les deſirs décompoſent la figure, qui laiſſe échapper un aveu qu'elle ne peut plus retenir, & qui invite la hardieſſe, avec une femme dont la ſenſibilité s'explique par la confiance. L'aveu d'un ſentiment vif ne coûte tant, que parce qu'il eſt un conſentement tacite à une complaiſance : mais quand on a meſuré l'étendue de ſes devoirs, le danger diſparoît. J'ajouterai cependant que vous n'étiez pas gâté comme vous l'êtes aujourd'hui. — Vous le croyez. — Et de plus ; j'en ſuis ſûre ; dix ans ont fait chez vous une métamorphoſe toute à votre déſavantage. — Vous en jugez ainſi ; parce que le rédacteur de vos mémoires n'ayant aucun uſage du cœur des femmes, ne deſcend pas dans cet abyme auquel on arrive par vingt ſentiers différens.

Il porte dans ſes expreſſions la ſimplicité de ſon ame ; mais s'il avoit vécu, il connoîtroit ſes ſources, & cette romaneſque innocence diſparoîtroit. — Mais ne vous appercevrez-vous jamais qu'un des plus grands ridicules eſt cette vieille incrédulité ſur la vertu des femmes ; que depuis les jeunes gens, qui viennent à vingt ans balbutier dans nos cercles, juſqu'aux faiſeurs de romans, on trouve par-tout les mêmes plaiſanteries répétées de la même façon. — Laiſſez-moi écrire un chapitre de votre hiſtoire ; il ne ſera ni brillant par le ſtyle, ni raiſonné, mais il ſera dans nos mœurs, & vous peindra trait pour trait. — J'y conſens ; ſoyez vrai ſeulement. Je ne veux rien diſſimuler, mais je crains les interprétations. — Je dirai par exemple que ſi le marquis de Laſton avoit paru plus embarraſſé de la paſſion de Madame de St. Geran, plus flatté de l'offre de ſa niece, & qu'il eût adroitement mêlé aux ſoins de l'amour les devoirs de la reconnoiſſance, peut-être auriez-vous mal refuſé un ſacrifice qui les écartoit toutes deux. — Vous diriez fort

mal, le masque tomboit, le marquis devenoit pour moi un homme ordinaire. — Il faut supposer cependant que Monsieur de Laston en étoit un, ou c'est un roman tout pur. — Sans doute, l'amour n'est heureux que par-là. — Oui, chez les Fées, chez les Sylphes. — Si vous en ôtez le merveilleux, il est sans plaisir & presque sans danger. — Illusion du jeune âge. — Injustice d'un homme gâté. — Erreur que l'on imagine au profit de l'amour propre. — Opinions que l'on doit à quelques femmes sans principes. — Mais aujourd'hui vous avez abjuré les systêmes. — Je n'ai point changé mes idées. — Bon! dans ce siècle? — Assurément. — Avec nos usages? — Il n'y a qu'à se mettre au-dessus. — On n'y croit pas. — Tant pis pour ceux qui ne soupçonnent pas même la chose possible. — Vous serez dupe..., — De quoi? — De votre estime du genre humain. — J'aime mieux courir ce risque, & conserver des idées agréables. — Des hommes vous manqueront. — Voilà une belle ressource, un beau triomphe. — Que ferez-vous? — Je me défendrai sans

crainte & ſans chaleur. — Le mépris quelquefois paroit joué. — Oui, lorſqu'il l'eſt réellement.

Il eſt inutile, continua le chevalier, de diſputer plus longtems; nous ſommes tous les deux également décidés à maintenir la ſupériorité de notre opinion; paſſons à une autre réflexion. Comment ne fûtes-vous pas effrayée pour l'avenir, de la facilité avec laquelle le marquis oublia les tendres ſentimens de Madame de St. Geran. — Je trouvai d'abord dans ma jeuneſſe & dans ma paſſion une excuſe à ſon inconſtance. Quel ſeroit celui de vous qu'on ſupporteroit, ſi l'on ſe permettoit un ſemblable examen de ſa conduite? — J'oſerai vous contredire, Madame; les hommes ſont toujours conſtans, toujours quittés: remarquez que je ne dis pas toujours fideles; ne confondez jamais les jeux des ſens ou de la vanité, avec les douces ſenſations de l'amour. — Mauvais jargon! mauvaiſes diſtinctions! Soyons de bon compte, Monſieur le chevalier, la coquetterie mene aux diſtractions, les diſtractions à l'infidélité,

l'infidélité au dégoût, le dégoût aux mauvais procédés, les mauvais procédés à l'inconſtance, & l'inconſtance à la rupture totale. — Et moi je ſoutiens que tant de ſévérité reſſemble à la tyrannie, que la tyrannie mene à l'eſclavage, que l'eſclavage révolte l'amour propre, & que l'amour propre révolté briſe la chaîne. — Nous voilà encore retombés dans nos diſcuſſions; vous êtes d'une opiniâtreté que rien ne change. — Et vous d'une fermeté que rien n'ébranle. — Je reviens au marquis de Laſton, il m'a juré cent fois n'avoir jamais pris avec Madame de St. Geran, certains engagemens dans leſquels l'honneur entre autant que l'amour: ainſi ſon inconſtance étoit un accident & non pas un tort. Je lui dois cette juſtification.

Cette converſation fut interrompue par Madame de Mans qui vint faire une viſite à Madame de St. Lys, où elle apprit mes nouvelles occupations. Elles juſtifierent en partie mon apparente indifférence. Je commençois déjà à blâmer la précipitation avec laquelle j'avois

engagé ma reconnoiſſance ; mes fréquens entretiens avec Madame de St. Lys me faiſoient ſoupçonner un autre genre de bonheur ; la ſeule eſpérance de lui plaire un jour l'emportoit à mes yeux ſur toute eſpece de jouiſſance. Elle me dit un jour en plaiſantant, que Madame de Mans m'interdiroit vraiſemblablement un amuſement qui me tenoit dans une eſpece de ſolitude : je convins d'avoir déja eſſuyé quelques reproches. On m'a prédit que je n'échapperois pas au danger que coururent ceux qui *ſuivoient le char de Madame de St. Lys.* Elle a la bonté de me plaindre, ajoutai-je, & me répete ſouvent que n'ayant encore ni grace, ni agrémens, ni uſages, il ſeroit plus que ridicule d'aſpirer au bonheur de vous plaire : c'eſt une vérité que je ſens, mais ſur laquelle je n'aime pas à peſer.

Madame de St. Lys, après un moment de ſilence, me remit ſa correſpondance avec Mademoiſelle de Laſton. J'ai cru qu'il valoit mieux la tranſcrire à quelques légers changemens près, que d'en tirer la ſuite de cette hiſtoire : je

conviendrai cependant que la forme épiſtolaire commence à être un peu uſée.

CHAPITRE IV.

LE marquis de Laſton, après une courte abſence, reparut à N***. Quel coup de foudre lorſqu'il apprit le départ de Mademoiſelle de Mozé! quel étonnement, lorſque ſa ſœur le trouva ignorer les raiſons de cette fuite myſtérieuſe! Le noir chagrin dans lequel il ſe plongea, divulgua un ſecret qui commençoit à n'en être plus un. Il ne vit Madame de St. Geran que pour lui rendre les titres des engagemens qu'elle avoit contractés en ſa faveur; (c'étoit l'objet de ſon voyage). Cette femme hautaine & vindicative ajuſta ſes récits de façon que le marquis de Laſton n'y figuroit jamais que comme un homme faux, ingrat & intéreſſé. Elle avoit, la coupable habileté de jeter ſur la conduite de Mademoiſelle de Mozé un mélange de ſoupçons & de ridicules, qui attaquoit tout

à la fois ſon caractere & ſes mœurs. Laſton n'oppoſa à ſes noirceurs que le ſouvenir de ſes bienfaits paſſés, l'éloge de ſes bonnes qualités, & un ſilence ſoutenu ſur les emportemens de ſa haine. Une lettre de Mademoiſelle de Mozé fit ceſſer enfin les tourmens de l'incertitude.

LETTRE de Mademoiſelle de Mozé à Mademoiſelle de Laſton.

De Mozé, le . . . .

IL eſt affreux de ſe ſéparer, ma chere amie ; il eſt affreux d'être partie ſans vous voir, mais je n'avois qu'un moment : vous n'étiez pas ſeule ; il importoit à votre tranquillité de n'apporter aucun délai à l'ordre que l'on me donnoit ; peut-être un jour je vous ferai quelques reproches ; je ne ſuis pas encore aſſez inſtruite pour me plaindre de vous à vous-même. Quant à votre frere, je ne croirai jamais qu'il ait voulu abuſer de ma confiance ; mais ne devoit-il pas m'eſtimer aſſez pour m'inſtruire de ſes

engagemens. Se défioit-il de ma discrétion ? Oublions ses torts ? que dis-je ? oublions-le à jamais. L'oublier ! ah malheureuse ! quel mot est sorti de ta bouche ? qu'est devenue ma résolution ? Je voulois vous épargner le tableau de mes douleurs. Déjà mon esprit se trouble, mes projets s'évanouissent : à quoi serviroit de dissimuler ? Il vaut mieux vous ouvrir mon ame toute entiere, vous laisser pénétrer dans l'amertume de mes chagrins, implorer votre amité, & au moins la pitié de votre barbare frere. Quoi, c'est une autre bouche que la votre qui m'a appris ses entraves ! Le jour même de son départ, Madame de B*** vint me trouver pour interroger ma franchise sur la nature des sentimens qui m'attachoient au marquis. Sans entrer dans aucun de ces détails, si difficiles à rendre sans se compromettre, je lui dis qu'ils étoient de nature à ne devoir inquiéter ni ma famille, ni mon bonheur. Il va épouser, ajouta-t-elle, la niece de Mademoiselle de St. Geran. Quoiqu'à ce mot j'eusse changé de couleur, & qu'un tremblement involontaire

agitât mes ſens, elle finit de m'atterrer en me montrant pluſieurs lettres du marquis. . . . Funeſte écriture que je reconnus trop bien! que de larmes tu m'a coûté! Après m'avoir donné le tems de me remettre, elle plaignit mon ſort, m'offrit ſes conſeils, fut juſqu'à me conſoler. Interdite, muette, j'allois proférer quelques paroles, lorſque je vis entrer mon reſpectable pere, qui me dit, en me ſerrant dans ſes bras, je viens mêler mes larmes à celles que va te faire verſer ton inexpérience. Ma tante parut encore; la douleur peinte ſur le viſage. Hélas! ils ne me reprochent rien; ils gémiſſent, ils me conſolent, ils me plaignent: on parle de départ; mon pere m'en conjure; moi qui n'ai ni la faculté, ni le tems de réfléchir, je me laiſſe conduire; & lorſque je commençois à ſortir de l'abattement profond où m'avoit jeté cette ſcene déſolante, j'étois déja à Moze.

La conſternation qu'avoit apporté l'arrivée de Madame de St. Geran, avoit bien un peu alarmé ma tranquillité; mais je me bornois à croire qu'elle ve-

noit réclamer le prix de ſes devoirs oubliés, & je croyois n'avoir point à craindre une rivale, réduite à ſolliciter elle-même une conſtance qui expiroit. Que j'étois loin de ſoupçonner des engagémens conſentis par deux familles! & qu'il m'eſt affreux de penſer que j'ai été deſtinée à ces coupables amuſemens auxquels le mépris encourage, & que l'opprobre finit! Oui, quoique ma honte ſoit certaine, quoique je n'aie pas même la reſſource de pouvoir m'aveugler, je ne le crois pas encore. Un ſentiment impérieux & involontaire abſout malgré moi l'auteur de mes maux: mon ame ſe déchire, quand il me faut croire que tant de ſermens n'étoient que des parjures.....

Depuis le jour fatal que j'ai revu les lieux ſi chers à mon enfance, je n'ai trouvé de repos que dans les bras de mon pere. Confident, témoin de mes extravagantes douleurs, ſa bonté eſſuie mes larmes: que dis-je? il va juſqu'à ſe prêter aux illuſions qui ſuſpendent quelques momens l'activité de mes angoiſſes; lui-même m'entretient de cet hom-

me cruel & toujours chéri, dont l'image adorée vient ſans ceſſe renouveller mes regrets, & rouvrir la ſource de mes pleurs.

Faut-il vous avouer toute ma foibleſſe : ce n'eſt point ma vanité humiliée, les ris inſultans de mes compagnes qui viennent allumer mon dépit ; une ſeule penſée m'accable, m'anéantit ; c'eſt que je ne le verrai plus. Loin de moi le reſſentiment, l'eſpoir de la vengeance, de coupables ſouhaits ; mon ame n'eſt ſenſible qu'à la perte d'un homme trop cher.

Ne dites point à votre frere à quel point ſont mes malheurs ; trop de remords empoiſonneroient ſes jours, & je joindrois à mes tourmens celui de penſer que je l'afflige encore. Comme vos lettres ne feroient qu'entretenir l'ardeur du mal qui me conſume, & qu'enfin les ſoins d'un pere que j'adore doivent m'arracher à mes douleurs, ne m'écrivez point. Si j'éprouve jamais un terme à tant de ſouffrance, j'inviterai, je ſupplierai votre amitié d'achever de que le tems aura ébauché. Je voulois vous dérober ma fatale ſituation ; j'ai

ſuccombé au beſoin ſi naturel, ſi preſſant de répandre mon ame dans la vôtre ; il me ſemble en effet que le poids qui m'oppreſſe eſt moins lourd.

LETTRE de Mademoiſelle de Laſton à Mademoiſelle de Mozé.

A N.***, le...

IL ſeroit trop affreux de vous laiſſer un moment dans les tourmens où vous êtes. Mon malheureux frere ſert innocemment d'inſtrument à la plus cruelle vengeance. On m'a remis votre lettre en ſa préſence, je n'ai pu la lui cacher. Fille infortunée ! vos malheurs ſurpaſſent encore vos injuſtices ! Je n'ai qu'une minute pour vous donner une ombre de conſolation ; rappellez vos forces. Jamais votre amant ne fut plus digne de vous ; & quelque grands que ſoient vos chagrins, ils ne me font pas oublier les ſiens ; je vous écrirai demain.

LET-

LETTRE de la même à la même.

DAns l'inſtant que j'ai reçu votre lettre, j'étois auſſi peu en état de vous répondre que vous l'étiez d'apprécier le diſcours que vous tint Madame de B***; & depuis que j'ai recueilli mes idées ſur ce bizarre & fatal événement, loin de méditer des reproches, j'ai mêlé mes larmes aux vôtres. J'ai ſous mes yeux l'image trop ſenſible de ce que vous avez ſouffert. Jamais mon frere n'a engagé ſa liberté; jamais il n'a été ſérieuſement queſtion de lui donner Mademoiſelle de St. Geran; ne me demandez point d'explication ſur ces trames honteuſes. Loin d'aigrir encore nos chagrins, qu'un oubli profond enſeveliſſe, s'il eſt poſſible, les mépriſables reſſorts qui ont joué dans cette coupable machination. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir, que cette Madame de St. Geran eſt une de ces femmes qui n'aiment à repaître leur imagination que du malheur d'autrui; la jalouſie la dé-

vore, l'envie la deſſeche, la vengeance la ſoutient, & le plaiſir de nuire balance dans ſon ame toutes ces ſenſations déſolantes; elle ne s'effraie pas du mal qu'elle fait, parce qu'il eſt cent fois au-deſſous de celui qu'elle projette: quand elle ne conſomme pas la perte d'une réputation, quand elle n'allume pas au ſein des familles le feu de ces haines qui ne s'éteignent qu'après pluſieurs générations, la calomnie, l'impure médiſance ſont les uniques jeux qu'elle permet à ſon oiſiveté. Fille ingrate, ſœur dénaturée, épouſe infidele, fléau de la ſociété, opprobre de la nature, ſcandale de la religion, voilà l'ennemie que vous aviez à combattre.

Les inſtrumens qu'elle a employés, ſans le ſavoir, opéroient vos malheurs. Que pouvoient oppoſer à tant de pieges votre candeur & votre innocence? Pendant que vous inondiez de vos larmes le ſein de votre vertueux pere, je tempérois la violence des projets formés dans le délire de la paſſion la plus effrénée. Quels deſſeins n'enfante pas le déſeſpoir? Sans ceſſe tourmenté du beſoin d'éclaircir ſon

ſort, toujours arrêté par la crainte de compromettre votre réputation, nous paſſions les jours à former des eſpérances que la réflexion venoit détruire ; & mon frere s'accuſoit de vos douleurs, comme ſi elles euſſent été ſon ouvrage.

L'incertitude du moment de votre retour eſt une peine habituelle qui a remplacé les brûlantes agitations dont nous ſortons. Votre départ n'a point fait un de ces éclats qui met votre nom dans la bouche de tout le monde ; la plupart ont vu, dans ce parti, une extrême délicateſſe. Un très-gros rhume eſt venu fort à propos favoriſer les projets de retraite du marquis. Quelque jour je vous dirai ce qui ne s'écrit pas ; non que je croie avoir beſoin de prudence, mais il me ſemble qu'il eſt une eſpece de détails qui ne peuvent être rendus que dans la chaleur du diſcours : je ne vous parle pas plus longuement de mon frere ; il vous écrit. Voilà trois heures, j'avois quelque eſpérance de recevoir aujourd'hui une lettre ; je ne veux faire aucune réflexion ſur ce retard : mon ame a été ſi douloureuſement frappée de ce

que j'ai lu & de ce que j'ai vu, que les plus petits ébranlemens ſe changent en ſécouſſes inſupportables. Adieu, ma chere amie; nous avons encore beſoin de quelques mois pour nous mieux connoître.

LETTRE de Mademoiſelle de Mozé à Mademoiſelle de Laſton.

Le . . . .

IL eſt donc vrai qu'un ſeul inſtant de bonheur peut faire oublier de longs jours paſſés dans les larmes! Je ne vois encore rien, je ne démêle pas ce tiſſu d'iniquités, je me ſoupçonne des torts: votre lettre me paroît embarraſſée, contrainte; malgré cela mon ame, dans l'ivreſſe, ne voit que mon amant fidele. Je ne veux rien pénétrer. Il me ſuffit pour l'inſtant, de jouir. La ceſſation des peines qu'on n'a pas méritées, eſt le plus pur des plaiſirs. La perte de la vie doit n'être rien, comparée à la perte de l'eſtime d'un homme qu'on adore. Mon bon-

heur n'eſt pas pour moi ſeule. Mon pere, mon tendre pere, mon reſpectable pere, le partage. Plus empreſſé que moi de percer ces myſteres déſolans, il va à N***. Je crains bien que ſa tendreſſe n'égare ſa prudence ; vous le ſuivrez pas à pas, & vous lui éviterez des démarches en ſoulageant ſes peines.

Ma lettre à votre frere ſuppléra à tout ce que je ne vous dis pas. J'ai d'ailleurs la tête ſi troublée, que le déſordre de mes idées va juſqu'à l'impoſſibilité de les rendre.

Jamais je n'eus tant de beſoin de vous voir, ô ma chere amie ! que votre raiſon compatiſſante ſeroit néceſſaire pour calmer les orages qui ſe forment dans mon cœur ! Aujourd'hui l'eſpérance ſurnage, & je me jette dans les bras de l'amitié.

LETTRE de Mademoiſelle de Mozé à la même.

APrès de violentes ſecouſſes, l'ame retombe néceſſairement dans un calme profond où elle ſe rend compte de ſa ſituation; c'eſt ce que j'ai fait ma chere amie; je vous inſtruirai de tout: ma lettre ſera longue; mais il faut une fois parfaitement nous expliquer, pour gouverner l'avenir. On dit que l'amour qui raiſonne n'eſt point de l'amour; & moi je ſoutiens que l'amour qui ne raiſonne pas, n'eſt point un ſentiment, mais le délire des ſens. Mon pere me laiſſe maîtreſſe de mes deſtinées; il m'a découvert l'état de ſes affaires; il me force à rabaiſſer mes eſpérances.

Les richeſſes ſont le premier des avantages, en ce qu'elles mettent à même de développer des dons naturels, tels que la bienfaiſance, la généroſité; elles entraînent de grands ſoins, ſi l'on ne s'en croit que les dépoſitaires; de grands tourmens, ſi on brûle du deſir de les

augmenter. Je n'ai aucun des goûts qu'elles ſeules peuvent ſatisfaire. La parure eſt une occupation qui ne dédommage de rien. Une ſociété bruyante chez ſoi, eſt la ſource des tracaſſeries, des gênes, de l'humeur. Un nombreux domeſtique eſt l'occaſion des querelles. Le jeu eſt un commerce pénible, humiliant, incertain. Je voudrois être aſſez riche pour qu'un peu de négligence ne fût pas un tort impardonnable; avoir une maiſon plus commode que fameuſe; une ſociété compoſée d'hommes qui ne ſe reſſemblaſſent point, qui n'exclût aucun plaiſir, & ne ſe paſſionnât auſſi pour aucun genre. Si je ne me berce pas d'illuſions, ces goûts ne ſont pas diſpendieux. Mais ces principes ne peuvent pas être appliqués aux hommes. Le plus parfait d'entr'eux a toujours quelques goûts chers. S'ils ſont peu ſenſibles aux fêtes tumultueuſes, il leur faut à la campagne des équipages de chaſſe. S'ils ne vivent pas à la campagne, ils ont des chevaux, des habits; ces projets enchanteurs qu'on fait dans l'ivreſſe de l'amour de ſe ſuffire à ſoi-

même, échouent dès la premiere ſemaine de ſolitude.

Il s'agit donc de bien examiner ſi nous préférerons les beſoins de notre cœur aux agrémens de la fortune; les plaiſirs du monde à la vie privée; les commodités du luxe à la ſimplicité. Ne nous diſſimulons pas que les privations ſont toujours des ſacrifices. Les ſatyres éloquentes contre le luxe conſolent la médiocrité, mais ne perſuadent perſonne.

Voici une autre idée qui vous paroîtra encore bien plus bizarre. Je ſuis convaincue que ce que l'on ſent quelques jours après le mariage n'eſt plus de l'amour; c'eſt un ſentiment fort au-deſſus, ou ce n'eſt plus rien. On ſe reproche entre les deux ſexes de l'inconſtance; c'eſt qu'on ne ſe connoît pas. Ce qui s'appelle conſtance, dans le ſens étroit, eſt un être de raiſon. Tout ce qui nous entoure éprouve une diverſité dans ces goûts: ceux qui s'aiment éternellement, n'ont jamais eu ce qu'on nomme de l'amour. Il n'en eſt pas ainſi du plaiſir de vivre enſemble; l'agrément & les rapports du caractere, la tournure &

la gaieté de l'eſprit, des ſacrifices, de la douceur, peuvent nous rendre mutuellement néceſſaires. Voilà ce qu'il faut chercher dans le mariage ; & non à faire ſubſiſter une ivreſſe que l'habitude appaiſe.

Qui oſeroit, direz-vous, former des liens, ſi l'on faiſoit tous ces calculs? Je veux bien en diſpenſer les ames vulgaires ; la nature a fait pour elles un certain gros bonheur ; elles trouvent toujours en raiſon de ce qu'elles donnent, parce qu'elles ne deſirent qu'en raiſon de ce qu'elles connoiſſent. J'oſerai prononcer que nous pouvons nous ôter de cette claſſe, pour nous tranſporter dans celle des ames auxquelles il eſt donné de mieux ſaiſir les convenances, & qui peuvent prétendre à un bonheur plus épuré.

Il ne peut pas exiſter d'autre bonheur pour moi, que celui de vivre avec le marquis de Laſton. Tout autre projet me paroît un rêve. Je ſuis cependant décidée à lui dévoiler toutes mes bizarreries, avant de recevoir ſes vœux. Quel danger, direz-vous ! vous bravez?

Oui ; je ſens tout ce qu'on peut m'objecter, je ne peux penſer différemment, ni agir autrement que je ne penſe. Quand je rapproche mes calculs moraux de la vivacité des ſenſations qui me conſument, je ne peux moi-même concevoir comment la même ame eſt ſuſceptible, dans la même heure, d'impreſſions ſi contraires.

LETTRE du marquis de Laſton à Mademoiſelle de Mozé.

Le . . . .

VOus n'avez jamais aimé, Emilie ; je ne ſais quel philoſophique travers vous a donné une prévoyance que ne connoît point l'amour. Si vous daigniez jeter les yeux ſur l'état de mon ame, vous apprendriez à le connoître aux ravages qu'il y fait. L'univers eſt concentré pour moi dans un ſeul point ; une paſſion impérieuſe en a impoſé à toutes les autres. Epier vos inclinations pour les prévenir, offrir à vos vœux des objets

qui les fixent, m'enchainer à votre ſort par le lien des ſacrifices, embellir ma retraite par la contemplation de vos vertus & de vos talens ; voilà ma maniere d'exiſter, depuis que l'amour vous a ſoumis les facultés de mon ame. Que m'importe tout le reſte ? Qu'ai-je beſoin de la fortune ? A quoi me ſervira l'avancement ? La ſociété me paroît un fardeau inſupportable ; l'amitié un eſclavage, & mes devoirs un malheur. Dans mon égarement, je forme mille projets. Une lueur de réflexion les enſevelit dans le fond de mon cœur déſeſpéré. Ah ! que ne trouvai-je en vous la même confiance, le même délire, & ſi vous voulez même, les mêmes malheurs ; jugez ce que j'éprouverois. Ma ſœur me plaint ; elle me trompe, je le vois, & je lui en ſais gré. Elle vous prête des ſentimens qu'elle crée pour ma tranquillité, & que démentent la froideur de vos lettres. Un état auſſi violent peut-il ſe ſupporter ? Non, je ne l'entreprendrai pas. Je vous deviendrois odieux ; ſombre, difficile, inquiet, mon malheur réjailliroit ſur ceux qui m'environnent ; l'abſence ſeule

peut me ſauver. Me ſauver ! mais de quoi ? d'une ſœur que j'aime ; l'être ſeul dont je puiſſe m'occuper avec vous ? L'abſence me ſauvera-t-elle de moi-même ? N'emporterai-je pas votre image, le ſouvenir de vos principes déſolans, la certitude barbare de ne les jamais changer, parce qu'ils tiennent à votre caractere. Cher & cruel objet d'un amour déſeſpéré, que de maux vous me faites ! & ſur-tout que de biens vous me refuſez !

BILLET de Mademoiſelle de Mozé au marquis de Laſton.

JE n'ai qu'un inſtant pour vous répondre ; je vous défends de partir ; vous êtes le plus injuſte des hommes. Vous comptez pour rien les malheurs affreux dont vous déchirez mon ame. J'écrirai demain à votre ſœur par le vicomte de Brehon. Souvenez-vous que je vous défends de partir.

LETTRE de Mademoiſelle de Mozé à Mademoiſelle de Laſton.

Le . . . .

VOus avez donc oublié, ma chere amie, les nuits que nous avons paſſées dans les larmes ; le déſeſpoir où m'avoit réduite Madame de St. Geran ; les brûlantes agitations que j'éprouvois à la ſeule idée de le perdre. Il doute de ma paſſion. *Je n'ai jamais connu l'amour !* Homme injuſte ! que vous faut-il donc encore ? Diſpoſez de moi, ordonnez, je n'ai plus de volontés, plus de craintes, plus de préjugés. Vous le dirai-je ? Oui, ſans doute ? N'eſt-ce pas à mon amie que j'écris ? Une idée me conſole, & appaiſe les convulſions de mon ame.

Quand même les circonſtances preſque toujours au-deſſus des projets des hommes, quand la médiocrité de nos fortunes nous défendroient un lien public, quel inconvénient de jouir de la liberté

de notre état, ſans oublier le reſpect ſacré dû aux mœurs? Pourrions-nous ne pas reſpecter les droits de l'honnêteté? C'eſt dans vos mains que je dépoſerai le ſoin de mon honneur; & quand ce projet préſenteroit quelque choſe d'irrégulier, l'eſtime de ſoi-même balance ſuffiſamment l'injuſtice du public; votre cœur ſatisfait aujourd'hui des paiſibles ſenſations de l'amitié, peut céder à un autre ſentiment. Votre heure peut venir, comme vous le diſiez tres-bien. Si le deſtin arrangeoit pour vous un autre état..... Mes illuſions ne peuvent ſervir qu'à mon bonheur; je ne veux pas vous entretenir de chimeres..... Il faut que j'écrive à votre frere. Ne lui montrez pas cette lettre; il y a des expreſſions auxquelles il donneroit un ſens trop étendu. Les hommes les plus modeſtes tiennent toujours à leur ſexe. Je veux bien qu'il connoiſſe toute ma tendreſſe, mais je veux auſſi qu'il puiſſe douter de ſon empire.

P. S. Le vicomte de Brehon vous remettra ce paquet. Je vous prie de le protéger. Il va arranger l'entrée d'une

petite parente qui eſt aimable. Il eſt un de vos admirateurs, car il vous connoît.

LETTRE de Mademoiſelle de Laſſon à Mademoiſelle de Mozé.

VOilà comme la tête part; comme la raiſon diſparoît. Non, je ne la montrerai pas cette lettre, elle dépoſe à mes yeux pour votre rare innocence: mais ayez ſoin d'interdire à votre imagination le plus chimérique des projets. Ce monde, aux yeux duquel vous voulez jouir des douceurs d'une amitié vertueuſe, empoiſonneroit votre exiſtence: à peine il épargne la vertu timide qui éloigne ce qui peut ternir ſon éclat; jugez s'il pardonneroit à celle qui mettroit contre elle les apparences. Vous avez abandonné, dans le calme de la réflexion, un projet conçu dans un moment d'ivreſſe. Les hommes ne ſont jamais plus dangereux, que lorſqu'eux-mêmes nous aident à remplir nos devoirs. Je ne veux pas m'appeſantir ſur cette matiere; j'ai

trop de noir aujourd'hui. Souffrez que je ſoulage mon cœur, en vous parlant de ce qui le tourmente.

Le baron de Loiſange que vous avez vu chez moi, eſt ici depuis quelques jours. Il offre ſon hommage, & ſon oiſiveté à ma ſœur. Peu accoutumée aux conquêtes, elle a mal caché le plaiſir que lui cauſe cette dangereuſe nouveauté. Le marquis a pour Mr. de Loiſange une de ces antipathies qu'on diſſimule à peine. Ma ſœur a les paſſions vives, ne ſe confie à perſonne, enveloppe ſes démarches de tout le myſtere qu'elle peut inventer. Le baron qui aime ſans délicateſſe, n'eſt-il point à redouter, s'il n'eſt pas dangereux? Voilà un de mes tourmens.

Ce n'eſt pas le ſeul; j'ai balancé long-tems ſi je vous en inſtruirois: mais je ne veux pas laiſſer ſubſiſter le plus petit nuage ſur mon amitié. Mademoiſelle de St. Geran qui avoit ſervi, ſans le ſavoir, aux projets de ſa tante, ſe permit tous les ſentimens que mon frere lui inſpiroit; ne m'a-t-il pas fallu être encore ſa confidente? Elle eſt venue chez

chez moi, fondante en larmes, & ſe jettant dans mes bras, elle m'a conjuré d'avoir pitié de ſon ſort: jugez de mon embarras; que pouvois-je lui dire? J'ai éloigné, avec autant d'adreſſe que je l'ai pu, des eſpérances ſi contrariées; je lui ai promis d'appuyer de mes conſeils ce que ſa raiſon oppoſeroit à ce fatal penchant. A peine elle m'avoit quittée que j'ai vu ſortir mon frere de mon cabinet. Je ſuis déſeſpéré, m'a-t-il dit; j'ai tout entendu. Comment m'échapper pendant la converſation? Il faut que vous taiſiez à jamais ce ſecret à Mademoiſelle de Mozé. Et moi, j'ai réſolu de ne pas le taire, pour que votre ſenſibilité ne ſoit point inutilement alarmée, s'il perçoit par quelqu'autre voie, & arrivoit juſqu'à vous.

J'ai vu votre vicomte; il eſt fort aimable. Ma protection lui eſt inutile. Madame R... eſt ſa parente. Je comptois qu'il ſe chargeroit de cette lettre; il m'a dit avoir encore une affaire qu'il ne peut terminer que dans deux jours.

Il ſe trouve ſeul ici préciſément avec M. d'Urfée. Quel homme! bavard éternel, il raconte ce que tout le monde ſait,

il a tout lu, tout vu, tout ſu, tout connu, tout aimé, tout fait. Il aime les femmes, le jeu, la table, la chaſſe, la danſe, la comédie, la ſolitude, la cour, la campagne, la parure, les chevaux, l'agriculture, la mer, la lecture, les fêtes. Il a vécu avec les rois, les filles, les marchands, les ſavans, les curés, & les comédiens. Familier juſqu'à l'impertinence, il s'informe de ce que vous avez fait, devine ce que vous penſez, acheve ce que vous dites, enfin un homme qu'on voit partout, & qu'en vérité on déſireroit ne rencontrer nulle part.

Mon frere doit ſe débarraſſer de cet ennuyeux perſonnage; j'eſpere qu'il y réuſſira.

L'hiſtoire que je vous ai racontée de M. de Loiſange me met dans l'ame un noir que mes efforts ne diſſipent point. Ma lettre s'en reſſent: pardonnez ce moment d'inquiétude; je réclame votre indulgence, & pour n'en avoir pas beſoin plus longtems, je vous quitte.

LETTRE de la même à la même.

VOICI, ma chere, un événement auquel vous ne vous attendez pas. Le vicomte de Bréhon ſort de chez moi. Remarquez bien que c'eſt ſa troiſieme viſite. Il m'a dit en entrant, ſerons-nous ſeuls un quart d'heure ? — Peut-être. — Il s'aſſeye, tire des papiers de ſon porte-feuille. — Ceci, Mademoiſelle, eſt l'état de mon bien ; j'ai dix-huit mille livres de rentes, en y comptant les bienfaits du roi ; voilà pour la fortune. J'ai quarante-deux ans ; je paſſe la moitié de ma vie dans ma terre, & l'autre à Dijon. J'aime la chaſſe, les lettres, & la table ; voilà mes goûts. Je redoute la gêne, je ſuis vif, quelquefois ſérieux ; voilà mes défauts. Si ma fortune vous ſuffit, ſi mes goûts vous conviennent, ſi mes défauts ne vous effraient point, je viens vous demander votre main : je n'en ai parlé à perſonne de votre famille ; ſi vous me refuſez, je ſerai affligé, mais tou-

jours jaloux de votre eſtime. Je vous prie de vous expliquer....

Je fus tentée de lui demander s'il n'avoit pas amené avec lui un notaire & un prêtre, afin que tout fût fait avant qu'il entrât quelqu'un ; mais ce n'était pas le moment de plaiſanter. — J'imiterai, Monſieur, votre franchiſe : quant à la fortune, je n'en ai point, vous le ſavez. J'ai vingt-quatre ans ; je crains la campagne pendant l'hiver, & d'y être ſeule pendant l'été, mais encore plus l'affluence du voiſinage ; voilà mes goûts. Je ſuis inquiette ; j'aime peu les femmes ; je n'entends rien à l'économie domeſtique ; voilà mes défauts. S'ils ne vous effraient pas plus que les vôtres ne m'embarraſſent, j'écoute vos propoſitions avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance. — Je cours chercher votre frere ; maintenant nous ne pouvons pas aller plus avant ſans lui.

Ils ſont arrivés un moment après. Je ne vous rends pas compte de tout ce qu'ils ont dit ſur la maniere dont il falloit conclure cette cérémonie. Le réſultat a été que le vicomte iroit chez

mon pere & que je vous écrirois pour ſavoir ſi Monſieur le baron de Mozé auroit le courage de ſe charger de l'embarras d'une noce. Il eſt convenu que vous me direz franchement ce qui en eſt, & que votre réponſe réglera leur démarche. Mr. de Bréhon, qui ſait que mon pere a trente maçons & la moitié de ſon chateau par terre, a ſoupçonné que l'impoſſibilité de nous recevoir retarderoit notre union, il a exigé que je vous écrirois pour vous preſſentir? Comment trouvez vous ma fineſſe dans les négociations?

J'ai été ſi ſtupéfaite de la propoſition du vicomte, & ſa précipitation avoit quelque choſe de ſi plaiſant, que mon changement d'état me paroit un rêve. Ses mœurs ſont ſi douces, ſa réputation eſt ſi univerſelle, que l'avenir ne me laiſſe nulle crainte. Mais trouvera-t-il en moi ce qu'il déſire, & ce qu'il a droit d'attendre? J'oſe m'en flatter; mais mon eſpérance n'eſt pas ſans quelques nuages. Sans éprouver aucune de ces ſenſations qui font ſoupçonner l'amour, c'eſt l'hom-

me que j'aurois préféré ſi le deſtin m'eut laiſſée maîtreſſe de mon choix.

Pourquoi n'éprouvai-je point ce recueillement involontaire dans lequel mon exiſtence future devroit me plonger ? pourquoi me crois-je diſpenſée de toute combinaiſon ? peut-être j'aurois dû accepter avec quelque reſtriction ? que conclura-t-il de ma facilité ? il eſt permis aux hommes d'avoir une façon de penſer. Mais ils veulent trouver en nous leur ouvrage ; cette eſpece de feinte, de timidité, (fut-elle un jeu,) a pour eux des charmes auxquels ils ne réſiſtent point. Non, il vaut mieux lui avoir développé mon ame telle qu'elle eſt. Trop de franchiſe ne peut déplaire....

Je ne vous demande pas de conſeil. Vous connoiſſez mieux le vicomte que moi, vous m'en avez dit tant de bien dans un tems que je n'avois qu'un foible intérêt à l'entendre, qu'il ſemble que ce que je fais aujourd'hui eſt votre ouvrage. Mon frere eſt au comble de ſa joye. J'attendrai votre réponſe. Ne croyez pas que je l'ignore. Je ſuis ſure que vous nous voulez. Adieu, ma chere Emilie, que mon

cœur trouve de reſſources dans votre amitié ! & qu'il ſent bien l'étendue de ſon bonheur !

De Mademoiſelle de Mozé à Mademoiſelle de Laſton.

EST-ce que l'on connoit des embarras, dès qu'il s'agit d'être témoin de la félicité de ſon amie ? Je vous félicite, vous ne pouvez confier votre exiſtence en des mains plus ſures. Le vicomte a tout ce qui conſtitue un excellent mari. Il eſt doux, indulgent, gay, il ſera bon pere, bon maître, hôte attentif ; c'eſt un de ces hommes qu'on peut voir tout un jour ſans craindre le lendemain ! Eloge qui peut-être n'eſt pas auſſi univerſellement mérité qu'on le croit. L'eſprit fatigue, la gaité folle laſſe quelquefois, les talens abuſent trop de leur empire ; les ſoins exigent des retours, mais la bonhomie eſt de tous les inſtans, & ſon charme s'acroit par l'uſage de ſes vertus. Oui ! Madame la vicomteſſe de

Bréhon ſera très heureuſe, & je ne connois que ſon mari qui le ſera d'avantage.

CHAPITRE V.

CE mariage qui convenoit ſi bien à Mademoiſelle de Laſton étoit l'ouvrage de Mademoiſelle de Mozé. En décidant le vicomte à préférer des qualités rares à la fortune, elle avoit favoriſé le penchant de ſon amie qui l'éloignoit de la retraite, rompu la néceſſité de vivre avec une ſœur dont les gouts & les manieres la rendoient malheureuſe. Mr. de Bréhon qui cherchoit une compagne, lié depuis long-tems avec le baron de Mozé, vint lui demander ſa fille, & forma cette demande avec la même franchiſe employée auprès de Mademoiſelle de Laſton. Mademoiſelle de Mozé, reconnoiſſante & trop vraye pour diſſimuler un inſtant, s'expliqua ſur la nature de ſes liaiſons avec le marquis de Laſton, & dans le cours des différens entretiens qu'occu-

pa cette confidence, elle alluma dans le cœur du vicomte le déſir de connoître ſon amie ; des développemens intéreſſans excitèrent plus que de la curioſité ; & enfin elle prétendit que ſa reconnoiſſance ne pouvoit mieux s'expliquer qu'en l'engageant à épouſer ſon amie.

Les ſuffrages de N*** confirmerent l'opinion de Mademoiſelle de Mozé & décidèrent un projet qu'elle avoit ébauché. Elle laiſſa Mademoiſelle de Laſton dans l'ignorance de ſes démarches, ſoit pour ne pas gêner la liberté de ſon conſentement, ſoit pour ne pas donner de l'éclat à ſes ſervices.

Le marquis de Laſton de ſon côté n'avoit rien négligé pour avancer le moment de ſon bonheur. Il avoit triomphé des difficultés que ſon pere élevoit contre un engagement qui pouvoit au moins rallentir ſes progrès dans une carriere ſuivie juſqu'alors avec tant d'avantage. Les affaires d'intérêt étoient réglées avec madame de St. Geran, qui dans ſa colere épouſa un officier retiré, dont l'humeur, & les vices vangerent trop Mr. de Laſton. Cette malheureuſe fem-

me retirée dans une terre, partagée entre les remords inſéparables des mauvaiſes actions, & la honte qui ſuit un mauvais choix, ne connoiſſoit plus d'autre bonheur que celui de cacher ſon infortune & ſon humiliation au reſte des hommes.

Rien ne manquoit à la félicité du marquis ; ſans Mr. de Loiſange il ſe fut livré tout entier à la joye ſecrette de voir ſon avenir partagé entre les deux êtres qui rempliſſoient ſon ame. Mais cette liaiſon avec Mademoiſelle de Nelſan ne préſentoit aucun côté agréable. Le baron n'ayant nulle eſpece de fortune jouiſſoit d'une réputation qui, ſans être décriée, n'avoit rien de flatteur. L'auſtérité des principes de Mademoiſelle de Nelſan écartoit le ſoupçon ; mais ſa complaiſance rapprochoit au moins l'idée du mariage & cela même déplaiſoit infiniment.

Le marquis avoit hazardé quelques repréſentations ; toujours mal accueillies, il en réſultoit des diſcuſſions qui menoient à l'indifférence. Elle avoit appris ſans trop de plaiſir le mariage de ſa ſœur ; les préparatifs qu'il exigeoit lui paroiſ-

ſoient un ſoin fatiguant; les louanges qu'occaſionnent les ſuccès retentiſſoient peut-être trop fréquemment à ſes oreilles. Le caractere des deux ſœurs ſe reſſembloit ſi peu, que l'éloge de l'une étoit preſque toujours la critique de l'autre.

Il ſe répandit un bruit dans la maiſon qui penſa couter la vie à Mademoiſelle de St. Geran. On aſſura qu'au lieu d'un mariage il y en auroit deux, mais qu'on taiſoit celui du marquis pour éviter les propos qui précédent, & quelquefois en alterent la douceur. Mademoiſelle de St. Geran reçut cette fauſſe confidence, & ſe fit un effort ſi violent pour cacher ſon ſecret qu'une fievre continue s'alluma dans ſes veines, & le troiſiéme jour fit craindre pour ſa vie. Le danger ceſſa, les ſoins de Mademoiſelle de Laſton adoucirent autant qu'elle le put les langueurs de la convaleſcence.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits & la ſituation des choſes lorſque le vicomte de Bréhon revint de la terre de ſon futur beau pere & rapporta les funeſtes nouvelles qui culbuterent les projets, rouvrirent la ſource à peine fermée des

larmes, & firent ſuccéder le deuil & la triſteſſe aux lueurs de félicité qu'on n'avoit fait qu'entrevoir.

CHAPITRE VI.

QUoique je me fuſſe permis quelques retranchemens aux lettres de Madame de St. Lys, je les trouvois longues, ſententieuſes, uniformes, négligées ou pour mieux dire je craignois que le public ne les jugeât telles. J'engageai Madame de St. Lys à conſulter le chevalier de Salus. Il les entendit, voici ſon avis. Je les trouve bien écrites, mais extravagantes. Quelle idée aviez-vous de l'amour? quel être ſingulier que votre marquis? Je vous ſupplie de me dire ce que vous vouliez, le mariage vous effrayoit, la vertu étoit à vos yeux le premier des biens, la perte du marquis le plus grand des maux; tout cela me paroit inaccordable. — Quoi, l'on ne peut pas déſirer d'unir ſon ſort à celui d'un homme aimable, & craindre que les beſoins ou les privations ne trou-

blent la douceur de cette union. — Le marquis devoit fixer vos irréſolutions. — J'ai oui dire, & je crois que c'eſt à vous même, que vous étiez décidée à vous aſſurer cette conquête. — Oui, je lui permettois de lire dans mon ame. — C'eſt beaucoup, cependant un homme tourmenté d'une paſſion, qui a fait toute ſorte de ſacrifice, qui a renoncé à ce que l'uſage permet à l'audace reſpectueuſe d'un homme à peu près ſûr de plaire. — Eh bien que voulez-vous dire? — Je dis qu'un ſouris, un aveu, un billet, n'ont peut-être pas acquitté ce qu'on doit à un pareil homme. Dès qu'il attache un prix infini aux bontés d'une femme, dès là même il y acquiert une eſpece de titre. La confiance a droit, ou du moins eſt excuſable de ſe rebuter, ſi on ſe fait un jeu barbare de la maltraiter.

La baronne l'écoutoit en le regardant fixement. — Il y a des femmes qui encouragent un homme comme vous! qui récompenſent de ſi beaux principes! je ſuis furieuſe quand je vois qu'on vous diſtingue; vous vous êtes fait une habitude de cette perverſité d'opinion,

au point que vous cherchez des héritiers d'un auſſi abſurde ſiſtème. — Si vous prenez de l'humeur, changeons de converſation. Dès qu'on n'a pas la liberté de penſer tout haut, il ne reſte plus à parler que de la paix des Turcs, ou de la guerre de Boſton, mais il n'en ſera pas moins vrai de dire que ce que vous appellez mes dogmes particuliers eſt univerſellement reçu chez tout ce qui a paſſé trente ans. — Non, Monſieur, non cela n'eſt pas auſſi univerſellement reçu que vous feignez de le ſuppoſer; les femmes ne ſe croient pas des êtres ſublimes, mais elles ſavent eſtimer leurs ſuffrages, & attacher un prix à leurs ſentimens. Comme les faveurs ne ſont que les interprètes forcés de ces mêmes ſentimens, elles ſe les font arracher comme la preuve la moins équivoque d'un amour paſſionné. — Mais où ſont donc les femmes que vous citez avec tant d'orgueil ? où ſe cachent-elles ? quels ſont les heureux confidens de cet héroïſme ! pour moi je ne rencontre que des femmes qu'on aime aujourd'hui, auxquelles on déplait à la fin de la ſemaine, & qui vous quittent au bout du

mois ; des femmes douces qu'on offenſe toujours & qu'on ne fache jamais ; des femmes qu'on eſtime lorſqu'elles ſont vrayes, qu'on oublie lorſqu'elles ſont fauſſes, mais qu'on tâche toujours d'avoir lorſqu'elles ſont jolies. Voilà les femmes que je vois dans le monde, & cependant je ne vis que dans ce qu'on appelle la très bonne compagnie. — Oui, mais vous y voyez ce qui n'y eſt pas. Vous ſuppléez par votre imagination pervertie à ce qui vous manque de connoiſſances réelles, en paroiſſant mépriſer l'opinion publique ; vous en êtes éternellement l'écho. — C'eſt-à-dire que je ſuis méchant ou viſionnaire, & peut-être l'un & l'autre enſemble. Eh bien, Madame, je vous ſupplie de faire avec moi ce calcul. Vous connoiſſez D.... comme & mieux que moi même. Comptons, s'il vous plait, les femmes qu'il faut excepter de mes obſervations. — J'en compterois cent ; ou pour mieux dire je n'en compterois aucune parce que ce ſeroit vous livrer toutes celles qui ne me viendroient pas à l'eſprit. — Madame, nous cauſons, il ne s'agit pas de médiſance. — Eh bien

Madame de Mairodad — qui a ſon prétendu couſin depuis trois ſemaines, pour lequel elle a quitté l'abbé de Ponvert, qui avoit ſuccédé au chevalier de l'Etrange, qui ne l'a jamais eue dans ſon brillant. — Voila une des bonnes noirceurs que l'on puiſſe inventer. On n'a point l'abbé de Ponvert — oui quand on peut en avoir d'autres — paſſons celle là. La comteſſe de Figueroa — ſans doute elle n'a jamais eu le colonel d'Angoumois, elle n'enleva pas à ſa ſœur le vicomte de Branteze. Fables que tout cela. Si je vous connoiſſois moins, je ſerois tenté de croire que vous m'allez nommer celles dont les avantures ſont les moins ſecrettes. — Mais c'eſt qu'il ne faut point croire les contes populaires, qu'enfante une rivale piquée, ou un amant quitté, je veux dire refuſé. En voici un exemple. Si vous euſſiez été à N*** vous euſſiés prononcé ſur le marquis de Laſton & ſur moi, comme vous décidez de la comteſſe de Figueroa. Auriez vous eu raiſon? — non, j'aurois jugé le marquis ſans expérience — fort bien, vous ne m'auriez ſeulement pas fait l'honneur de douter de ma complaiſance. — faut-il vous

vous parler à cœur ouvert? Je crois que votre vertu n'a tenu qu'à ſon défaut d'uſage. Mais ne vous offenſez pas de cette opinion. On réſiſte aux mauvais choix, aux mauvaiſes mœurs, aux indiſcrets, aux hommes en général. Mais on ne réſiſte pas à un homme aimable dont on eſt adorée & qu'on aime. Cet attrait que la nature a établi entre les deux ſexes eſt plus fort que l'éducation, & l'éducation ſeule a établi la loi des réſiſtances. — La nature qui a mis dans nos ames cet attrait, irréſiſtible ſelon vous, nous a donné auſſi la pudeur qui n'eſt pas moins victorieuſe. — Oui, à peu près l'une comme l'autre; la pudeur! la pudeur eſt une vertu factice. Si vous en vouliez une preuve ſans replique..... Mais l'idée eſt un peu ſinguliere. — Dites, dites toujours. Vous avez aſſez d'eſprit pour qu'on puiſſe vous entendre. — Eh bien, d'où vient que cette pudeur ſi bruyante, ſi plaintive le jour d'un contract ou dans le moment de la défaite, ne conſerve-t-elle le lendemain aucun reſſouvenir des outrages prétendus qu'elle vient de recevoir? — Il y a mille raiſons pour

cela. Lorſque ce cruel ſacrifice eſt fait, il ne nous reſte plus qu'à intéreſſer à notre gloire éclipſée celui qui en eſt l'objet. L'entiere confiance, un abandon généreux ſemblent devoir toucher un homme que nous eſtimons, & cette confiance ſans réſerve ne s'allie que très difficilement avec les gémiſſemens de la pudeur vaincue. Voilà tout le ſecret. — Il ſeroit difficile de donner des raiſons plus ingénieuſes, mais peut-être poſſible d'en donner de plus vrayes. Vous finiſſez toujours par me faire illuſion, mais dans le fonds de mon ame je ne puis changer d'avis. Revenons à vos lettres. Le projet d'attendre avec le marquis de Laſton des occaſions plus favorables pour vous mettre ſous la protection du ſacrement ne déplaira-t-il point à nos prudes? Pour moi avoir trouvé la choſe poſſible me paroit ſi gai que je ne l'oublierai de ma vie.—Eſt-ce que vous ignorez que les fortes paſſions ſont la ſauvegarde de la vertu, qu'alors les foibleſſes ſont ſans attrait! Quelles femmes avez vous donc eues ?— Aucune malheureuſement qui vous reſſemble. Si j'euſſe été aſſez heureux pour vous

plaire, j'aurois à jamais ignoré ce que les autres m'ont appris quelquefois au dépens de mon bonheur. — Cela eſt on ne peut pas plus honnête. J'ai toujours déſiré ſavoir une de vos avantures pour voir quel uſage vous avez fait de vos principes. Je ſais par exemple que Madame de Broſſey vous a aimé à la fureur. Me voila inſtruite; je vous épargne les frais d'une indiſcrétion, dites moi les détails. — Je le veux bien. Madame de Broſſey étoit veuve à vingt ans. Vous avez connu ſa figure, ſon eſprit, ſa tournure. Je la rencontrai à St. Cloud où elle fut témoin, ſans le chercher, de l'infidélité de ſon amant. Le dépit étoit peint dans ſes yeux. Elle me fait quelques agaceries, j'y réponds mal, n'étant point au fait de ce qu'elle avoit vu, j'ignorois parfaitement ſervir à une vangeance. Cependant de fréquentes diſtractions, un mélange de gaieté peu naturelle & de ſérieux involontaire m'ouvrit les yeux & me décida à lui parler de Mr. de Themoſe que je ſavois être ſon amant. C'eſt un homme charmant, me dit-elle, qu'on dit que j'aime, & qui

plait à tout le monde excepté à moi. Je me ſuis vingt fois haranguée inutilement. Il m'amuſe toujours de la même façon. Il eſt ſi ſage qu'on craint preſque de le rendre heureux ; ſa façon de traiter l'amour rend auſſi ce Dieu trop reſpectable — quel beau caractere vous me développez ! oui ! vous êtes la femme que mon cœur déſœuvré cherchoit depuis ſi longtems. Dès ce moment, Madame, je jure de n'aimer que vous. — Bon, vous débutez préciſément par ce que je hais à la mort. Je crains les ſermens autant que les déclarations. Commencez par aimer, je me charge du reſte. — Je voulus baiſer ſa main & changer d'attitude. — Autre maladreſſe. Comment vous avez de l'eſprit, dit-on, on vous cite, & vous n'avez pas deviné que je ne ſuis pas de ces femmes qu'on traite ſi leſtement. Je vais vous parler clair. J'avois médité votre conquete. Un peu le ſouper du commandeur où je vous vis pour la ſeconde fois, & beaucoup votre réputation, m'avoient ſéduite. J'ai vu ce ſoir Mr. de Thémoſe aux pieds de la petite Volſage. Vous vous êtes offert. J'ai com-

biné que je pouvois à la fois ſatisfaire un caprice & me vanger d'un infidèle, je vous agace, je ſuis ſur le point de vous retenir, & vous allez tout gâter par une *vieillerie* & une précipitation déplacée. Maintenant je ne crois plus vous aimer. Remettez moi au point où j'étois.

Je le confeſſe, cette réception m'étoit inconnue. Je ſauvai mon embaras par une querelle. Un début ſi précieux me tourna la tête. Je me trouvois partout où elle étoit, elle m'en fit des reproches. Je fus chez elle, & ne parus plus dans le monde, nouvelle façon de lui déplaire. Enfin je m'apperçus que je l'intéreſſois, alors je fis parvenir une lettre, dans laquelle je m'avouois indigne de ſes bontés; j'ajoutois que Madame de St. George me rapelloit dans ſes fers, qu'auſſi bien il n'étoit que trop évident que mes efforts n'avoient point effacé les premieres impreſſions.

Sa réponſe fut un perſiflage, elle me fait venir, m'aſſure que Madame de St. George ne s'occupe point de moi, me développe la ſituation de mon ame, le

motif qui me fait agir. , , Je vous con-
„ ſeille de ne pas hazarder votre bon-
„ heur. Je vous aime, obéiſſez à votre
„ penchant, n'employez point ces reſ-
„ ſources uſées, qu'il ne faut en vérité
„ pas rajeunir „.

Elle me renouvella l'aſſurance de ſes bontés, me jura un gout très vif, & me laiſſa le maitre des preuves. Je m'aſſurai ſur le champ de mon bonheur.

Juſqu'ici tout va bien, me dit-elle. Mais ce n'eſt pas le moment le plus difficile. Voici la criſe. Nous n'avons plus grand choſe à déſirer. Notre paſſion n'eſt déjà pas trop vive. Si la jouiſſance produit ſon effet, & que l'amour décline, nous n'aurons fait que nous rencontrer, & c'eſt ce que je ne veux pas. Imaginons quelque choſe pour être tendres, pour être un peu conſtans, & ſurtout pour écarter le ſommeil de l'ennui. Il y a bien les remèdes ordinaires qui conſiſtent à ſe déſirer plus longtems qu'on ne ſe voit; ce n'eſt pas notre poſition. Nous ne craignons pas l'indigence. Il s'agit ſeulement d'éviter les ſurpriſes que la nouveauté fait aux ſens & à l'amour propre.

Nous vécumes de cette façon ſix grands mois. Point de tendreſſe, nulle défiance, pas l'ombre d'un reproche, quelques fauſſes allarmes, jamais d'infidélité, jamais femme ne fut plus aimable, jamais l'amour ne fut plus heureux. Mais Madame de Murat l'a dit. Si le plaiſir étoit éternel les dieux l'auroient gardé pour eux.

Je rêvois un ſoir, & Madame de Broſſey étoit ſérieuſe. Je lui demandai à quoi elle devoit ce changement. Je me rappellois, dit-elle, un propos du chevalier Sircey. Il eſt bien fou. Dans quelques années ce ſera un homme charmant. Mais vous qui me faites dire mes ſecrets, à quoi rêviez vous? — A la petite de Sennemours. Que de naïveté, & en même tems quel amour du plaiſir! Quand les premiers feux de l'himen ſeront éteints ce ſera une femme précieuſe. — Je vous entends — je vous ai devinée — au moins nous ferons toujours amis — femme délicieuſe, je pourois être cent fois infidèle que je n'aimerai jamais que vous „.

Je ſuivois dans les yeux de Madame de St. Lys la ſenſation que lui cauſoit l'anecdote du chevalier de Salus. Elle l'écouta

avec le plaiſir de la curioſité, mais ſans intérêt. Lorſque nous fumes ſeuls, elle me demanda ce que j'en penſois. Je lui répondis que je ne le ſavois pas trop ; que de ſemblables mœurs étoient ſi extraordinaires qu'elles renverſoient les opinions.

Il m'étoit d'ailleurs difficile de m'expliquer. J'avois une crainte de déplaire à cette femme, dont je ne pouvois me rendre compte. Je venois de quitter Madame de Mans ſans ſujet & avec moins d'égards que ſes procédés ne l'exigeoient. Il ſembloit que les détails dans leſquels devoit entrer Madame de St. Lys pour que je ſaiſiſſe parfaitement les nuances de ſon caractere, nuiſoient à tous les objets de comparaiſon que j'en rapprochois. On n'exprime point l'eſpèce de ſentimens que j'éprouvois, en m'occupant des motifs qui avoient toujours dirigé ſes démarches.

CHAPITRE VII.

NOus avons dit que les nouvelles que rapporta le vicomte de Bréhon déconcertèrent les projets du marquis son père. Il avoit accueilli avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance les propoſitions du vicomte. Il lui confia enſuite qu'il s'offroit un parti pour ſon fils, qui non ſeulement par là devenoit très riche, mais terminoit une ſuite de procès du gain deſquels dépendoit l'exiſtence de ſes frères & de ſes ſœurs ; qu'il avoit ſouſcrit malgré lui au mariage projetté avec Mademoiſelle de Mozé, qu'il ſe rendroit à Mozé pour la noce, que là il aſſembleroit le baron, ſa fille, le vicomte, qu'il expoſeroit ſa ſituation, l'état de ſes affaires, la nature des offres qu'on lui faiſoit, que d'après cet expoſé il ſe retireroit, les laiſſeroit délibérer, & viendroit enſuite prendre leur avis pour s'y ranger quel qu'il pût être.

Le vicomte rendit cette converſation

à Mademoiſelle de Laſton. Ils conclurent qu'il n'en falloit rien dire au marquis qu'après le mariage ; ſa qualité de gendre le mettroit dans le cas de ſervir plus utilement les projets de ſon beau-frere ; que puiſque le pere lui-même ne vouloit en parler qu'à Mozé, il falloit ſuivre ſes arrangemens. On ſe contenta donc de prévenir Mademoiſelle de Nelſan & le marquis, que le comte de Laſton venoit à la noce, & s'y trouveroit le jour dont on étoit convenu.

Ce jour tant déſiré arriva enfin. On ſe rend à Mozé : une fête champêtre étoit préparée à un quart de lieue du château. De l'enjouement, de jolis couplets, un enſemble agréable diſpoſerent les eſprits au plaiſir. On fut vraiment gai, ce qui n'arrive preſque jamais à une noce.

Si chacun vit briller dans les yeux de Mademoiſelle de Mozé le plaiſir de revoir un amant adoré, chacun auſſi applaudit à ſon choix. Le vicomte de Bréhon n'étoit pas moins ſatisfait. Le vieux baron de Mozé contemploit, l'œil humide de pleurs, l'empreſſement mutuel

des amans. De quelque côté qu'on jettât les yeux, on voyoit l'image du bonheur. Mademoiſelle de Laſton cachoit une partie du ſien, ſous l'embarras néceſſaire dans ces premiers momens. Elle raconta cependant la maniere dont le baron s'étoit aſſuré ſa conquête. Il eſt tems, dit-il, de révéler le myſtere. Rendons graces à l'auteur de ma félicité, elle eſt l'ouvrage de Mademoiſelle de Mozé.

Mademoiſelle de Laſton, plus attendrie que ſurpriſe, ſe livra à cette douce ſenſibilité que les belles ames ſeules peuvent ſentir, & que l'on n'exprime jamais. Peut-être que le plus délicieux de tous les ſentimens eſt la reconnoiſſance qu'on rend aux bienfaits de l'amitié.

Cette ſcene mêlée de larmes porta l'émotion dans tous les cœurs. La ſeule demoiſelle de Neiſan montroit une indifférence que vraiſemblablement elle ne ſentoit pas. Sa ſœur, qui eut le chagrin de s'en appercevoir, crut ne devoir y faire qu'une légere attention. Mais dans le cours de la journée, elle chercha l'occaſion de l'entretenir & de pé-

nétrer la ſource de ſes ennuis. Mademoiſelle de Nelſan ſe retrancha ſur des phraſes générales, reſſources ordinaires de la diſſimulation.

Sur le ſoir on annonça Monſieur de Loiſange. On eſt invité né chez ſes amis, dit-il, au baron; vous voudrez bien me garder ce ſoir. Mademoiſelle de Mozé qui faiſoit les honneurs du château, choquée de ce ton d'aiſance ſi déplacée dans la circonſtance, le reçut avec une politeſſe froide. Dès ce moment la liberté, la bonne joie, la confiance diſparurent. Le marquis trouva cette démarche leſte, ne fit aucun fraix, & témoigna deux fois à la ſeconde de ſes ſœurs, que la familiarité affectée de Mr. Loiſange avec elle ne pouvoit que déplaire infiniment; elle eut l'imprudence de confier à ſon amant ce qu'elle appelloit les vexations de ſa famille: pendant le bal il affecta plus que jamais, de s'occuper d'elle, ne danſa qu'avec elle, n'entretint qu'elle, ou ne parla que d'elle; le marquis crut même entendre certains propos qui vouloient être équivoques, mais dont il pouvoit conclure

que Mademoiſelle de Nelſan avoit confié ce qu'il avoit dit. C'étoit à la ſuite d'un repas de nôce. Les têtes étoient échauffées, il s'approcha de Mr. de Loiſange, le pria de reſpecter l'inexpérience de ſa ſœur; celui-ci repliqua par une bruſquerie, les propos deviennent plus vifs, le ton l'eſt d'avantage encore que les expreſſions, les menaces ſuivent de près, ils ſortent, vont dans les boſquets, mettent l'épée à la main, ſe battent, le marquis tombe, il expire.

Mademoiſelle de Mozé, qui s'étoit déja apperçue de ſon abſence, dit au vicomte, je ſoupçonnerois quelque folie, s'il étoit ſorti avec un autre, mais il n'a pas donné la préférence à Mr. de Loiſange. Le vicomte ſort ſans répondre, s'informe ſi l'on a vu le marquis, un laquais étranger lui dit qu'il eſt paſſé dans les jardins avec un autre Monſieur, il y va, entend les ſoupirs d'un homme qui eſt au dernier combat, il s'avance, & apperçoit le malheureux Laſton étendu par terre, ayant ſa main ſur ſa playe, dont le ſang couloit à gros bouillon, il

toire ſans vraiſemblance, il ſe coupe, les larmes le ſuffoquent; Mademoiſelle de Mozé jette un cri, appelle ſon pere, ſe jette dans ſes bras & s'y évanouit. Madame de Bréhon tombe ſur un fauteuil, les uns ſont immobiles, d'autres cherchent des ſecours, & dans cet égarement général, les moins à plaindre ſont ceux qui ont perdu l'uſage de leurs ſens. Madame de Bréhon & Mademoiſelle de Mozé ne les recouvrent que pour ſe plonger dans un abîme de douleurs. Le comte de Laſton, dont l'âge ſollicitoit le repos, & qui avoit laiſſé la compagnie, ſe réveilla pour apprendre cet affreux malheur. Ceux qui avoient été invités avoient cru par diſcrétion devoir laiſſer cette maiſon de larmes, & ainſi cette famille infortunée, abandonnée à ſon déſeſpoir, trouva quelque eſpece de douceur à concentrer dans ſon ſein ſes gémiſſemens & ſes afflictions profondes.

Le vicomte de Bréhon voulut dans la ſuite haſarder quelques réflexions ſur l'horreur des maux ſans remedes, & les ſuites affreuſes des chagrins. Mademoiſelle de Mozé l'écoutoit ſans répondre;

à peine elle consentoit à prendre quelques alimens : plusieurs jours n'apporterent aucune différence à son état ; elle n'avoit pas encore versé une larme ; ses yeux étoient égarés. Le comte de Laston avoit porté sa douleur dans le reste de sa famille. Mademoiselle de Mozé rouvroit à chaque instant la source de ses pleurs, soit par des images désolantes, soit en réfléchissant sur l'état cruel de son amie. Elle sembloit lui devenir presque indifférente. Son pere avoit à peine conservé quelqu'empire sur ses volontés ; dès l'aube du jour elle passoit dans son appartement, y demeuroit deux heures, les yeux fixés en terre, elle le quittoit pour passer dans un autre, toute la journée s'écouloit sans qu'elle eut proferé une parole, elle se promenoit, changeoit de place, ouvroit un livre, le quittoit, écrivoit, jettoit son papier au feu, & retomboit tout à coup dans un état si noir, que malgré soi l'on s'allarmoit pour sa raison. Mr. de Bréhon vraiment affecté conseille à Mr. de Mozé de venir avec sa fille accompagner Madame de Bréhon dans ses terres, le voyage

voyage, le changement d'objets, l'éloignement du théâtre d'une ſcene ſanglante, peuvent ſi non ſuſpendre la douleur, du moins modérer ſon activité ſur les ſens. Ils partirent en effet tous quatre.

CHAPITRE VIII.

LE vicomte de Bréhon n'eſſaya point d'arracher bruſquement Mademoiſelle de Mozé à ſes chagrins. Il la laiſſa toute entiere à ſa douleur. C'étoit un de ces caracteres qui ne ſe changent pas au gré des événemens. Le tems ſeul peut les rendre acceſſibles au raiſonnement. Il produit un effet lent, mais ſûr. Elle ſe livra ſans ménagement à l'étude, ou pour mieux dire à la lecture, car les femmes liſent & n'étudient point. Madame de Bréhon employa auſſi un motif plus preſſant pour troubler la ſolitude dans laquelle elle vivoit. Cette douloureuſe ſcene avoit occaſionné dans la ſanté du baron de Mozé une révolution

dangereuſe ; pour peu qu'on appuyat ſur ce motif, Mademoiſelle de Mozé docile à ce qu'on lui propoſoit ſembloit ſuſpendre ſes douleurs, pour dérober aux yeux de ſon pere les triſtes impreſſions qu'elles laiſſoient ſur ſon viſage.

Les ſoins de l'amitié ſont ſi puiſſans ſur les ames ſenſibles qu'avec de la perſéverance, & de l'adreſſe, ils rendent le calme à une ame déſolée. On paſſe du ſentiment de la douleur à un état d'apathie, de l'apathie à ſupporter les diſtractions, des diſtractions à accepter des plaiſirs tranquilles, & des plaiſirs tranquilles on rentre dans la ſociété, où de triſtes ſouvenirs viennent encore quelquefois vous diſputer aux amuſemens, mais ils ne ſont que paſſagers.

Mdlle. de Mozé éprouva pendant deux ans ces différens périodes. Elle en vint même au point de parler du marquis de Laſton. Témoin du tableau le plus touchant qui ſoit dans la nature, celui de deux cœurs parfaitement unis, elle jouiſſoit de ſon ouvrage. Jamais le nuage le plus léger ne s'étoit élevé ſur la féli-

cité de ſes amis. Le ſpectacle du bonheur, qui aigrit l'envie, adoucit le malheur chez les ames vertueuſes.

La vicomteſſe, en l'entretenant toujours de ſes peines paſſées, y mêloit des objets plus conſolans. Il eſt encore des hommes honnêtes, lui diſoit-elle un jour: je vous conſeillerois de changer d'état. Vous trouveriez dans vos enfans de quoi remplir un vuide, dont votre cœur ſe plaindra longtems. — Quel homme peut encore exiſter pour moi. Je n'en admettrois aucun à l'examen qu'il n'eût un âge bien réfléchi. Vous imaginez ſans peine à quel ſentiment j'aſpire. L'âge ne me feroit rien, le caractere me décideroit entierement.

Dans le moment le vicomte entra. (On ne changeoit pas de converſation quand il paroiſſoit.) Cette idée, dit-il, m'eſt auſſi venue pluſieurs fois. J'avois penſé au baron de St. Lys. Le baron a au moins cinquante ans: il a ſervi long-tems dans la maiſon du roi. Quant à la naiſſance & à la fortune, c'eſt bien ce qu'il nous faut. Mais vous donner

une idée de ſon caractere n'eſt pas aiſé. Excellent ami! ceux auxquels il rend le plus de ſervice ſont toujours ceux dont il paroît le moins s'occuper. Sa maîtreſſe n'étoit jamais la femme qu'il aimoit le plus; né avec beaucoup d'eſprit, il ne faiſoit aucun frais pour en tirer parti; pouvant prétendre à tout, il n'a rien ſollicité: honnête & vrai juſqu'au ſcrupule, ſi en matiere d'honnêteté & de vérité on pouvoit jamais aller aſſez loin. Voilà tout ce que je puis vous en dire. Vous plaira-t-il? vous déplaira-t-il? je n'en ſais rien; mais à coup ſûr, il ne vous laiſſera pas indéciſe. — Je ne redouterois point un mari de ce caractere; il y a de la ſingularité; mais rien de difficile. — Il arrive de Paris dans quelques jours. Il viendra ici, vous le jugerez.

Il vint en effet. On ne lui avoit pas laiſſé ignorer l'hiſtoire du marquis de Laſton. Ce tragique événement l'intéreſſa en faveur de Mademoiſelle de Mozé. Il ne lui déplut pas; elle le trouva ſeulement un peu trop poli, & trop plein de cette diſcrétion qui finit par gêner

quand elle eſt pouſſée trop loin. Le vicomte amena les choſes ſi naturellement que Mr. de St. Lys penſa de lui-même à ce mariage, & le chargea d'en faire la propoſition. Mdlle. de Mozé n'y répondit que devant lui-même. Voici comme elle s'en expliqua. " Votre deſſein, Monſieur, me fait beaucoup d'honneur; „ avant de m'y prêter je veux éclaircir „ deux points avec vous. Le premier „ eſt que l'adminiſtration de vos biens „ me ſera à jamais étrangere. En y re„ fuſant mes ſoins, je ne vous prive „ de rien; ils ne ſont utiles qu'avec de „ l'intelligence; elle me manque entié„ rement. L'autre eſt ma liberté que je „ veux conſerver dans toute ſon étendue. „ Ma liaiſon avec Madame de Bréhon „ n'eſt point une de ces convenances „ qui font l'agrément de la vie, c'eſt „ un beſoin qui tient à mon exiſtence. „ Non que je veuille par là me fixer „ ſans ceſſe ſous les yeux une ombre qui „ me ſera toujours chere, mais qui ne „ trouble pas mon repos. Je veux ſeu„ lement éloigner une apparence d'eſ„ clavage, qui dénatureroit peut-être

„ l'eſpece de ſentimens que j'aurois pour „ vous. Je laiſſe à Mr. de Bréhon le ſoin „ de vous raſſurer ſur les inconvéniens „ qui ſembleroient pouvoir naître de „ cette confiance illimitée ".

Voici ce que le baron de St. Lys répliqua. " Quant à mes biens, je ne ſuis pas „ plus habile que vous, Mademoiſelle. „ Nos gens d'affaires partageront entre „ nous deux également, & ce ſera ſi „ vous le voulez bien la derniere fois „ qu'il ſera queſtion de l'article de la „ fortune. Pour la ſeconde demande, „ vous n'avez fait que me prévenir, & „ me débarraſſer du ſeul poids que je „ ſentois en allant à l'autel.

Le lendemain cette union ſe célébra dans le ſein de l'amitié, ſans appareil, ſans fête, pour ne pas retracer de funeſtes images. Ils avoient reçu le matin la bénédiction nuptiale, après dîner le baron prend Mr. de Bréhon en particulier, & lui dit, je ſuis d'un âge, & d'une figure peu propre à plaire à cette jeune perſonne. Je crois devoir la diſpenſer d'un devoir qui ſeroit un ſacrifice; dans la ſuite nous nous connoitrons

d'avantage, ces détails peuvent devenir moins inſuportables, mais aujourd'hui cela ſeroit ridicule de ma part. Prévenez la qu'il ne ſera queſtion de rien entre nous. — Je ne ſaurois me charger de propoſer ce que je ſuis très loin d'approuver. — Vous ne ſaiſiſſez pas mon idée. — C'eſt parce que je la ſaiſis que je m'y oppoſe. — Quoi, vous ne ſentez pas qu'il eſt des poſitions où ce qu'on nomme plaiſir eſt un vrai tourment. — Oui, lorſque l'on ſacrifie tout à la fortune, mais non lorſqu'une liberté mutuelle a préſidé aux engagemens. — On s'unit par la convenance des caractères, & quelquefois un peu précipitamment comme nous avons fait, mais ces raiſons ſont étrangeres à ce dont je vous parlois. Ces complaiſances qui me ſeroient peut-être indifférentes lui couteroient beaucoup. Cette idée ſeule me tourmente. —

Le vicomte inſiſta très inutilement. Cette ſingularité pouvoit avoir des ſuites déſagréables. Il conſulta la vicomteſſe. Auſſi embaraſſée que ſurpriſe, elle conclut à en prévenir Madame de St. Lys. Cela ne lui étoit gueres plus aiſé qu'à l'autre

de répondre — que voulez-vous que j'y faſſe, dit celle-ci. Il ne me convient pas cependant de l'exhorter à changer ſes projets. — J'en tombe d'accord, mais il ne convient pas non plus qu'il les ſuive --- je dois tout ignorer --- oui, mais ne pas vous priver d'une reſſource... Briſons là deſſus, je vais dire à mon mari d'y pourvoir.

L'éloquence du vicomte fut toujours ſans ſuccès. Quelques jours ſe paſſerent. Mademoiſelle de Mozé n'avoit encore fait que changer de nom. La joye brilloit cependant dans les yeux du baron. Chaque jour voyoit une nouvelle fête. Chaque événement donnoit lieu à des préſens nouveaux. Paris avoit fourni tout ce qui tient à la parure & à l'ameublement. Des voitures élégantes & commodes, de ſuperbes chevaux, vingt artiſtes occupés à décorer un chateau juſques là négligé, annonçoient le plus doux avenir. Le baron tint plus qu'il n'avoit promis. Les attentions ſont portées juſqu'au rafinement. Jamais le déſir de plaire ne fut plus fécond en reſſources. Madame de St. Lys ne ſavoit com-

ment expliquer ſa reconnoiſſance. Elle n'avoit pas encore acquis une certaine liberté, elle étoit en quelque façon étrangere dans ſa propre maiſon. Elle déroboit à tous les yeux la cauſe de cet embarras momentané. Il diſparut enfin. Un ſtratagème aſſez plaiſant, inventé par le vicomte, mit Monſieur de St. Lys dans l'impoſſibilité de ſuivre ſon plan.

La fin de l'été ſe paſſa dans les fêtes qui ſuivent les noces, dans les viſites néceſſaires & pénibles, & dans les préparatifs d'un voyage à Paris où ils réſolurent tous quatre de paſſer l'hiver. Ils exécuterent leur projet. Mad. de St. Lys acquit dans cette capitale des amis, des connoiſſances, des graces, & des goûts agréables, avantages qu'en retirent toujours les eſprits bienfaits. Pour prouver à quel point elle avoit bien ſaiſi les mœurs de ce ſingulier pays, nous rapporterons ici une lettre qu'elle écrivoit à Monſieur de St. Péjan, gentilhomme de ſa province que nous avons eu occaſion de nommer dans ſes mémoires. „ Oui, j'en conviendrai de bonne foi. Beaucoup d'objets m'ont frappé à Paris. Non ſeule-

„ lement ces chefs d'œuvre de l'art „ trop communs peut-être pour être „ admirés, & ſur leſquels l'ignoran- „ ce promene de grands yeux, mais l'in- „ térieur de la ſocieté. Les hommes „ les plus aimables ici ne ſont pas les „ plus vertueux. Ce n'eſt qu'au milieu „ de cette ville qu'on peut prendre quel- „ que idée de ſes habitans. Ils n'ont ni „ le tems de penſer, ni celui de ſentir, „ mais ils ſont heureux ſans cette double „ occupation de l'ame. Ils ſe remuent „ plus qu'ils n'agiſſent, ils jouiſſent peu, „ parlent beaucoup, projettent encore „ d'avantage. Comme perſonne n'eſt „ néceſſaire dans la ſociété, perſonne auſſi „ n'y eſt de trop. On a peu d'attachement „ les uns pour les autres, mais beaucoup „ de confiance. Comme on ne ſe voit „ preſque que lorſqu'on ſe rencontre, „ on a toujours l'air de la ſurpriſe. Il „ reſſemble à de l'intérêt chez la plupart „ des gens; c'eſt ce qui fait croire qu'on „ a du plaiſir à ſe voir.

„ On connoit peu ici la diſtance des „ rangs. Les talens agréables confondent „ tout. Le ton d'un homme eſt le garant

„ de ſa naiſſance, ou l'en diſpenſe. La
„ fortune écarte tout examen, & quand
„ il méneroit à certaines découvertes,
„ elles ne méneroient à rien.

„ Le défaut de mœurs ne paroit pas
„ un grand vice. Je ſoupçonne que c'eſt
„ parce qu'il s'allie ſouvent avec de
„ bonnes qualités telles que la généroſité,
„ la bonhomie, la bravoure.

„ C'eſt bien ici que l'on peut dire
„ que la politeſſe eſt l'art de s'occuper
„ des autres ſans affectation. L'empreſſe-
„ ment a l'air de la ſincérité. Cependant
„ quand on examine de bien près, on
„ trouve qu'à la cour la politeſſe reſ-
„ ſemble à la protection, à la ville c'eſt
„ du perſiflage, chez la bourgeoiſie c'eſt de
„ la baſſeſſe. En général il y a un langage
„ de convention, ſi outré, qu'il y auroit
„ du ridicule à croire ce qu'on vous dit.

„ La fureté dans le commerce, le laco-
„ niſme dans la converſation, le talent
„ d'embellir des riens, l'extrême liberté,
„ la décence en public, ſont une ſource
„ d'agrémens qui nous eſt preſque in-
„ connue dans nos provinces. Il me
„ ſemble cependant que les femmes ſe

„ font un idiome qui à force de trop
„ dire ne dit plus rien. L'exagération
„ dans les mots annonce de la ſtérilité
„ dans les idées.

„ La plupart des grands n'ont pas la
„ poſſibilité de ſortir leurs parens éloignés
„ de la miſere, & on les entretient ſans
„ ceſſe de leur crédit, ou de leur pro-
„ tection. Il y en a qui la vendoient
„ publiquement ſous le dernier règne.
„ La fureur de protéger, ou la vanité
„ de le faire croire, rend les grands cent
„ fois plus dépendans que les dupes qui
„ pourſuivent leurs faveurs imaginaires.
„ Choſe bien ſuprenante! la premiere
„ récompenſe qu'on leur demande lorſ-
„ qu'ils ont obligé, c'eſt la permiſſion
„ de les quitter, ſi on leur étoit attaché.

„ Si les gens en place avoient pour
„ amis tous ceux qui ſe diſent tels, ils
„ ſeroient les plus fortunés des hommes.
„ Mais ils n'ont que des valets, ou des
„ paraſites. Leur gloire & leur ambition
„ les engagent à ſe livrer aux affaires
„ de l'état, leur famille & leur avidité
„ les preſſent pour leur fortune. Quels
„ momens trouveroient-ils pour l'amitié?

„ Ce qu'ils ont éprouvé ſur la route qui
„ les a conduits à l'élévation leur a per-
„ ſuadé que l'amitié eſt une illuſion agréa-
„ ble que les hommes ont imaginée pour
„ la conſolation de leur amour propre.

„ Les gens de robe ſe croient aujour-
„ d'hui des hommes d'état. Rendre la
„ juſtice leur ſemble une œuvre de ſuré-
„ rogation. Peſer les intérêts publics eſt
„ le vœu de leur ambition. Jamais il n'y
„ eut autant de lumieres dans leur corps.
„ Elles étoient néceſſaires pour ſoutenir
„ leurs prétentions, & ſe défendre con-
„ tre un homme qui a étonné la France,
„ mais qui ne l'a pas ſervie, que ſes par-
„ tiſans ont admiré un moment, & que
„ perſonne n'a plaint.

„ Les hommes de lettres ſont en gé-
„ néral plus eſtimables qu'aimables. Deux
„ partis ſe ſont formés dans la littérature,
„ l'un que l'on nomme les philoſophes,
„ & l'autre les croyans. Les premiers,
„ dit-on, ont pris à tâche de débaraſſer
„ l'eſprit humain de la peine de croire
„ aux fables que l'ignorance avoit priſes
„ pour des vérités. Leur méthode eſt
„ ſimple & peu propre à allumer des

„ querelles. Elle conſiſte à expoſer les
„ faits avec franchiſe, & à les dépouiller
„ de cette myſtérieure enveloppe ſous la-
„ quelle les ſiècles paſſés les déroboient
„ aux yeux de la multitude. Il arrive de
„ là, dit-on, qu'on ne peut plus ſoutenir
„ aujourd'hui le ſimple expoſé de ces
„ mêmes faits, pour leſquels nos aïeux
„ euſſent verſé leur ſang. Ceux que l'on
„ nomme les croyans voient partout
„ des opinions erronées, & les combat-
„ tent avec une chaleur que ceux de
„ leur parti nomment zèle, & que les
„ autres appellent fanatiſme. Il n'appar-
„ tient pas à une femme de prononcer
„ ſur ces matieres; auſſi ne me permet-
„ trai-je aucune réflexion.... Ce qu'on
„ appelle beaux eſprits eſt diviſé en vingt
„ claſſes. Les uns n'ont rien fait, mais ils
„ ſont ſuppoſés pouvoir beaucoup. D'au-
„ tres ont obtenu ce titre pour louer pro-
„ prement les coriphées de la littérature.
„ Il y en a dont tout le mérite eſt de
„ bien lire. Il eſt une claſſe d'hommes
„ célebres qui ſeroient fâchés d'être de
„ beaux eſprits, chez leſquels on trou-
„ ve le ſavoir joint à la modeſtie, l'éclat

„ des talens & la ſimplicité de la vertu,
„ la prudence des ſages, & le courage
„ des ſectateurs de la vérité; leurs lu-
„ mieres ſont à la diſpoſition de leur
„ ſiècle. Il n'y a que leur déſintéreſſe-
„ ment qui égale leur complaiſance.

„ J'ai vu une de ces aſſemblées appel-
„ lées par dériſion bureaux d'eſprit. Les
„ hommes que j'ai peints tout à l'heure
„ n'y paroiſſent point. Ce que la ſcene
„ comique préſente de plus ridicule n'é-
„ gale pas ces cotteries. J'eſpère qu'un
„ jour le théatre fera juſtice de ces
„ ſanhédrins littéraires, où l'on diſtribue
„ les places & les couronnes.

„ Les financiers ne ſont plus ces
„ hommes d'or dont on a dit autrefois
„ qu'ils avoient l'eſprit de plomb, le
„ cœur de fer. Mais pour avoir pris
„ les belles manieres, ils ne ſont guères
„ moins en butte à la haine publique.
„ Le moment eſt venu où leur ſyſtème,
„ dit-on, va tomber à la voix d'un miniſ-
„ tre éclairé, ferme & ami du bien pu-
„ blic. Ce ſont de grandes victimes
„ qu'on doit à la vengeance du peuple.
„ Ils tenoient le ſceptre ſous le dernier

„ règne, & ils l'ont quelquefois rude-
„ ment appéſanti ſur cette portion de
„ l'état toujours foulée, toujours fidèle.

„ Les femmes ont une grace que rien
„ n'exprime & ne remplace. Chez elles la
„ parure ajoute à la beauté, ou relève les
„ figures ordinaires, ou diſſimule la lai-
„ deur. Le maintien d'une femme de la
„ cour ſe deſſine diféremment de celui
„ d'une femme de Paris. Elles ont une
„ maniere de ſaluer, de s'aſſeoir, de pro-
„ téger, qui les diſtingue des autres états.
„ L'hommage qu'on rend à leur ſupé-
„ riorité eſt payé par la politeſſe la plus
„ affectueuſe, & par une façon d'obliger
„ ou pour mieux dire de refuſer, qui
„ enchante. L'eſprit de leur état eſt le
„ ſeul qu'elles cultivent. La manie d'a-
„ voir du crédit leur vaut quelques ridicu-
„ les, & leur coute plus de peine que leurs
„ ſoins ne leur donnent de célébrité.

„ Ce qu'on apelle le bon ton a détruit
„ les mœurs, & a privé les hommes
„ d'une des plus douces illuſions de la
„ vie, l'amour. Les ridicules répandus
„ ſur l'excès du ſentiment ſont tombés
„ ſur le ſentiment même. Dès qu'il a été

avili

„ avili, les beſoins ont pris différens „ maſques, & les femmes ſont conve- „ nues tacitement qu'elles accueilleroient „ les deſirs, pourvu qu'on leur conſer- „ vat quelque veſtige de ſoumiſſion. Je „ défie qu'on définiſſe aujourd'hui ce „ qu'on a mis à la place de l'amour. „ Au lieu de la timidité qui doute du „ ſuccès, on ſe préſente avec une cer- „ titude de plaire, qui elle ſeule eſt une „ inſulte. A la place de la crainte de per- „ dre ſa conquête, le déſir d'être quitté „ perce par mille endroits. Il y a un „ art de montrer l'embarras de ſes triom- „ phes, & d'avilir les femmes en en pa- „ roiſſant enyvré ".

„ Les ſoupers ſont auſſi trop en- „ nuyeux; ils ſeront cauſe que ce qu'on „ appelle la bonne compagnie tombera à „ plat. L'habitude de n'arriver que pour „ ſe mettre à table, & de demander ſes „ chevaux dès qu'on en ſort, fait que „ perſonne ne s'occupe d'égayer des mo- „ mens ſi courts ".

„ Je ne ſais pas ce que c'eſt que la „ liberté, ſi elle n'eſt pas à Paris. On ne „ s'oppoſe qu'à ce qui détruit ſcandaleu-

„ ſement l'ordre ſocial; les défenſes paſ-
„ ſageres de certains ouvrages ſont un
„ hommage rendu à la morale ou à la
„ religion; mais dès qu'on a ſauvé le
„ reſpect dû aux loix, les perquiſi-
„ tions ceſſent.

„ La tolérance la plus parfaite y regne.
„ Comptera-t-on pour quelque choſe ces
„ levées de boucliers de prêtres inquiets,
„ qui pour ſe donner quelque célébrité
„ refuſent ce que la plupart du tems on
„ ne leur demande pas.

„ J'ai relu avec attention ce que Mr.
„ Rouſſeau dit des mœurs de Paris dans
„ la quatorzieme lettre de la ſeconde par-
„ tie de ſon roman, j'ai fait exactement
„ la comparaiſon, je lui en demande par-
„ don; mais tout m'a paru exageré. On
„ me dira qu'une femme ne voit pas com-
„ me un homme, & comme un homme
„ tel que Mr. Rouſſeau. Je répondrai
„ que les ridicules ne nous échapent ja-
„ mais, que c'eſt une affaire de tact,
„ qu'une femme exercée voit auſſi bien
„ que le plus profond philoſophe; j'ai
„ penſé dire mieux, parce que les dé-

„ tails échappent preſque toujours aux „ grands eſprits ".

„ Malgré ce qu'on y blame, & ce „ qu'on peut encore y deſirer, c'eſt ſans „ contredit le pays le plus délicieux à „ habiter, le pays où la ſociété a le plus „ fait pour les individus. Les beaux arts „ ſeuls occuperoient beaucoup plus de „ tems que nous n'en pouvons perdre. „ Le théâtre eſt devenu l'école de la „ morale, du patriotiſme, de l'humanité. „ L'éducation n'eſt nulle part auſſi dé- „ gagée de préjugés, & auſſi féconde en „ bons principes. C'eſt là qu'on voit „ de plus près l'amour des François „ pour leur ſouverain. Nous avons ſans „ doute les mêmes ſentimens, mais les „ occaſions de les manifeſter ſont plus „ rares. S'ils n'avoient pas été gravés „ dans les cœurs, ce regne les y auroit „ fait naître ; le peuple ſait que les meil- „ leurs eſprits du royaume veillent pour „ ſon bonheur, & que le roi eſt à leur „ tête. Cette ſeule idée ne renferme- „ t-elle pas tout le bonheur "!

Madame de St. Lys éprouva que pour être heureuſe en ménage il n'eſt pas

néceſſaire d'être ſous l'empire des paſſions ; la complaiſance ſoutenue eſt au deſſus de tout. Leurs gouts ne ſe contrediſoient jamais parce qu'ils étoient toujours différens. Ils partageoient l'année entre la ville & la campagne, & y jouiſſoient d'une fortune aſſez conſidérable pour n'être pas obligé d'en faire une occupation continuelle. C'eſt la ſeule maniere d'être riche.

Un accident funeſte altéra cette tranquilité. Mr. de St. Lys n'avoit point eu cette maladie, que le préjugé ſoutient contre l'inoculation. Il en fut attaqué. Les ſymptomes annonçoient qu'elle étoit de cette eſpece cruelle qui ne pardonne gueres. Madame de St. Lys brava les dangers, quoi qu'elle fût dans le même cas de ſon mari. Elle le ſervit juſqu'à ce que frappée elle-même il fallut bien laiſſer à d'autres ces triſtes ſoins. Ils furent infructueux, ſon mari ſuccomba le dixieme jour. On lui déroba ce malheur, auſſi longtems que l'on put ; mais dès le lendemain, elle lut dans les yeux la vérité, & dit au vicomte qui étoit aupres de ſon lit, " on me trompe, mon

„ mari n'eſt plus ; j'ai la même maladie,
„ j'aurai le même ſort. Mon ſacrifice
„ eſt fait, il m'en coute cependant, &
„ je ne ſais quels ſentimens ſecrets & in-
„ vincibles m'attachent à une vie où
„ le deſtin me pourſuit avec un achar-
„ nement cruel. Mon ſort doit être uni
„ à un homme charmant, il eſt tué ſous
„ mes yeux ; il eſt uni réellement à un
„ homme eſtimable, généreux, à peine
„ ai-je connu, ou pour mieux dire entre-
„ vu le bonheur, que la mort me l'enleve.
„ Ne me promettez pas que je vivrai,
„ mais aidez moi à mourir ; épargnez
„ ſur-tout à ma foibleſſe cette conſter-
„ nation, qui glace les malades & leur
„ laiſſe voir toute entiere l'horreur de
„ leur ſort.

Le vicomte lui promet de ne la pas tromper ; mais il la ſupplia auſſi d'attendre l'ordre du ciel, & d'obéir à la nature qui preſcrit d'oppoſer aux maux les remedes qu'elle offre. Le mal fit un tel progrès qu'elle conſentit à tout ; les médecins ſe préſentoient avec cette timidité qui annonce l'inſuffiſance de l'art, & bientôt ils déſeſpérerent. La vicom-

teſſe fondante en larmes trahiſſoit leur ſecret. Comme elle ne répondoit à la malade que par ſes ſanglots, celle-ci lui dit, c'en eſt donc fait, mon arrêt eſt porté, encouragez-moi mes amis, combattez cette horreur involontaire que j'ai pour ce moment fatal. Vous ne me dites rien; vous me laiſſez toute entiere à mes maux. Il eſt une autre vie, n'eſt-ce pas; aſſurez le moi bien; cette idée eſt tout ce qu'on emporte de ce monde.

La foibleſſe augmentoit, on lui ſuggéra de dicter ſes dernieres volontés: ſon mari lui avoit donné tout ſon bien; elle le rendit à ſa famille, fit brûler ſes papiers, ſe recueillit longtems & recommanda ſon ame à l'Etre éternel qui tient dans ſes mains nos deſtinées. Des larmes couloient de ſes yeux avec abondance, les médecins avoient forcé Madame de Bréhon de paſſer dans un autre appartement, ſon mari étoit dans la chambre de la mourante, mais placé de maniere qu'elle ne pouvoit pas le voir. Elle le demanda, la parole lui manquoit, elle lui fit entendre qu'elle lui diſoit & à ſon amie le dernier adieu, qu'elle

emportoit les plus ſinceres regrets d'un mari qu'elle aimoit, & de ſa femme qu'elle chériſſoit. Il ſe faiſoit de violens efforts pour lui cacher ſon état. Elle lui fit ſigne d'ouvrir un ſecrétaire, il l'ouvrit, il y trouva une boëte, elle contenoit le portrait du marquis de Laſton, elle lui fit ſigne encore de la garder, & lui montra le ciel qui ordonnoit ce ſacrifice; le vicomte ſuffoqué s'éloigna. On n'attendoit que le dernier ſoupir, lorſqu'une criſe imprévue changea l'état de la mourante: les médecins firent une nouvelle tentative, elle réuſſit, ils annoncerent quelques lueurs d'eſpérance, elle ſuſpendit la douleur; en effet le remède opéra, la maladie reprit ſon cours & les allarmes ceſſerent, on éprouva ce qu'on ſent quand on paſſe de l'affliction & du déſeſpoir à la privation des maux, & au bonheur. Madame de St. Lys a dit ſouvent depuis, que le plus doux moment qu'elle ait jamais éprouvée eſt celui où elle revit ſes amis avec la joie & le plaiſir ſur le viſage.

Cependant en reprenant ſes forces, elle s'apperçut vivement de la perte qu'elle

avoit faite. Son mari laiſſa un vuide dans ſon ame qui la ſurprit elle-même. L'excès des douleurs, les approches de la mort, ſuſpendent les ſentimens & les regrets; mais le premier uſage que l'on fait de ſes facultés recouvrées eſt pour calculer ſes pertes & ſes chagrins.

Elle fut auſſi affligée d'avoir confié au vicomte de Bréhon le portrait du marquis de Laſton; non qu'elle ſoupçonnat ſa diſcrétion, mais elle redoutoit la ſévérité de ſes principes, & craignoit que cette excuſable foibleſſe ne fût à ſes yeux un tort envers ſon mari. En effet Monſieur de Bréhon le lui rendit ſans aucune réflexion, & ne lui en reparla jamais.

Enfin elle étoit femme, & conſéquemment elle regrettoit ſa figure. Elle craignoit que les outrages de la petite vérole ne la rendiſſent non ſeulement laide, mais déſagréable, ce qui eſt cent fois pis encore. Comment concilier, dira-t-on, cette foibleſſe avec le courage qu'elle a toujours montré? Comme on concilie tous les jours les contradictions qui déparent l'eſprit humain. Son inquiétude

fut vaine. Le mal horrible ne laiſſa preſqu'aucune trace: ſa convaleſcence n'éprouva nul accident. Auſſi-tôt qu'elle put être tranſportée, Madame de Bréhon l'emmena à l'Hermenaut où elles paſſèrent l'hyver. Il s'y paſſa une ſcene attendriſſante que nous ne devons pas oublier. Madame de St. Lys, ne voulant pas mettre la tendreſſe de ſon pere à une trop forte épreuve, avoit exigé qu'on lui cachat ſon état. Il apprit par une voie étrangere la maladie de ſa fille, & par le vicomte la mort de ſon gendre. On répandit dans le public que la baronne n'avoit pas ſurvêcu à ſon mari; les amis de Monſieur de Mozé lui rendirent les devoirs que l'uſage a établis dans ces circonſtances funebres, & dans les complimens qu'ils faiſoient, ils mêloient indiſtinctement ſa fille & Monſieur de St. Lys. Le vieux baron crut qu'on l'avoit trompé, & qu'il n'avoit plus de fille; il ſut mauvais gré à Monſieur de Bréhon de n'être pas venu partager ſes chagrins, partit le lendemain, & vint à l'Hermenaut, moitié pour ſe plaindre, moitié pour épancher

ſes douleurs. Il arrive, la premiere perſonne qu'il apperçoit eſt ſa fille : rien ne peut exprimer ni peindre la joie de ce génereux vieillard. Les larmes le ſuffoquoient, il ne pouvoit parler, il ſerroit ſa fille, il commençoit des excuſes au vicomte, on ne comprenoit rien à ſon état. Il expliqua le ſujet de ſon voyage, & cet éclairciſſement ſe termina par une jouiſſance mutuelle ; il paſſa l'hyver avec eux. La préſence d'un pere chéri occupe l'ame toute entiere. C'eſt dans ſon ſein que vont ſe perdre les ennuis, les malheurs, les douloureuſes afflictions.

CHAPITRE IX.

MAdame de St. Lys avoit ſenti à l'âge de trente ans les deux plus fortes privations, la perte d'un amant adoré & d'un époux chéri. Ses malheurs connus lui donnerent une eſpece de célébrité, qui multiplierent ſes connoiſſances. Un eſprit cultivé, l'intérêt qu'inſpire l'afflic-

tion, l'art d'attacher lui en faiſoit bientôt des amis véritables. Tant de gens occupés de ſa conſolation parvinrent au moins à la diſtraire, & la douleur qu'on diſtrait cede bientôt. Sa cour étoit nombreuſe & choiſie; elle jouiſſoit de cet état trop généralement vanté, pour qu'il ne ſoit pas quelquefois deſiré. Le veuvage réunit en effet ce que la plupart des femmes ambitionnent, l'indépendance & les hommages. On ne faiſoit preſque jamais chez Madame de St. Lys ces grands apprêts pour le plaiſir, & il ſe trouvoit tout naturellement au milieu de ceux qui étoient admis dans ſa ſociété.

Parmi les hommes il faut diſtinguer le marquis de Lenty, & le chevalier de Lancyſe. Le premier étoit d'une taille ordinaire & d'une figure agréable: un regard ſéduiſant, un ſon de voix flatteur, ſecondoient un eſprit facile, fécond, délicat en ſociété, vaſte, profond, pénétrant pour les affaires, juſte, orné en littérature. Capable des plus grands projets, actif, ardent, infatigable, plein de courage & de ſens froid, ſes forces

ſembloient s'accroître en raiſon des difficultés. Trop de confiance dans autrui, & dans les événemens, trop de facilité à prêter l'oreille aux louanges, rendirent quelquefois ſes talens nuiſibles & long-tems inutiles.

Le chevalier de Lancyſe avoit plus de gaieté que d'eſprit, plus d'uſage que de connoiſſance des hommes, ſans prétentions, & réuniſſant cette foule de talens, qui fourniſſent à l'amour propre un aliment continuel, parce que l'occaſion de les faire briller ſe reproduit à chaque inſtant. Recherché des femmes, ami des hommes, eſtimé de ſes protecteurs, il n'avoit d'ennemis que ceux qui en étoient jaloux, pour trop bien ſentir l'intervalle qu'il laiſſoit entr'eux & lui. Diſcret, ſenſible, modeſte, égal, il avoit ce qui intéreſſe, ce qui concilie les ſuffrages, ce qui juſtifie les vœux de l'ambition.

Tous deux avoient des projets qu'ils s'étoient confiés, & tous deux étoient très capables de les faire réuſſir. Ils paſſoient une grande partie de l'été à Verpomone, chez Madame de St. Lys, ou à l'Hermenaut chez Madame de Bré-

hon. La facilité de ſe voir devint une habitude, & l'habitude un beſoin pour le marquis. Cent propos jettés dans la converſation avoient toujours échappé à la baronne, ou ſi elle s'en étoit apperçue, elle n'avoit pas même pris la peine de décourager celui qui les haſardoit. Le chevalier plus hardi n'avoit jamais avoué le motif de ſes empreſſemens ; mais ſes recherches étoient ſi étudiées, il étoit ſi occupé, ſa politeſſe avoit quelque choſe de ſi tendre, de ſi intéreſſant, qu'on devinoit ſans peine ſes deſſeins & même ſes eſpérances.

Ils ſe trouverent au commencement de l'été tous réunis à l'Hermenaut. C'eſt une très-belle terre en Bourgogne. Ils devoient l'agrément de ce ſéjour à la grande liberté, baſe de toute ſociété qui veut être douce & durable. On avoit recours aux délaſſemens faciles, tels que la chaſſe, le jeu, la muſique, la lecture, la promenade, la comédie. Cette diverſité abrégeoit les journées, & donnoit à tout le monde l'occaſion de montrer ſa complaiſance ou ſes talens. On éloignoit plutôt qu'on ne recherchoit ceux qui

marquoient trop. Ils ne brillent dans une ſociété que pour le tourment des autres. On aime à les rencontrer, à leur rendre un hommage paſſager. Mais il ne faut pas vivre avec eux ; ils éclairent de trop près la médiocrité ; ces principes étoient ceux ſur-tout de Madame de Bréhon. D'ailleurs, comme ils étoient unis par d'autres liens que ceux du plaiſir, ils auroient craint que leurs amuſemens ne fiſſent naître des prétentions, & que les prétentions n'altéraſſent l'extrême cordialité qui régnoit entr'eux.

Telle étoit leur maniere de ſe rendre heureux. Un jour que les hommes étoient à la chaſſe, la baronne & la vicomteſſe ſe trouverent ſeules, & s'entretenoient en prenant du thé de ceux qui mettoient le plus d'agrément dans leur ſociété. Une eſpece de rêverie ſuccéda tout à coup à quelques plaiſanteries légeres. J'ai propoſé hier au ſoir à mon mari, dit la vicomteſſe, de me mener tout à l'heure aux eaux de Plombieres ; il y a conſenti, ſi je vous déterminois à venir avec nous. — Ce n'eſt pas cela qui dérangera le voyage. Vous avez bien prévu

que je ne vous y laiſſerois pas aller ſeule. Expliquons-nous, ſommes-nous malades ? ou n'eſt-ce qu'une partie de plaiſir.—Mais oui, je crois que je ne ſuis pas bien.—Si c'eſt pour nous amuſer, on ne s'amuſe point à Plombieres. — Eh ! bon Dieu non, ce n'eſt pas pour m'amuſer. — Vous avez un air bien extraordinaire. — Ma chere Emilie. — Quoi, vous balancez une minute à me confier. — Votre vicomteſſe. . . . . —

Elle ne put achever, elle rougit, ſes yeux ſe remplirent de larmes.

— Je vous devine, continua Madame de St. Lys, il faut fuir. — Hélas ! oui, ſauvez votre amie de ſa foibleſſe, trouvons quelque moyen d'éloigner cet homme cruel & dangereux. Je crois bien que je ſerois à l'abri dans les bras de mon mari. Mais il ne faut pas même combattre. Aux yeux de la plupart des hommes, c'eſt un tort commencé. — La ſévérité avec laquelle vous vous jugez m'eſt un ſûr garant de votre vertu. — Ne répondez de rien, vous ignorez ce qui ſe paſſe dans mon ame. Cet homme eſt d'autant plus dangereux qu'il ne m'a

point mis dans le cas de m'en plaindre. Oui, je l'oublierai dans la diſſipation du voyage où je confierai tout à Monſieur de Bréhon. — Paſſe pour le voyage, mais perdez à jamais de vue le projet inſenſé d'une pareille confidence. Si, comme j'en jurerois, le malheur eſt ſans ſuite, il eſt inutile de troubler par une fauſſe allarme le bonheur du meilleur des hommes. Si, ce que je ſuis loin de ſoupçonner, votre cœur s'égaroit, il faut qu'il l'ignore à jamais. — Je ſens tout ce que vous êtes en droit de me dire — Pourquoi inſultez-vous à ma délicateſſe? Si je vous faiſois des reproches, c'eſt de m'avoir trop longtems dérobé ce funeſte ſecret. — Je ne pouvois pas me l'avouer à moi-même. — Le mal n'eſt pas de recevoir une impreſſion involontaire; s'il en eſt un, c'eſt de lui obéir. Ah ma chere! Si je deſcendois dans mon cœur, peut-être que je ne le trouverois pas plus libre que le vôtre. Ce ne ſeroit chez vous qu'un defaut de calcul. C'eſt un crime pour moi. — Je ſuis loin de ſeconder un gout que vous ne pouvez écouter, mais je veux que vous vous épar-

épargniez des expreſſions que vous ne mériterez jamais. Vous me faites appercevoir du ſens de quelques phraſes.—Le marquis a une confidence à me faire, ce n'eſt pas pour ſon compte. Laiſſez-moi agir. Nous nous réunirons. Le triomphe eſt ſûr quand l'amitié vient à tems au ſecours de la vertu.

Cette premiere ouverture donna quelque tranquillité à Madame de Bréhon. Elle mit plus de gaité dans les momens où l'on ſe réunit. La confidence que la baronne avoit prévue eut lieu dès le même jour. Elle étoit dans l'uſage de jouer l'après diner au trictrac avec le marquis. Il amena avec beaucoup d'art la converſation ſur ce qu'il avoit à dire, & finit inſenſiblement par demander à Madame de St. Lys quel parti devoit prendre un honnête homme plus ſenſible qu'il ne voudroit, ou ne devroit l'être aux charmes d'une femme qu'il reſpecte encore plus qu'il ne l'aime. —

„ Je crois, répondit la baronne avec un „ ton ſec & un air très haut, qu'un „ galant homme trouve dans lui-même „ le ſeul conſeil qu'il ait à ſuivre. L'a-

„ mour n'eſt un amuſement que lorſ-
„ qu'on a perdu le droit de s'eſtimer.
„ C'eſt un malheur quand on n'eſt pas
„ libre, & un crime lorſqu'il conduit
„ au parjure. Comment pourroit-on jouir
„ d'un cœur qui ne peut ſe livrer à
„ aucun ſentiment ſans que les remords
„ ne l'accompagnent? Comment peut-on
„ de ſang froid condamner aux larmes
„ une femme infortunée qui n'a d'autres
„ torts que celui d'avoir été ſéduite?
„ que donnerez-vous à une femme ſen-
„ ſible en échange de ſa réputation qu'elle
„ ſacrifie, de la paix domeſtique à la-
„ quelle elle renonce, de la paix de
„ l'ame ſurtout qui s'envole pour ja-
„ mais. Sera-ce une ardeur paſſagere,
„ fruit d'une imagination embraſée, dupe
„ des ſens qui prennent ſi bien le lan-
„ gage de l'amour. Franchons le mot,
„ Monſieur; les hommages offerts à une
„ femme qui n'eſt pas libre ſont une
„ ſéduction beaucoup plus coupable que
„ celle que les loix puniſſent. Et de
„ quelques beaux noms qu'on voile de
„ ſemblables projets, quelques excuſes
„ qu'on y trouve, ils ne peuvent exiſter

„ que dans une ame vicieuſe. Voilà mon „ avis. „ — Il eſt ſévère, Madame — Je vous eſtime aſſez pour croire que vous n'eſſayerez pas de le combattre. — Il exiſte pourtant une affection impérieuſe, involontaire, au deſſus des préjugés, des conventions de la ſociété, des loix, de la raiſon même qui les a faites. Lorſqu'elle pénètre dans l'ame, on ne conſulte ni ſon bonheur, ni les convenances ; les ſens anéantis ſe taiſent. Comment condamner un ſentiment dont on ne connoit pas le principe, dont le progrès s'étend malgré nous, & dont le but demeure à jamais enſeveli dans l'ame où il fermente ? Comment reprocher à un être malheureux d'être en proye à une fièvre brulante qui le dévore, qui le jette dans le délire ? Les hommes commandent aux gouts, aux vains déſirs, aux caprices, aux fantaiſies mal calculées, mais non aux paſſions. Ils ne ſont tenus qu'à leur fournir des objets honnêtes. Ils les forçent par là d'exercer ſans danger leur tirannique empire, mais voilà où ſe borne la vertu. — Ainſi en vous adreſſant toujours aux femmes honnêtes,

vous pouvez donner un libre cours à vos projets. De bonne foi, penſez-vous qu'un ſemblable ſophiſme faſſe une grande impreſſion. — Mais permettez-moi de vous dire que l'amour ne fait point de ſophiſme, parce qu'il ne choiſit, ni ne raiſonne, ni ne prévoit. Il eſt aveuglé comme le Dieu qui l'inſpire. Ce n'eſt pas une affection libre. C'eſt un malheur ou un bonheur dont on n'eſt ni coupable, ni comptable. — On ne doit donc aucune reconnoiſſance à celui qui nous l'offre. — On pourroit lui en accorder, pour les tourmens qu'il prend de le cacher, pour la circonſpection dont il l'enveloppe, pour les procédés dont il l'acompagne, pour la diſcrétion qu'il obſerve; or comme le chevalier de Lancyſe a porté les égards au plus haut degré pour Madame de Bréhon, elle ne peut faire uſage envers lui de la ſévérité de vos principes. — Que me parlez-vous, Monſieur, du chevalier de Lancyſe & de Madame de Bréhon? qu'ont-ils de commun avec notre converſation. — Pardon! Madame, dans la vivacité j'ai trahi ſon ſecret, mais puiſqu'il m'eſt

échappé, ſachez que depuis longtems mon amitié & ma raiſon ſont occupées à combattre deux paſſions les plus effrénées, mais les mieux préparées à toute eſpèce de ſacrifices. --- Le premier auquel vous & lui deviez vous ſoumettre eſt un ſilence éternel --- quel fruit en avons-nous retiré depuis un mois? --- hâtez une abſence abſolument néceſſaire. --- C'eſt un tourment de plus --- L'honneur vous en fait une loi. --- Avec quel cruel ſang froid vous preſcrivez des ordres barbares! --- Avec quelle audacieuſe confiance vous continuez un entretien qui me révolte --- Puiſque vous voulez m'accabler je veux au moins fournir des raiſons à votre haine; oui, Madame, je vous adore. Il vaut mieux que ce fatal ſecret expire entre nous que d'être divulgué par les efforts mêmes que je ferois pour le cacher. --- Voilà, Monſieur, voilà l'uſage de vos grands principes --- Que pouvez-vous exiger d'un homme que vous réduiſez au deſeſpoir --- voilà comme votre ſecret, demeure enſeveli au fonds de votre cœur! hommes perfides, vous vous faites une ſcience de préparer

nos foibleſſes ---- Ai-je donc les expreſſions, les yeux d'un être vil qui vous abuſe? --- Je vous pardonne ſans peine vos coupables hardieſſes. Quand on eſt ſans intérêt on eſt ſans colère. ---- Ah! Madame, mon égarement ne vous donne pas le droit de m'inſulter. Je ſuccombe ſous les traits du mépris — Attendez-vous à cent fois pis encore, barbare ſéducteur, de quel droit attentez-vous à ma liberté? Pourquoi n'ai-je pas le droit de me défendre, & ſi par malheur mes ſentimens étoient trop d'intelligence, pourrois je en trop dire pour échapper au danger. ---- Mais enfin quels ſont donc mes torts? ---- Vous avez trop abuſé de notre confiance. Vous avez l'un & l'autre trahi les droits ſacrés de l'hoſpitalité, & fait un coupable uſage des agrémens que le ciel vous donne.

Ils furent interrompus. La baronne paſſa dans ſon appartement. Monſieur de Lenty fut ſe promener dans les boſquets où il trouva le chevalier, à qui il rendit la ſcène qui venoit de ſe paſſer. --- Je crois, ajouta-t-il, qu'il faut ſuivre ſon conſeil. Cette femme a un empire ſur

les eſprits que je redoute. Je me ſens tout près d'une folie. ---- Partir eſt trop violent & trop au deſſus de mon courage.

Le vicomte tenant une lettre à la main les aborda, & leur apprit que Monſieur de Criſſé lui propoſoit d'amener ſes chiens, & de paſſer quelques jours avec eux. Le marquis s'excuſa ſur des raiſons qu'il ſuppoſa. Monſieur de Bréhon les combatit, & tout en diſputant ils avançoient vers le chateau. C'étoit l'heure de la promenade. Ils apperçurent la baronne & la vicomteſſe qui ſortoient ; le vicomte leur dit : aidez moi, Criſſé vient avec ſa nouvelle bru, ces Meſſieurs veulent partir, nous ſerons ſeuls, vous ne connoiſſez point la jeune femme, décidez les à demeurer.

La vicomteſſe fut très embaraſſée. Elle avoit déjà appris la converſation, & l'ordre, ou le conſeil de partir donné par Madame de St Lys. Celle-ci prit la parole, & dit, que ſi les affaires de ces Meſſieurs étoient de nature à demander un départ auſſi précipité, il falloit les laiſſer à leurs projets. Le vicomte ne ſe rend point, il inſiſte. Le chevalier don-

noit le bras à Madame de Bréhon, & le marquis à Madame de St. Lys, le vicomte marchoit devant faiſant toujours l'énumeration des convenances pour garder ces Meſſieurs. Alors le chevalier dit tout bas à la vicomteſſe. „ Je ne ſais que répondre, décidez, Madame. A ce mot, elle ſent un tremblement univerſel, & ne peut articuler un mot. Le marquis de ſon côté dit à la baronne, quel parti prendre? Je ſuis décidé à vous obéir; elle eſt embaraſſée. Eh bien! dit le vicomte en ſe retournant, vous ne répondez rien. Nous attendons, dit le marquis, les ordres de ces dames. — Ces dames ne vous diſent point ce qu'elles penſent, elles ſeront très aiſes que vous reſtiez, rapportez-vous en à moi. Ces Meſſieurs, dit la vicomteſſe, ne doutent pas du plaiſir que nous aurons à les retenir, mais il faut auſſi.... Car la liberté.... Pendant qu'elle articuloit ces mots, le chevalier lui ſerroit tendrement la main, elle n'eut la force ni de la retirer ni d'achever.

Il fut donc décidé qu'ils ne partiroient pas. Vos projets, continua Mon-

ſieur de Bréhon me dérangent infiniment. Je comptois que vous viendriez aux eaux avec nous. Nous ſommes ſi bien, pourquoi nous ſéparer. La baronne changea le ſujet de la converſation & pour éviter l'embarras de leur poſition, elle dirigea la promenade vers une maiſon dont les jardins étoient ordinairement le rendez-vous des perſonnes qui habitoient ce canton. Son attente ne fut pas trompée, en effet on y trouva du monde, & chacun eut le prétexte de ſe diſtraire ou pour mieux dire de rêver à ſon aiſe au milieu de ces ſtériles entretiens qui n'intéreſſent perſonne.

Cependant il s'introduiſit une gêne entre eux qui alloit devenir la plus grande indicrétion. Il n'étoit plus poſſible de vivre ainſi. Le marquis & madame de St. Lys paſſoient les journées entières en diſputes qui prouvoient trop qu'elle avoit beſoin de combattre. Madame de Bréhon cachoit mal une mélancolie douce qui lui attiroit de ſon mari les plus obligeantes queſtions. Ce redoublement d'intérêt augmentoit ſes torts à ſes yeux. Elle haſarda une démarche qui ne fut pas ſans

ſuccès. Le chevalier de Lancyſe cherchoit l'occaſion de l'entretenir. Elle la lui laiſſa trouver, & lui dit que la promenade avoit preſque arraché ſon ſecret, que ſon cœur n'étoit peut-être pas à l'abri d'un ſentiment coupable & tendre, qu'elle dépoſoit ſon honneur dans ſes mains, qu'elle le croyoit aſſez délicat pour n'en pas profiter, & pour violer ce dépot, que s'il lui donnoit ſa parole d'honneur de reſpecter ſa foibleſſe & de partir auſſi-tôt que Monſieur de Criſſé ſeroit de retour chez lui, ils ſeroient unis à jamais par l'amitié la plus tendre, que ſi ſa paſſion l'égaroit au point d'abuſer de l'aveu qu'elle lui faiſoit malgré elle, il ne lui reſtoit d'autre parti que d'implorer les conſeils & l'amitié de ſon mari, & qu'il ſeroit le confident de ſes malheurs, ſans lui ſoupçonner des foibleſſes. Si je dois quelques conſolations, ajouta-t-elle, à l'ami que j'afflige, je lui dirai que jamais mon cœur n'éprouva un ſemblable déchirement, mais quelque vif qu'il ſoit je pourrai le ſupporter, & je ne ſupporterois pas le remords. Je n'ai pas combattu ſi longtems, répondit le chevalier,

une paſſion que je condamne pour former des projets odieux, je ne puis rien vous promettre au delà de ce que j'ai fait. Que ne me ſuis-je pas dit, Madame, ſans pouvoir être moins coupable je trahis l'amitié, je trouble vos beaux jours, j'empoiſonne les miens, je vois mes torts, & je brule de les accroitre. J'admire votre vertu, je reſpecte vos principes, mais ces ſtériles ſentimens s'anéantiſſent auprès des déſirs brulans qui me conſument. Madame de Bréhon étoit trop attendrie pour pourſuivre, elle ſe retira.

Le hazard ſervit ſa vertu. Monſieur de Criſſé lui envoya un exprès pour s'excuſer & demander la permiſſion de ne lui faire ſa cour que quelques jours après. Le chevalier & le marquis profitèrent de cette circonſtance, pour faire leur voyage, le vicomte fut paſſer quelques jours dans une autre de ſes terres, les femmes ſe trouvèrent ſeules; elles ne tardèrent pas à s'appercevoir qu'il eſt des circonſtances où la ſolitude eſt affreuſe.

CHAPITRE X.

JE vous avoue, dit le chevalier de Salus, que voila bien des événemens ; je paſſe légérement ſur les malheurs. Il eſt inutile de rappeller ces funebres images. Elles ne ſont guere de mon reſſort. Je n'en veux qu'à la morale. Vous fites bien de vous marier. La fidélité aux ombres eſt une vertu romaneſque ; l'extrême diſproportion des âges fait du mariage un état ſérieux, & non un plaiſir qui reſſemble à une infidélité. Les premieres réſolutions du pauvre St. Lys partoient d'une extrême délicateſſe à laquelle vous deviez oppoſer les devoirs ſacrés de votre nouvel état. — Ne revenez point là deſſus. Je veux même vous prier, Monſieur, de rayer cet épiſode. Ce genre de plaiſanterie eſt déteſtable. — Il eſt vrai que nous devenons furieuſement moraux. Les femmes deviennent inabordables. Jamais on n'a rougi avec autant de graces. — Ne re-

commencez point vos réflexions profondes ſur le cœur des femmes. Je ne ſuis nullement diſpoſée à vous écouter de ſang froid. — Il faut un jour cependant examiner la conduite de votre vicomteſſe. — Elle eſt ſublime. C'eſt le triomphe de la vertu : vous me trouverez toujours prête à raiſonner ſur de ſemblables traits. — J'ai le malheur de ne pas partager votre admiration. Entre nous j'en avois beaucoup meilleure idée. — Qu'a-t-elle donc fait ? où ſont ſes torts ? — Le chevalier de Lancyſe l'aimoit. — D'accord, à quoi cet amour l'engageoit-elle ? — Cet homme étoit ſincérement malheureux. — Comme vous l'êtes, c'eſt-à-dire, humilié pour un moment, — Il avoit mis toute la ſévérité poſſible, il étoit en regle ; cela vaut cependant ſon prix. — C'eſt la conduite ordinaire des honnêtes gens. — Il eſt des conſolations qui n'enlevent rien à la vertu & qui appaiſent les feux d'un galant homme, aimant de bonne foi. — Voilà qui eſt nouveau. Des conſolations ! n'eſt-on pas coupable, en ſe mettant ſeulement dans le cas d'écouter un ſimple aveu.

Il y a loin de ces complaiſances ſouvent forcées à ce que vous entendez par vos conſolations. Quel ſens attachez-vous à ce mot ? — celui qu'y donnent les cœurs ſenſibles ; de l'indulgence pour des démarches précipitées, de la douceur en repouſſant des attaques involontaires ; un mot qui arrache au déſeſpoir, des eſpérances éloignées, chimériques même ſi vous voulez, mais qui laiſſent au moins ſoupçonner la poſſibilité ; une compaſſion attendrie ſur des maux qu'on ſe reproche, voila, Madame, ce qui caractériſe un cœur honnête, ſenſible, vertueux. Perſonne, j'oſe le dire, ne fait plus de cas de la vertu que moi. Mais j'en fais d'avantage encore de la douceur, de la confiance, de l'humanité. Il y a peu de circonſtances, Madame, où il ſoit permis de profiter de la foibleſſe d'un homme généreux pour le tourmenter. — Je ne comprends rien & ne veux rien comprendre à tout ce verbiage. Une femme qui ſe doit à des devoirs chers & ſacrés ne connoît point vos compaſſions attendries, vos eſpérances éloignées ; elle reſpecte ſes ſermens mê-

me en pleurant la perte de ſa liberté ; elle plaint ceux qui ont des paſſions même en les eſtimant, ou les mépriſent quand ils ſe promettent des ſuccès.--- Voulez-vous bien examiner les choſes de près, & vous verrez que ce ſont là de grands mots imaginés pour la conſolation de l'amour propre. Nous avons eu des femmes vertueuſes comme Madame de Bréhon, nous ſavons quelle patience il faut pour les vaincre, quelle indulgence exigent leurs préjugés, à quelles épreuves elles mettent une conſtance toute prête à échapper, mais nous ſavons auſſi qu'elles ménageoient tout à la fois leur vertu, & la vanité d'un homme eſtimable, qui dans le fait rend très-librement un hommage auquel il n'eſt nullement tenu. --- Quelque ſoit l'état de notre ame, d'abord nous ne devons jamais rien.--- Cette ame a beſoin d'aliment, --- voila encore une de vos diſtinctions. Qu'entendez-vous par les beſoins de l'ame? --- des ſentimens réels ou autrement quelques faveurs. C'eſt la façon dont une femme ſenſible acquitte les dettes de ſon cœur. ---

Je me doutois que vous alliez en venir là. N'admirez-vous pas votre extrême délicateſſe? — Je ne vous parle pas de ces grandes faveurs, qui finiſſent l'avanture & éteignent preſque toujours le flambeau du ſentiment. Les femmes qui ſe reſpectent en accordent d'innocentes; au lieu de les prodiguer, elles les livrent avec une avare économie, & voila peut-être en quoi conſiſte la véritable ſageſſe, & ce qui a droit au reſpect des hommes. Ne voila-t-il pas un beau triomphe que celui d'une femme qui fuit. N'eſt-ce pas reconnoître l'impuiſſance de réſiſter? & quelle différence mettez-vous entre cet aveu & une victoire? je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux être vaincue, on a pour excuſe le délire du premier inſtant, & la fatigue d'un combat trop long; mais dans le cas de cet aveu, c'eſt la foibleſſe toute entiere que rien ne peut excuſer. Je peux voir mal, mais je connois à mon ſentiment beaucoup de partiſans. — Avant de pouſſer plus loin une converſation que je ne peux guere ſuivre de ſang froid, de grace dites moi de quelles femmes

femmes vous parlez ? —— je parle, Madame, des femmes qui jouiſſent d'une réputation acquiſe, digne de fixer les hommes, des femmes qui ſe reſpectent, & ſe font reſpecter, auxquelles on ne prétend que par le ſentiment, & avec leſquelles on ne termine que par la force de la perſuaſion la plus tendre. —— Je ne comprends rien à ce langage, jamais je n'ai entendu un pareil jargon, eſt-ce un perſiflage, ou parlez-vous ſérieuſement ? —— oui, je parle très-ſérieuſement, d'après ce que mes yeux voient, ce que mes oreilles entendent, & ce que tous mes ſens ont éprouvé, voila comme on en agit avec les femmes depuis que je ſuis dans le monde, je n'en ai point vu d'autre, & vous êtes la premiere que j'aye eu le malheur de ſcandaliſer. Dans le vrai, Madame, toute nôtre vie n'eſt qu'un roman, il y a le roman du cœur, & c'eſt celui de Madame de Bréhon, il y a le roman des ſens, & c'eſt celui de Madame de Mans avec Monſieur, il y a le roman ordinaire qui participe de l'un & de l'autre, c'eſt celui de tous les hommes ; me direz-vous

que tous les hommes ſont vicieux, que toutes les femmes ont des torts, alors je vous dirai que l'univers eſt donc partagé en deux claſſes, la premiere eſt compoſée de Madame de St. Lys & de Madame de Bréhon, & l'autre du reſte des humains, & comme vous ne voulez admettre perſonne dans votre monde, il faudra vous y reſpecter & vivre avec les vivans. Liſez les romans de Meſſieurs Duclos, Crébillon, Dorat, qui ſont des traités complets de la morale du jour, & vous verrez que nous nous rapprocherons, — nous nous rapprocherons ſi peu que j'ai un dépit ſecret de prendre du plaiſir à vous écouter; mais vous ne me ſéduirez pas, & je ne veux plus abſolument qu'il ſoit queſtion de cette matiere.

Il tranſpira dans le public que Madame de St. Lys avoit fait écrire ces mémoires. Que de commentaires! que de froides épigrammes! que de plaiſanteries, on ne verra ſuremént pas la queue du roman, diſoient les femmes... Elle ſe ſera repréſentée comme Madame de Staal, diſoit une autre, pluſieurs demanderent ma plume, je la promis ſi

elles vouloient me donner un mois de leur tems. — Je veux intéreſſer au moins, diſoit la préſidente de Montbriſſon! je veux faire verſer des larmes, & ſur-tout ne point ennuyer à force de tendreſſe & de ſentiment. — Il n'eſt pas néceſſaire de tout écrire; quant à l'intérêt il naît de la force des combats, de la grandeur des ſacrifices, du triomphe des difficultés, & quelquefois, mais rarement des foibleſſes. — Oh ſi cela eſt, Monſieur, j'intéreſſerai, car j'ai éprouvé tout ce que vous dites-là. ---

Une Dame que je ne puis nommer m'envoya prier de paſſer chez elle, & après m'avoir fait compliment ſur l'adroite occupation que je m'étois procurée, elle me demanda avec la plus grande inſtance de vouloir bien écrire ſa vie: " j'ai tout préparé, me dit elle, „ voici ſept cartons de lettres, j'ai fait „ autant de paquets différens des déclarations, des coups de ſimpathie, des „ jouiſſances, des querelles, des ruptures, des ſonges, des racommodemens; „ voici trois liſtes, la première contient „ les amans heureux, l'autre les amans

» mal adroits, ſur cette petite carte ſont
» les amans remerciés, ces onze por-
» traits vous aideront à deviner les ca-
» racteres; maintenant voici les cane-
» vas que j'ai tracés de ma main. Vous
» trouverez rangés ſucceſſivement, les
» goûts, les caprices, les paſſions, les
» vangeances, les coups de tête, les im-
» portunités, les rencontres..... Ceci eſt
» une petite table chronologique. Vous
» pourriez vous perdre dans tous les dif-
» férens états, car vous trouverez des
» abbés, des officiers d'infanterie, des
» financiers, des gardes du corps, des
» magiſtrats, trois évêques, un nonce,
» des princes Ruſſes, un ſecretaire, deux
» médecins, trois auteurs, un caſtra,
» vous ne trouverez pas des princes du
» ſang, ils ne ſont pas aſſez diſcrets. Je
» vous recommande ſur-tout ces deux
» cahiers, ils contiennent les noirceurs
» de quatre femmes, qui payerent ma
» confiance de la plus affreuſe trahiſon,
» elles ſont peintes fidélement. Avec tous
» ces matériaux vous êtes en fonds pour
» faire le plus joli roman poſſible. Ne
» nommez perſonne, j'ai eu ſans cou-

„tredit des petits nuages d'imprudences ; mais j'ai refait ma réputation „ſi parfaitement, qu'il n'eſt plus queſ„tion aujourd'hui de ces enfantillages".—

Je ne pouvois pas dire mon ſecret à toutes les femmes, qui me croyoient diſſi. Je ne pouvois pas leur exprimer avec quel tranſport je développois l'intérieur d'une femme que j'adorois, ſans l'avoir engagée à diſſimuler ſes défauts ou à exagérer ſes vertus, pour juſtifier l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi. L'erreur générale ſervoit à dérober mes projets ; peu m'importoit que mes foibles talens ſerviſſent à ma gloire, ils faiſoient mon bonheur ; mais ce n'eſt pas le moment de parler ici de cette ſinguliere paſſion.

CHAPITRE XI.

LE vicomte, en revenant de Monpoiſon paſſa chez le comte de Lancyſe, avec le projet de ramener avec lui le

chevalier & le marquis, le premier n'étoit point en état de revoir la vicomteſſe, & prétexta un reſte d'affaire. Par accommodement il fut convenu que le marquis partiroit avec Monſieur de Bréhon, & que le chevalier iroit les joindre chez Madame de St. Lys à Verpomone, où ils devoient paſſer quelques jours avant de faire le voyage des eaux. Le marquis & le vicomte imaginerent en route de ſurprendre ces Dames, & d'arriver incognito. Ils laiſſerent leurs voitures à un quart de lieue du chateau, vinrent à pieds juſqu'au parc, & demanderent à un payſan, s'il avoit vu paſſer Madame la baronne, il dit qu'elles étoient ſorties au coucher du ſoleil, & qu'elles avoient pris la route du *grand bois*, ils la ſuivirent, & les apperçurent de loin, aſſiſes au milieu de quelques arbriſſeaux ; ils s'avancent doucement ; pour redoubler leur ſurpriſe, dit le vicomte, ne paroiſſez pas encore, le marquis reſta derriere, & le vicomte s'avança ſi doucement qu'elles n'entendirent rien ; elles avoient chacune une lettre à la main, la vicomteſſe fondoit

en larmes, la baronne liſoit avec émotion, le vicomte étoit aſſez près pour reconnoitre l'écriture du marquis, il s'éloigna avec autant de précautions, & dit au marquis de Lenti, la plaiſanterie ne vaudroit rien : elles parloient de ce pauvre Laſton, la baronne en paroiſſoit encore ſi touchée qu'elle m'a ému, & je me ſuis retiré ſans me faire connoitre ; faiſons le tour, nous les joindrons par une autre allée. Ils ſe laiſſerent appercevoir d'aſſez loin pour qu'elles puſſent raccommoder leurs viſages. L'abord fut fort empreſſé, on parla de ce qui s'étoit paſſé dans le voyage ; heureuſement trois ou quatre perſonnes vinrent demander à ſouper à Madame de St. Lys. Cependant le vicomte rêveur, affecté, affligé plutôt que jaloux, étoit tourmenté par une idée gênante. Il avoit les yeux ſans ceſſe fixés ſur ſa femme qui en étoit embaraſſée. Cet embarras, joint à une triſteſſe lente qui le conſumoit, ne permettoit guere de douter que quelques peines ſecrettes n'altéraſſent ſon bonheur, il étoit dangereux de la queſtionner. Il eſpéra du tems l'oc-

caſion d'éclaircir ce myſtere. Lui même étoit cependant un peu plus froid, ſes abſences étoient plus longues, il ne paroiſſoit jamais ſi gai que lorſqu'il y avoit beaucoup de monde.

Le marquis de ſon côté n'étoit pas plus heureux. Il avoit eu une longue conférence avec la baronne, qui lui avoit avoué qu'elle le trouvoit aſſez aimable pour lui accorder un ſentiment très vif; mais d'un caractere trop contraire au ſien pour y lier ſon ſort, qu'elle ſe devoit à elle même peut-être de ne contracter aucun autre lien, que ſa premiere inclination avoit été ſue de toute ſa province, qu'il avoit un défaut réel pour elle, c'étoit une figure extrêmement agréable.

Quelles métamorphoſes l'amour opere! qui auroit cru qu'une femme que nous avons vue ſi hautement décidée pour ſes principes donneroit pour raiſon de ſemblables craintes!

Le chevalier de Lancyſe qui avoit déja reçu deux lettres du vicomte arriva. Celui-ci lui ouvrit ſon ame, lui raconta l'avanture du grand bois, lui con-

ſa ſes inquiétudes, & ſes conjectures, je ſuis partagé, lui dit-il, entre deux idées, ou Madame de St. Lys avoit pluſieurs lettres du marquis & ma femme en liſoit une, ou la lettre étoit pour elle, & elle eſt ſenſible à l'amour du marquis; d'un autre côté il me paroit incroyable que Lenti reſpecte aſſez peu quinze ans d'amitié, pour venir enlever le bonheur de ma vie; non, je ne le croirai jamais. Je connois Madame de Bréhon mieux que lui, elle eſt ſenſible, douce, mais jamais elle ne ſuivra une intrigue. Si je ne craignois de la déſoler, je lui en aurois parlé, & elle m'eut tout avoué. Mais me préſerve le ciel de jamais troubler ſon bonheur! — Je vous ſuis caution que le marquis n'a aucun tort, & que ſon ame eſt pure comme le jour qui nous éclaire. — Mais cependant ces larmes que j'ai vu couler, cette lettre qu'elle tenoit dans ſes mains, l'air malheureux qu'elle a depuis un certain tems, tout cela prouve qu'une paſſion nouvelle eſt dans ſon cœur. — Je ne crois pas à cette paſſion; mais quand elle exiſteroit, cette femme ne ſeroit qu'à

plaindre, & auroit plus de droit encore à votre eſtime & à votre tendreſſe. — Quoi qu'il en ſoit, mon cher chevalier, je ne ſuis point heureux, je n'ai plus une certaine liberté avec Madame de St. Lys, qui eſt ſurement la confidente de ma femme; avec Lenti ſur lequel je n'oſe prononcer; je n'ai que vous à qui je puiſſe ouvrir mon cœur; rendez lui le bonheur dont il jouiſſoit, voyez ma femme, un des grands beſoins de l'amour eſt un ami qui le conſole ou du moins qui l'écoute. — N'exigez pas, mon cher vicomte, que je pénetre un ſi étrange ſecret. Je vous ſervirois mal; vous allez aux eaux, j'oſe vous promettre que vous perdrez dans le voyage tout ſujet d'inquiétude; & à votre retour vous me direz ſi ce conſeil n'eſt pas le plus ſage. — Qu'apellez-vous? Je vous dirai, mais vous viendrez avec nous, ou le voyage n'aura pas lieu. Souffrez que je me plaigne de votre amitié. Quoi, c'eſt dans ce moment où vous voulez m'abandonner; & quand aurai-je jamais autant de beſoin de mon ami? il eſt difficile d'exprimer l'embarras, la confuſion, les

remords du chevalier. Il voit ſon ami ſoupçonné injuſtement; le vicomte déſolé, une femme innocente, malheureuſe; il ne ſait quel parti choiſir, s'il confeſſe ſes torts, ſera-t-il le ſeul coupable? s'il part ſans rien dire, n'eſt-ce pas tout dévoiler! s'il reſte, comment refuſera-t-il de ſe prêter à ce qu'exige le vicomte.

Deux jours ſe paſſerent dans ces irréſolutions, l'embarras d'une poſition auſſi extraordinaire étoit ſauvé par le grand nombre de perſonnes que Madame de St. Lys recevoit à Verpomone, le chevalier évitoit juſqu'aux yeux de la vicomteſſe, mais cette grande diſcrétion, loin de produire l'effet qu'il en eſpéroit, ou plutôt qu'il n'en eſpéroit pas, ne faiſoit qu'augmenter la paſſion de Madame de Bréhon. Il n'avoit pas même la conſolante reſſource de conſulter le marquis, le vicomte lui avoit demandé ſa parole d'honneur de laiſſer exiſter entr'eux deux ſeuls le ſecret qu'il lui confioit.

Tout étoit dans l'ordre accoutumé; Monſieur de Bréhon ſeulement ſembloit

redoubler de ſoins pour la vicomteſſe, elle aimoit le ſpectacle avec paſſion, il fit venir un détachement de la troupe de Dijon, elle avoit trouvé charmant un boudoir que le baron de St. Lys avoit fait orner, il profita de ſon abſence pour en faire décorer un ſemblable à l'Hermenaut ; mais il n'en étoit pas intérieurement plus heureux lors que Madame de St. Lys lui rendit en partie le calme qu'il cherchoit. Elle paſſe un matin dans ſon appartement, & lui dit : je viens parler raiſon avec vous, & vous demander un conſeil. Vous connoiſſez ma tête qui eſt un peu vive, & mon cœur qui l'eſt d'avantage, l'un & l'autre me preſſent de me donner de nouvelles chaines. J'aime malgré moi le marquis de Lenti, & je crains d'en faire un mari, il a tout ce qu'il me plait, excepté de la douceur. Premiere raiſon de craindre un nouveau lien. En voici une autre. Le goût que j'ai eu pour le marquis de Laſton a été ſi public, qu'il me ſemble toujours que je l'avois épouſé, je crois me marier en troiſieme noce, & je ne tiens pas à cette

idée. Une femme qui ſe marie en troiſième noce eſt à mes yeux un être extraordinaire ; quel eſt votre avis ? — Avant de vous dire le mien, quel eſt celui de ma femme ? — elle eſt comme moi indéciſe, nous en parlions le jour que vous arrivates, nous étudions dans les lettres de Monſieur de Lenti ſon caractère, elle craignoit pour l'avenir.

La ſérénité, la joye, le bonheur parurent dans les yeux du vicomte : une femme qui a une paſſion dans le cœur vous conſulte ordinairement pour vous dire ce qu'elle fera, & non pour vous demander ce qu'il faut faire : mais votre franchiſe éloigne de ſemblables idées. Je crois que le marquis de Lenti ne vous convient pas. Il a d'excellentes qualités, beaucoup d'eſprit, mille choſes pour plaire. Mais vous arrivez tous les deux au même but par des chemins différens. Il vous faut un homme que vous conduiſiez, & je ne ſais ſi ce ſeroit bien facile ? le pauvre St. Lys étoit ce qu'il vous falloit ; vous lui permettiez toutes les idées qui ne vous contrarioient pas. Et il avoit

encore la bonté de croire qu'il avoit une volonté.

La baronne rioit aux éclats quand ils virent entrer la vicomteſſe fondant en larmes ; elle ſe jetta aux pieds de ſon mari ſans pouvoir proférer une parole ; elle lui remit les clefs de ſon ſecretaire, & enfin articula mal en ſanglotant, vous pouvez diſpoſer de ma perſonne les apparences ſont contre moi, mais mon cœur eſt innocent, j'en atteſte Madame, le ciel, le chevalier lui-même. Le vicomte veut la relever, la conſoler, Madame de St. Lys ne ſait ce qui a pu la décider à un parti ſi violent, elles s'alleyent, & raconte à Monſieur de Bréhon tout ce qui s'eſt paſſé. La candeur, la vérité, n'ont qu'un langage, il ne doute ſeulement pas un inſtant du récit qu'on lui fait, il eſſuye des pleurs qu'il faiſoit couler malgré lui, & s'efforce de rendre le calme à ſes ſens agités. Alors elle prit la parole & leur dit. —.

„ Je me faiſois rendre compte des diffé-
„ rentes réparations que vous avez or-
„ données à l'Hermenaut, lors que Lau-
„ rent votre valet de chambre eſt entré

„ chez moi. J'ai renvoyé votre homme
„ d'affaire, alors Laurent m'a dit, vous
„ ignorez, Madame, l'état de Monſieur le
„ vicomte, il a ſurement quelque grand
„ chagrin, il ſe lève la nuit, ſe promè-
„ ne, prend des livres, ſe recouche,
„ il eſt ſorti ce matin à quatre heures
„ ſans avoir fermé l'œil de toute la nuit.
„ Il ſoupire, il vous apelle, il m'a ordon-
„ né de préparer ſes malles pour un long
„ voyage, & ma défendu de vous le di-
„ re. Mais je le tromperois, ſi je vous
„ le taiſois. Surement il ſe cache de
„ vous. Si vous lui diſiez ſeulement un
„ mot, il ſeroit plus calme, & il re-
„ viendroit comme à l'ordinaire.

A ce récit, Monſieur, mon cœur s'eſt gonflé, & ſans prendre garde ſi vous étiez ſeul, je ſuis venue me jetter dans vos bras, il me ſemble que mon cœur eſt ſoulagé d'un poids énorme. — Que ce ſecret, dit Monſieur de Bréhon, demeure à jamais entre nous trois, & reſſouvenez vous, ma chère amie, que vous continuerez le malheur que vous voulez éviter, ſi vous n'êtes pas avec moi comme nous avons toujours été. Et pourquoi vous

aimerois-je moins ? Si aimer eſt une faute elle eſt à la nature, mais votre triomphe eſt à vous, & il doublera mon eſtime, & ma tendreſſe.

La baronne fut émue juſqu'aux larmes d'une ſcene ſi attendriſſante & les quitta en diſant au vicomte, je crois que ſi je me trouvois un jour en pareilles circonſtances, le marquis de Lenti n'iroit pas ſi vite au devant de mon bonheur.—N'en doutez pas s'il vous connoiſſoit comme moi.

Le même jour le comte de Lancyſe vint diner à Verpomone, & après les premiers complimens, il annonça à la vicomteſſe, au vicomte, à la baronne, & à Monſieur de Lenti qu'il venoit leur demander un ſervice important dont le chevalier étoit l'objet. On lui propoſoit en mariage avec une chanoineſſe de N.... Il avoit réſolu de ne jamais prendre cet état. Mais il venoit engager ſon frère à accepter la propoſition, & la ceſſion de la moitié de ſes droits. Il ajouta que la chanoineſſe étoit douée d'un mérite accompli, & même d'une figure très agréable quoi qu'elle ne fut pas extrêmement jeune, que

que c'étoit Mademoiſelle de St. Géran, à laquelle ſa tante ailuroit tout ſon bien.

Madame de St. Lys prit la parole, elle connoiſſoit Madlle. de St. Géran, l'éloge le plus complet lui étoit dû. Le chevalier répondit que les exemples de ſon frère étoient meilleurs à ſuivre que ſes conſeils; qu'il vouloit bien lui devoir ſon aiſance, ſes plaiſirs, l'uſage de ſa fortune, mais non le dépouiller; que d'ailleurs il falloit ſavoir s'il plairoit, qu'il ne feroit jamais un mariage d'inclination, & moins encore le tourment d'une femme. Madame de Bréhon dit qu'il étoit des poſitions où le mariage étoit un devoir, lors qu'ajouta-t-elle l'amitié d'un frère chéri vous impoſe une ſemblable loi. Le vicomte n'oſoit dire ſon avis par la difficulté de s'expliquer d'une maniere qui n'eut aucune influence ſur ce qui s'étoit paſſé le matin. Le marquis ſe tira d'embaras par des louanges très bien placées ſur la généroſité du comte, & il fut conclu apres une longue ſéance que le comte, & ſon frère iroient à N... faire une viſite à l'abbeſſe dont ils étoient parens.

Madame de St. Lys trouva le moyen de dire au marquis que le chevalier ne pouvoit pas abſolument refuſer ce mariage, que tout étoit découvert, & qu'il devoit à Madame de Bréhon un ſacrifice qui n'en étoit pas un s'il réfléchiſſoit à mille convenances qu'elle n'avoit pas le tems de lui détailler.

La vicomteſſe & Madame de St. Lys étoient ſi émues de ce qui s'étoit paſſé le matin, que ce ne fut qu'après le départ de Monſieur de Lancyſe qu'elles ſe félicitèrent de ſe rapprocher de Mademoiſelle de St. Géran. Elle avoit toujours été en correſpondance avec Madame de Bréhon. La rapidité avec laquelle nous avons traité ces mémoires ne nous a pas permis de l'y faire paroitre, quoique nous en ayons eu l'occaſion. La terre qu'elle devoit habiter n'étoit qu'à quatre lieues de Verpomone & de l'Hermenaut.

Monſieur de Bréhon voulut paſſer quelques jours chez lui avant le mariage du chevalier. Le baron de Mozé qui étoit depuis quelque tems ſeul dans ſa terre inquiétoit la ſenſibilité de ſa fille, elle choiſit auſſi ce moment pour lui faire

une visite. Le marquis obtint la permission de l'y accompagner. Le vicomte n'approuva point cette démarche. Le baron de Mozé avoit la plus tendre amitié pour Monsieur de Lenti ; il lui demandoit avec tant d'instances de lui donner quelques jours, qu'il devenoit très embarassant de le refuser. Madame de St. Lys partit donc pour Mozé avec le marquis & une parente de feu son mari, auprès de qui elle réparoit les torts de la fortune.

Il ne dit pas un mot de sa passion pendant les huit jours qu'il demeura avec elle. Elle le crut guéri. Ce n'étoit pas le vrai motif ; mais il pensoit qu'il y avoit des positions où ce sacrifice devenoit un devoir.

Ce fut dans ce tems là qu'il reçut un courier pour lui apprendre qu'il étoit nommé ministre du roi dans une cour du nord. Les mêmes lettres lui disoient de se rendre à Versailles pour y recevoir ses instructions. Il tint cette nouvelle secrette. Madame de St. Lys avoit su de son côté que toutes les difficultés étoient applanies pour le mariage de Madlle. de

St. Géran ; elle étoit convenue avec la vicomteſſe, qu'elles ſe rejoindroient à cette époque, en ſe rendant à l'Hermenaut. Un accident de voiture les retint à un village qui en eſt à deux lieues. Pendant qu'on y remédioit, Madame de St. Lys, & le marquis ſe promenoient dans un bois voiſin. Monſieur de Lenti prit ce moment pour faire expliquer la baronne, en la prévenant que des circonſtances étrangères le mettoient dans la néceſſité de lui adreſſer cette queſtion.

Voici, Monſieur, lui dit-elle, ma façon de penſer. „ Si j'étois dans le gout de „ recevoir les hommages des hommes, „ je n'en ai point vu encore que je vous „ préféraſſe, vous réuniſſez ce qui ca„ ractériſe un amant parfait s'il en eſt. „ Mais ma maniere de vivre ne s'accor„ de pas avec la poſſeſſion d'un amant. „ Ce parti entraîne des ſoins, des miſ„ teres, des détails, dont je ne ſuis ni „ ne veux jamais être capable. La mê„ me vérité qui vous confeſſe votre em„ pire ſur moi vous dira auſſi que je ne „ puis me réſoudre à vous épouſer. Lorſ-

„ que je vous conſidere ſous ce jour,
„ mes impreſſions changent, ma liberté,
„ mon état, me font mener une vie
„ au deſſus de ce que l'hymen peut ja-
„ mais me préſenter de plus flateur —".
Mais, Madame, ſi j'étois aſſez heureux pour vous plaire, vous m'ordonneriez de ſuprimer ce qui fait la matiere de vos craintes; peut-être votre indulgence daigneroit accompagner ma diſgrace de cet adouciſſement.— Non, marquis, vous ne me connoiſſez pas: ſi je vous ai dit que je vous aime, rien n'eſt plus vrai. L'imprudence que je viens de faire en eſt une aſſez forte preuve, je n'enviſage même qu'avec infiniment de peine la néceſſité très preſſée de nous ſéparer; mais je ne répondrois pas de conſerver les mêmes ſentimens ſi je vous les donnois par ſermens.

Elle lui dit ces mots avec tant de feu qu'il appuya ſa tête ſur une de ſes mains qu'il couvrit de baiſers. — Je ne connois, ajouta-t-il, rien de ſi cruel & de ſi humiliant pour un homme que les raiſons ſecrettes qui décident votre averſion. — Le cruel homme que vous

êtes. C'eſt vous humilier que de vous avouer que je trouverois en vous l'amant le plus délicieux.

Il oſe la remercier par le baiſer le plus tendre & le plus emporté. Son cœur palpite, ſes ſens ſe troublent; elle touche à cet inſtant, où pour toute défenſe on n'oppoſe que des ſoins inutiles & des vœux impuiſſans, il lui reſta encore cependant un inſtant de raiſon, & elle dit au marquis, j'en ai trop dit, je ſuis entre vos mains, je ſens que vous pouvez profiter de votre triomphe, ſi vous en uſez je ne m'en plaindrai jamais, mais je verſerai longtems des larmes ſur mon imprudence; ſi vous m'épargnez, ma vie ne ſera pas aſſez longue pour payer vos bienfaits. Dans l'état où je ſuis, je me ſens incapable de me défendre, ma foibleſſe augmente à chaque regard que je jette ſur vous, mais ſecourez-moi, ne me puniſſez pas de trop de confiance.

A ce mot le marquis déſeſpéré ſe léve, & lui dit, je laiſſe à mon tour mon ſort entre vos mains. Je ne puis regretter un bonheur qui vous couteroit

des larmes, & des remords qui ſont pires encore, mais il n'exiſtera jamais de félicité pour moi que celle que je tiendrai de vous.

Ils ſortirent de ce bois & attendirent ſans parler, ſur le grand chemin leur voiture qu'ils voyoient venir de loin. Le marquis lui fit part alors de la grace qu'il venoit d'obtenir, & lui dit, Madame, ſi je vous en ai fait un miſtere c'eſt dans la crainte de fournir encore un prétexte à vos irréſolutions.

A peine ils avoient fait un quart de lieue qu'ils reconnurent la voiture de la vicomteſſe, qui venoit au devant d'eux; après les premiers embraſſemens, la baronne monta dans la voiture de Madame de Bréhon, & ſon mari venoit après avec le marquis.

Madame de St. Lys raconta à ſon amie le danger auquel elle venoit d'échapper, & lui confia qu'elle aimoit le marquis cent fois d'avantage depuis qu'il lui avoit obéi, dans un moment où l'on ſe fait ordinairement ſi peu écouter. — Elle lui demanda enſuite comment elle

vivoit avec le vicomte, ſi elle avoit eu des nouvelles du chevalier? la vicomteſſe lui dit que ſon mari étoit occupé à la conſoler & à lui faire oublier ce qu'il appelloit une ſurpriſe faite à ſon imagination; qu'elle avoit reçu une lettre du chevalier de Lancyſe, pour lui apprendre les liens qu'il alloit former, qu'il ſe reprocheroit longtems de promettre à la femme qu'il aſſocioit à ſon ſort un cœur qui n'étoit plus à lui, qu'il l'en dédommageroit par tout ce que la complaiſance & l'amitié pouroient fournir, qu'il ne ſongeoit jamais qu'avec un ſerrement de cœur à ce que devoit penſer de lui le vicomte, fondé à le croire le dernier des hommes, que mes ſoins le juſtifieroient un jour en partie, & lui feroient pardonner des torts véritables. Cette lettre, ajouta la vicomteſſe, me fut remiſe par le cocher du comte. Je reconnus l'écriture. Je la portai à Monſieur de Bréhon ſans la décacheter; il ne voulut jamais l'ouvrir, enfin je la lus à haute voix, j'apperçus ſur ſon viſage une triſteſſe douce qui paſſa tout de ſuite dans

mon cœur, je réſolus de lui épargner dans la ſuite ces ſouvenirs.

Après deux jours paſſés à l'Hermenaut, le marquis de Lenti partit pour Verſailles, la baronne lui donna ſon portrait. Il l'aſſura des ſentimens les plus tendres, lui demanda avec la plus vive inſtance la permiſſion de lui écrire tous les couriers; ſongez, lui dit-il, que dans quelque lieu du monde que j'habite, je volerai au moindre ſignal, ſi je ſuis aſſez heureux pour que vous changiez d'opinion.

Cependant malgré l'extrême vertu de Madame de St. Lys, je crois qu'il étoit tems que le marquis partit, ſon départ fut accompagné de larmes ſi tendres, qu'elle auroit infailliblement fini par le récompenſer du ſacrifice fait dans le bois. Monſieur de Lenti n'a point changé, & à l'inſtant que j'écris ces mémoires il eſt, dit-on, auſſi tendrement épris qu'avant ſon ambaſſade. —

Le comte de Lancyſe fit ſavoir à Madame la vicomteſſe de Bréhon, que la noce étoit arrivée chez lui, toutes les perſonnes qui étoient à l'Hermenaut y furent le lendemain. Madame la mar-

quiſe de Lancyſe, (c'eſt le titre que le chevalier prit en ſe mariant,) étoit preſque auſſi belle que lorſque Madame de Bréhon étoit à N.... La maniere dont ſe paſſa cette entrevue prouve que les femmes ſont tout auſſi capables d'amitié que les hommes. Soit que cette ſcene renouvellât des idées toujours précieuſes, ſoit que leurs ames s'ouvriſſent au plaiſir de vivre enſemble, ce moment offrit le ſpectacle le plus attendriſſant, Madame de St. Lys moins liée avec Madame de Lancyſe que la vicomteſſe fut au devant de tout ce qui prouvoit le déſir de lui plaire, & offrit ce qui pouvoit lui rendre ce ſéjour agréable, — je l'accepte pour vous avoir des obligations, & elle ajouta tout bas, vous me le devez un peu pour tout le mal que vous m'avez fait.

Après le diner Madame de Lancyſe prit à part la vicomteſſe, & la ſupplia de lui accorder une grace, dont elle ne pouvoit lui expliquer le ſujet qu'après avoir obtenu ſa parole. Ordonnez, lui dit la vicomteſſe, — je me ſuis chargée de cette lettre de Madame votre ſœur, ſon état

vous inſpireroit de la compaſſion. Elle n'a été que trop ſévérement punie par ſon choix. Quelques mois après la funeſte avanture de Mozé, il partit de N.... ſans lui dire où il alloit, & elle n'en a pas eu de nouvelles depuis. On ſait ſeulement qu'il a obtenu un petit gouvernement dans les iſles, où il eſt mort il y a environ deux ans, je lui ai promis de vous faire lire cette lettre, & d'envoyer moi-même la réponſe, ſi vous ne voulez pas la faire.... La vicomteſſe la remercia, & l'aſſura que non-ſeulement elle lui répondroit; mais encore qu'elle profiteroit de la premiere abſence de Madame de St. Lys pour la faire venir à l'Hermenaut. Les fêtes les mieux entendues ſoit chez le comte, ou à l'Hermenaut, & à Verpomone, célebrerent le mariage. Cependant Madame de St. Lys, le vicomte, le marquis de Lancyſe, & la vicomteſſe, avoient beſoin de ſe reſſouvenir qu'il falloit être gai, & paroiſſoient quelquefois l'avoir oublié....

CHAPITRE XI.

VOus avez, dit Madame de St. Lys, rendu l'hiſtoire du bois avec beaucoup trop de vérité. Donnez vous bien de garde, reprit Monſieur de Salus, d'en retrancher un mot. Dès l'inſtant que je vous ai vue partir avec le marquis de Lenti, j'ai eu d'étranges idées. — Cela ne prouve pas que d'autres ſe les permiſſent. — Qui pourra n'être point étonné de cette viſite? — c'eſt de toutes les circonſtances de ma vie celle où j'aurois le mieux répondu de moi-même. — Je vous entends. Pardon. J'ai tort d'oublier ce moment funeſte. — Que penſez-vous de ces mémoires? — Les événemens ne ſont pas fort extraordinaires, le ſtile eſt un peu négligé, voilà ſes défauts. Il y regne une morale pure, un ton de vérité qui plaira à certaines perſonnes. Voilà ſon mérite. — Il me ſemble qu'il tourne un peu court. — Ce n'eſt point un mal, vous ſentez comme moi qu'il ne faut pas mettre un grand prix à ces frivo-

lités. Si elles amuſent un inſtant l'auteur a atteint ſon but. Je pars après demain pour Geneve. J'y connois une femme aimable qui pourroit aiſément fournir un ſecond volume. Je lui demanderai ſes mémoires. Si elle daigne me les confier, nous chargerons Monſieur de les rédiger. Mais à condition qu'il écrira avec un peu moins de timidité. (*Le chevalier ſort.*) Je n'aurai plus la crainte de déplaire. Plus maître de moi, peut-être m'occuperai-je d'avantage de l'intérêt de mon amour propre. Mais dans cet eſſai j'étois, je l'avouerai, trop plein de mon ſujet pour penſer aux ornemens dont il étoit ſi ſuſceptible. J'aurois mieux fait ſans doute de refuſer cette dangereuſe occupation. Je crois qu'en effet, dit la baronne, nous aurions peut-être dû, pour tous les deux, avoir moins de confiance. C'eſt s'en appercevoir un peu tard. Heureuſement que je ſuis accoutumée à vaincre. — Si je vous connois le plus léger combat je ſerois le plus fortuné.... Hélas! Monſieur, les hommes modeſtes ſont preſque toujours l'écueil des femmes ſenſibles.

NOTES.

On citoit ſans ceſſe le bon ton, le mauvais ton. (page 2.)

LE *bon ton!* il eſt devenu pour ceux qui le poſſedent un éloge complet. Il y a longtems qu'on en parle ſans ſavoir ce que c'eſt, il varie dans la plupart des pays. Je le définirois, une maniere d'être parfaitement convenable au lieu qu'on habite, à la claſſe des gens qu'on fréquente, au gout du moment qui regne dans la ſociété. Il y a du *mauvais ton* dans la façon de penſer, de s'exprimer & d'agir. On dit que parler haut eſt d'un *mauvais ton*. Cette opinion a ſa ſource dans l'expérience. Les choſes fines, ſenties, délicates, ne s'expriment point avec un ton élevé. Où ſe trouve le *bon ton?* dans la bonne compagnie. Où eſt la bonne compagnie? elle ne tient pas au rang, mais à ces qualités aimables fruits d'une éducation

recherchée: pour les gens d'eſprit elle ne ſera pas dans cette claſſe de gens ignorans par état, ou du moins qui n'ont que des teintures, des demi connoiſſances. Les gens du monde ne l'admettent pas dans cette claſſe d'eſprits ornés qui ont préféré le fonds aux formes agréables. Les riches qui croient pouvoir commander aux opinions, comme ils commandent au reſte des hommes, placeront la bonne compagnie dans leurs ſallons dorés. Nous dirons qu'elle eſt dans le cercle où ſe trouve de l'eſprit ſans pédanterie, des lumieres ſans affectation de les répandre; du gout ſans trop de difficulté, des mœurs ſans pruderie, de la probité ſans fanatiſme, de la douceur ſans foibleſſe, de l'agrément ſans frivolité; où l'on ſaura que la gaieté eſt le rire de l'ame, que le ſérieux eſt le maintien de la raiſon, que la vivacité eſt la liberté de l'eſprit; que l'eſprit de ſociété eſt l'accord de l'aiſance & de la politeſſe, & comme c'eſt beaucoup exiger, nous dirons enfin que la bonne compagnie ſe trouve là où on réunit le plus de ces qualités agréables.

C'étoit une femme d'environ quarante cinq ans, & qui ſoignoit de ſon mieux les reſtes d'une beauté qui lui avoient été ſouvent utiles. (page 4.)

Rien n'eſt ſi triſte que le ſort d'une femme qui n'a ſu que ſe faire adorer. Les talens rendent plus ſupportable le paſſage de l'yvreſſe des hommages à un abandon preſque total. Ils ſont moins néceſſaires dans les pays où la retraite la plus profonde les ſauve du malheur de plaire dans la ſociété ; (je dis malheur car c'en eſt preſque toujours un,) mais dans ceux où l'on veut qu'elles en ſoient l'ame, où on les conſacre à l'ornement du monde, où on leur accorde une liberté ſans bornes au haſard de ce qui en peut réſulter ; leur éducation devroit être analogue à cette façon d'être. Eſt-ce que nous ſommes au ſiecle où on les tenoit dans une profonde ignorance ? non, mais elles ne commencent à s'inſtruire que lorſqu'il faudroit jouir de ces connoiſſances & les

les entretenir. Elles préferent alors les charmes de l'étude aux ſoins domeſtiques. De là, le ridicule qu'on ſe preſſe de jetter ſur l'abus qu'elles font quelquefois de cette ineſtimable reſſource. Peut-être a-t-on trouvé qu'elles avoient déjà aſſez d'avantages, que la ſéduction ſeroit inévitable ſi elles joignoient aux charmes de la figure l'empire de l'éloquence, ſi elles gouvernoient l'eſprit par la force de la perſuaſion, comme elles gouvernent les cœurs par l'empire des ſens. Malgré la tyrannie aſiatique, la jalouſie de la plupart des nations de l'Europe, l'influence des femmes ſur l'adminiſtration, ſur les mœurs, ſur la ſociété, eſt quelque choſe d'inconcevable.

Je remarque, dit le chevalier de Salus. (page 35.)

On ſe perſuadera difficilement qu'il exiſte une façon de penſer, telle que le chevalier de Salus l'affiche, & peut-être aura-t-on raiſon. Mais on auroit

tort de croire ſes principes étrangers dans la ſociété; peut-être n'y a-t-il pas un homme qui réuniſſe à lui ſeul autant d'extravagances; mais elles ſont éparſes dans les têtes de pluſieurs. Nous avons donc raſſemblé dans le même individu cette foule d'abſurdités. 1°. Afin qu'elles frappent d'avantage, & obtiennent un plus profond mépris. 2°. Afin que chacun y retrouvant ſa portion de ridicule s'en corrige. Si l'on rencontre un caractere outré, on regarde autour de ſoi. Dès qu'on ne voit pas tout à fait les mêmes nuances, on part de là, pour mettre au rang des portraits chimériques ceux qui ſemblent un peu chargés. On a reproché à Monſieur Rouſſeau de Géneve de l'exagération dans ſes peintures. Cette critique eſt-elle bien fondée? il a recueilli tous les travers, il les a réunis en maſſe; il a découvert aux yeux du public cet amas monſtrueux. On a reculé d'éfroi. Il a imité les hiſtoriens. Nous vivons ſans être effrayés des crimes de la terre. Nous prenons part à ſes plaiſirs; nous allons

même quelquefois jusqu'à nous croire heureux. Et lorsque nous lisons une histoire, nous sommes plongés dans l'étonnement & dans l'horreur. Pourquoi? parce que dans deux heures de lecture nous repassons les crimes, les tyrannies, les perfidies de vingt-ans, &c. Il n'y a plus d'intervalles qui reposent l'imagination; l'impression est beaucoup plus profonde.

La jalousie la dévore, l'envie la desseche. (page 50.)

Les anciens ont beaucoup plus parlé des passions que les modernes. On a peu examiné leur origine; l'envie par exemple, qui fermente toujours dans le cœur de celui qu'elle dévore, n'a sa source que dans la persuasion où l'on est de sa propre foiblesse; on ne désire pas les talens qu'on voit, on est humilié de ne les point avoir. Si le premier sentiment dominoit, on s'efforceroit de les aquérir, on les néglige & l'on se van-

ge de la ſupériorité qu'ils donnent en aviliſſant celui qui les poſſede.

Quelle barbare induſtrie ont les envieux, pour empoiſonner leurs jours, pour troubler ceux des gens qui les offuſquent en jouiſſant du mal qui arrive? & quoique leur bonheur ne ſoit pas auſſi pur que s'ils l'avoient eux-mêmes procuré, ils oſent s'avouer leur plaiſir. Ils achetent par quelque léger ſervice & quelques louanges paſſageres le droit de porter des coups terribles.

Il n'eſt point de vice qui annonce autant de lâcheté, il eſt ſi bas qu'on ſe le cache à ſoi-même, celui qui le reprocheroit feroit une inſulte puniſſable. On le mépriſe, & l'on ne s'en corrige pas. Pourquoi y a-t-il de ſi cruelles loix contre le viol & le rapt, & n'y en a-t-il point contre l'envie & la calomnie? un honnête homme n'eſt ni envieux, ni calomniateur. Qu'eſt-ce donc qu'un envieux & un calomniateur? Quelle idée humiliante! quoi, toute l'honnêteté d'un homme conſiſte à ne pas voler le bien d'autrui, & celle d'une femme à ne pas avoir d'indulgence pour les ſens.

Vous avez aſſez d'eſprit pour qu'on puiſſe vous entendre. (page 81.)

Il n'eſt point de talent plus agréable que celui de converſer. Il n'en eſt point qui ſuppoſe autant d'eſprit & de graces. Auſſi n'en eſt il point qui ſoit d'un auſſi grand rapport pour l'amour propre: on trouveroit dans les entretiens journaliers un remede ſûr contre l'ennui, ſi l'on vouloit ſe perſuader que la converſation eſt un art qui doit être étudié. Sans cette application quoi de plus ſtérile, de plus monotone ou de plus triſtement gai! on parle ſans graces, on diſpute ſans intéret, on affirme ſans preuves, on nie ſans raiſon, on loue ſans connoiſſance, on médit ſans malice, on exagere pour être écouté, on écoute ſans attention, ſouvent on parle tous enſemble, & ce bruit inſuportable aux autres nations eſt de la gaité aux yeux des François; la Bruyere a dit que l'eſprit de converſation étoit le même que l'eſprit du jeu. Il a con-

fondu une certaine facilité de dire des choſes frivoles, de faire des contes agréables, avec l'art ſolide de converſer. Il conſiſte à ſaiſir rapidement le rapport d'un objet, à le préſenter avec une facilité extrême, à intéreſſer à une diſcuſſion qui paroit étrangere ceux qui vous écoutent, de maniere que la converſation ſoit toujours leur affaire propre. Loin de nous les diſſertations. Mais il y a un grand intervalle entre diſſerter, & ſe repoſer ſur un objet; en cauſant on ſe ſert de ſon eſprit, en diſſertant c'eſt de celui des autres. Les femmes ſur ce point ſont nos modèles. Il en eſt qui jettent de l'agrément ſur tout ce qu'elles diſent, qui ſe ſont fait un langage particulier, leur façon de rendre leurs idées étonne & ſatisfait, elles louent avec plus de délicateſſe, parce que la retenue de leur ſexe interdit cette folle & inſipide profuſion dont le moindre inconvénient eſt d'éteindre le feu des entretiens, leur penchant à la critique fait que rarement leurs louanges ſont ſans reſtriction, (les ſeules qui conviennent aux hommes) les hom-

mes ont beſoin des grands intérêts de la ſociété pour ſoutenir la converſation, les femmes trouvent dans leur eſprit des reſſources ſuffiſantes.

Que je n'aimerai jamais que vous.
(page 87.)

On trouvera l'avanture du chevalier de Salus, & de Madame de Broſſey, invraiſemblable. Que ſeroit-ce donc ſi j'avois raconté celle-ci? en 1772, un homme fort aimable apperçut aux boulevards une femme très jolie, il demande ſon nom, s'informe de ſon caractere, paroit dans ſes ſociétés, ſoupe avec elle, en devient amoureux, le lui confie dès le ſecond jour. Elle répond en femme accoutumée aux conquêtes, & le renvoye avec des eſpérances. Il va chez elle le troiſieme jour, & le quatrieme lui écrit le billet ſuivant.

Depuis deux jours je vous adore,
Et cependant je ne vois rien venir;
J'irai ce ſoir chez vous encore,
Mais arrangeons nous pour finir.

Non cependant que ma conſtance
Redoute rien de l'avenir,
Mais il ſeroit de la prudence,
De ſavoir à quoi s'en tenir.

Il ajoute en proſe quelques phraſes démonſtratives, & ne doute plus qu'un billet ſi tendre & ſi perſuaſif ne décidat la victoire. Voici la réponſe qu'il reçut le jour même.

J'ai calculé tous vos raiſonnemens.
Il en eſt de mauvais, il en eſt de ſolides,
J'avois bien réſolu de n'avoir plus d'amant.
Inutiles projets, cruel, tu me décides
Et triomphes de mes ſermens;
Avant de terminer cette grande avanture,
Je dois pourtant vous confier
Qu'en ſecret la pudeur murmure,
Que mon bonheur n'eſt point entier.
Ce qui m'agite, & m'embaraſſe,
Ce n'eſt pas de vous accepter,
Mais je ne ſais comment quitter
Celui dont vous prenez la place;
Hier encore il prenoit un ton,
Il ſe lachoit ſur ma conſtance.
Je ne fis taire ſon ſoupçon
Qu'aux dépens de ma complaiſance.
Et s'il faut tout vous dire enfin:
Ne ſachant point votre deſſein,
J'avois promis ſa ſurvivance
Au marquis, il eſt vrai, dont je fais peu de cas,
Mais qui pourra jaſer, & c'eſt un ridicule.
Ce qui double encore mon ſcrupule,
C'eſt que je ne vous connois pas,
Et plus ou moins, vous êtes tous ingrats.

Vous avez eu Théſire, & vous l'avez quittée.
Théſire a pourtant des attraits.
Qui m'a promis que ma flame abuſée
Ne verra point changer mes faveurs en regrets?
L'amour eſt doux, ſes ſuites ſont cruelles.
Avant de s'y livrer, il faut bien réfléchir,
Surtout quand on veut ne s'unir
Que par des chaines éternelles.
Cependant mon deſſein eſt pris,
Je veux en faire la folie.
Et ce ſoir, entre cinq & ſix
Je verrai commencer le bonheur de ma vie.

Le lendemain cette union ſe célébra.
(page 102.)

Eſt-il vraiſemblable qu'une femme plongée dans la douleur ſe décide à unir ſon ſort à un homme preſque inconnu? oui, un mariage de cette nature atteſte à la ſociété la ſincérité des larmes répandues, la diſproportion de l'âge éloigne toute idée de plaiſir. Trois eſpeces de raiſons déterminent à paſſer ſous le joug de l'hymen, l'intérêt, l'amour ou les convenances. Par ce dernier mot nous entendons l'amour de la liberté, la ceſſation des ennuis domeſtiques, la néceſſité de prendre un parti, le rapport des humeurs, la rencontre d'un

homme ſûr. Ce dernier objet fixe la réſolution de Mademoiſelle de Mozé; ſa douleur n'étoit pas une douleur ordinaire. Il y en a de pluſieurs ſortes; *douleur d'appareil*, douleur à *tempête*, douleur *ſourde*, douleur *feinte*, douleur *triſte*, douleur *douce*, douleur *gaie*, douleur de *l'eſprit*, douleur *des ſens*, douleur *du cœur*. L'amour de ſoi-même & l'orgueil occaſionnent la plûpart de ces douleurs. Nous ne regrettons dans autrui que nos plaiſirs, nos avantages qu'il emporte avec lui. Ce ſentiment très ſimple traité avec beaucoup de prétentions dans de gros livres a excité de grandes fermentations dans une claſſe d'hommes qui prennent feu aiſément. Je ne vois pas pourquoi nous avons été créés ainſi, en quoi pouvons-nous changer la nature de notre ame? au reſte publier ſon opinion ſur une choſe n'eſt pas la faire exiſter. S'il eſt faux que l'intérêt perſonnel ſoit notre premier mobile, tous les livres ne le perſuaderont pas; ſi cela eſt vrai, toutes les réfutations, condamnations, proſcriptions, flétriſſures, ne le détruiront pas non plus.

L'un que l'on nomme les philoſophes.
(page 109.)

Le grand préſent que l'eſprit philoſophique a fait aux hommes eſt d'avoir retranché tout ce qui déparoit leurs connoiſſances. Il a changé les romans en hiſtoire, il a établi une légiſlation dans l'eſprit humain, il a étendu les vues de la politique, il a donné à la poeſie la ſeule choſe qui lui manquoit pour être le premier des arts; on en a quelquefois abuſé, parce qu'on abuſe de tout, mais il n'eſt pas moins vrai de dire qu'il diſtinguera à jamais le dix-huitieme ſiecle que la poſtérité mettra autant au deſſus du ſiecle de Louis XIV, qu'elle met celui de Louis XIV au deſſus des autres. Excepté cinq à ſix grands poëtes, qui (ſauf la Fontaine & Moliere) manquoient eux mêmes de cet eſprit philoſophique, on lira peu ceux qui ont fait la gloire de ce ſiecle ſi célébré. C'eſt de nos jours qu'il s'eſt opéré une révolution dans les idées, ſi frappante &

ſi utile que la plupart des eſprits ne ſont pas encore aſſez forts pour l'embraſſer dans toutes ſes parties. Il n'eſt pas aujourd'hui un ſouverain en Europe qui voulut publier la plupart des ordonnances, & des réglemens de ſes prédéceſſeurs, ils paroiſſent les laiſſer ſubſiſter, mais ils les changent inſenſiblement.

Cette fermentation ſur la néceſſité de perfectionner l'éducation, de changer la juriſprudence criminelle, de corriger l'abus des finances, d'adoucir le ſort du peuple, d'éclairer les agriculteurs, de proſcrire le fanatiſme, de tolérer les opinions, de rejetter les fables, n'a commencé que vers le milieu de ce ſiecle. Voilà pourtant les ſeules choſes néceſſaires, à quoi ſerviroient dix beaux eſprits comme Meſſieurs de la *Motte*, *Marivaux*, *Moncrif*.

L'eſprit philoſophique a fait encore un autre bien, c'eſt d'avoir contribué à mettre quelque varieté dans notre façon d'être. Quoiqu'elle ait ſouvent dégéneré en ſingularité, elle eſt préférable, à notre ſens, à cette inſipide mono-

tonie qui caractériſe ſi bien la plupart de nos productions.

Quoi, vous balancez une minute. (pag. 127.)

Quelque liés que l'on ſoit il faut toujours faire quelques miſteres ; rien ne prouve mieux la foibleſſe humaine. Ce n'eſt pas par diſſimulation, c'eſt par amour propre. On ſent que ſi l'on ſe montroit exactement tel que l'on eſt à ſon ami, il perdroit de ſon illuſion. Un ami doit-il être content de cette réſerve qui contribue à ſon bonheur, ou piqué de cette défiance ? on a tort cependant de craindre de montrer ſes fautes. Jamais rien ne nous attache comme les confidences ; les foibleſſes ſont plus d'amis que les grands exploits ; les uns révoltent l'amour propre, les autres le conſolent. L'amitié eſt moins rare que l'on ne croit, mais elle prend le caractere de ceux chez leſquels elle s'établit ; c'eſt épanchement chez les bavards, c'eſt mutuel beſoin chez ceux que l'intérêt gouverne, c'eſt le bonheur chez les belles

ames. Il ne faut pas confondre l'amitié avec la confiance, la premiere s'occupe toujours des autres, la ſeconde ne s'occupe que d'elle-même; l'une eſt un prétexte pour voler au ſecours de l'infortuné, l'autre une occaſion de faire des demandes indiſcretes; l'une eſt toujours un ſentiment réfléchi, l'autre eſt une imprudence précipitée; l'amitié ſuppoſe preſque toutes les qualités, la confiance n'en ſuppoſe aucune. On trouve cent perſonnes qui vous écoutent & deux qui vous aiment, l'amitié eſt toute en action, la confiance eſt toute en parole, l'une mene preſque toujours à l'autre, on peut avoir de la confiance ſans amitié, mais non de l'amitié ſans confiance.

Je vous avoue, dit le chevalier de Salus (page 140.)

Un homme qui eſt méchant ſans être noir, ou qui manque de conduite ſans manquer de ſentiment, ou qui a une mauvaiſe tête & un bon cœur, une femme galante ſans être débauchée, ou

cauſtique ſans être fauſſe, étourdie ſans prétention à la prudence, ſont des êtres plus agréables à la multitude que des perſonnages exacts, rangés, vertueux, que des femmes ſéveres, ſilentieuſes. On blame les travers des premiers par amour propre, on les accueille par beſoin, & leurs défauts connus portent dans notre ame un objet de comparaiſon qui nous paroît bien doux. Il n'y a qu'un ſeul point chez les hommes qui décide promtement, ſans retour, l'eſtime, l'amitié, la conſidération, les louanges, ce ſont les richeſſes, elles font tout pardonner pour le préſent, tout oublier pour le paſſé, & tout entreprendre pour l'avenir. Les talens viennent après. Il faut qu'ils ſoyent ſupérieurs, qu'ils ne ſe montrent qu'avec une certaine diſcrétion, qu'ils n'exigent rien. On les encenſe moins par ſenſation véritable, que pour perſuader qu'on ſait ſentir & priſer. Après les talents, vient le caractere; s'il eſt doux, facile, complaiſant, les jouiſſances qu'on en retire forcent à des louanges qu'on donne ſur-tout pour ſe les aſſurer. Enfin

la vertu a le quatrieme rang : voici les conditions auxquelles on la reçoit, 1°. qu'elle ſe cache, 2°. qu'elle s'oublie de tems en tems, 3°. qu'elle n'ait point d'opinions, on les prendroit indiſpenſablement pour des blames. On ne conteſtera pas que ce ne ſoit la gradation de l'eſprit humain. Elle ne dépoſe pas en faveur du monde, & cependant ſon ſuffrage eſt un beſoin, ceux même qui jouent l'indifférence ſe trahiſſent par la chaleur de leurs déclamations contre les injuſtices. La réflexion eſt bien foible contre le ſentiment intérieur, nous examinerons ailleurs ce que c'eſt que la réflexion. On ſoupçonne que c'eſt un mot vuide de ſens.

Des ſentimens réels ou autrement des faveurs. (page 143.)

Si l'on conſidére un inſtant de ſang froid le phyſique de l'amour, on trouve bien extraordinaire que l'opération la plus ſimple, la plus aiſée, la moins diſpendieuſe, la moins gênante pour les

les autres, ait occupé les trois quarts des loiſirs des légiſlateurs, ait allumé la moitié des guerres, troublé la plupart des familles, déſuni les mariages &c. Il faut que la ſociété ſe défie étrangement de la violence de ce beſoin pour avoir fait certaines diſpoſitions. Pourquoi les retraites religieuſes ſont-elles grillées comme des cachots? pourquoi eſt-ce un crime de leze-vertu au premier chef, à une fille de dix-huit ans de ſe promener avec un jeune homme? pourquoi une femme rougit-elle, s'emporte-t-elle, lorſqu'on lui dit qu'un homme l'aime? pourquoi le ſeul mot de mariage fait-il rougir, baiſſer les yeux? pourquoi les légiſlateurs pieux ont-ils inventé les jeûnes? hélas, on combat de tous côtés le vœu de la nature. On a beau inſulter aux ſens, relever à leurs dépens la ſpiritualité de l'ame, il faudra toujours finir par reconnoître leur empire.

ERRATA.

Pag. 2. *les éternels avis des autres parens*, liſez, *des grands parens les plaiſanteries des autres.*

Pag. 24. *votre frere ſe ſeroit-il permis, hélas !* liſez, *hélas ! des doutes ſur ſon bonheur.*

Pag. 25. *capables de grands procédés ;* il ne faut qu'une virgule.

Pag. 27. *Madame*, liſez, *Monſieur de Laſton.*

Pag. 32. *altéroit*, liſez, *altéreroit.*

Pag. 36. *gaté*, liſez, *gatés.*

Pag. 41. *elle me dit un jour*, otez *un jour.*

Pag. 121. *pas plus libre que le vôtre*, il faut un ---

702440

Z

7.10.384

7.10.384

OPERAZIONI ESEGUITE

-Scucitura, lavaggio, deacidificazione con idrossido di calcio, e rinsaldo con Tylose MH 300 P.
-Rammendo alla piega, imbrachettatura e restauro con carta e velo giapponese.
-Fogli di guardia a struttura C in carta Wangerow 20231.
-Cucitura con 3 nastri di lino arrotolati e cuciti a nervo; quadranti a cartella.
-Indorsatura in carta giapponese e pelle uovo.
-Coperta in tutta pergamena floscia.
-Titolo in oro su cartellino in carta Roma-Veronese.

BIBLOS snc
Torre dei Passeri(Pe)